JENAYU
revue littéraire d'Asie
EN
CES
TEMPS
INCERTAINS

EN CES TEMPS INCERTAINS

Jentayu

178 rue de l'Église – 01300 Andert-et-Condon | courriel : info@editions-jentayu.fr
Pour commander nos précédents numéros, rendez-vous sur www.editions-jentayu.fr.

NUMÉRO SPÉCIAL COVID-19

DIRECTEUR DE PUBLICATION Jérôme Bouchaud

TRADUCTEURS Vasumathi Badrinathan, Brigitte Bresson, Catherine Charmant, Chantal Delamourd, Deng Xinnan, Brigitte Duzan, Isadora Fichou, Gwennaël Gaffric, Natjaree Hiranyakhap-Lagirarde, Patricia Houéfa Grange, Coraline Jortay, Matthieu Kolatte, Kuo Sheng-Lung, Marie Laureillard, Pierre-Mong Lim, Lucie Modde, Hélène Morita, Etienne Naveau, Filip Noubel, Louise Pichard-Bertaux, Françoise Robin, Justine Rochot, Amanda Sherpa-Atlan et GeorgesVoisset.

ILLUSTRATIONS Noemy Zainal.

DISTRIBUTION Éditions Jentayu.

© Tous droits d'auteur réservés, 2020.
ISBN 979-10-96165-19-3
ISSN 2426-2536

Les Éditions Jentayu tiennent à remercier tous les auteurs, artistes, traducteurs, relecteurs, éditeurs et agents littéraires ayant contribué à l'élaboration de ce numéro spécial de *Jentayu*.

Après dix numéros et quatre hors-séries, la revue *Jentayu* fait une pause. Vous êtes :

• une maison d'édition et vous souhaitez vous associer à nous pour redonner vie à la revue ?
• une institution culturelle en lien avec l'Asie et/ou l'édition et vous souhaitez contribuer au financement de notre publication ?
• un particulier ou une société passionné(e) par l'Asie et intéressé(e) par une action de mécénat ?

Prenez contact avec nous !

SOMMAIRE

7 **AVANT-PROPOS**

Retour aux Sources

11 **PRINTEMPS ET AUTOMNES DE LÜ BUWEI**
Brigitte Duzan

17 **REPRÉSENTER LES VISAGES MASQUÉS**
Justine Rochot

Débuts de Crise

33 **LES BLATTES**
Diao Dou

47 **LA CONSTELLATION DES BOUTONS**
Shivani Sivagurunathan

51 **LA CORONAPOCALYPSE SERA TÉLÉVISÉE**
Tishani Doshi

55 **DEUX POÈMES**
Bakh Akhmedov

Nouvelles du Front

61 **INVOCATION AUX CENT UN MILLE ET QUARANTE GÉNIES**

65 **LA GRANDE GUERRE DE LA COVID-19**
Chanwalee Srisukho

77 **NE PAS DÉRANGER**
Wei Shuiyin

79 **LE MÉDECIN**
Pema Tseden

89 **MÉTHODE DE CALCUL DU TAUX DE SURVIE**
Yinni

Solitude du Malade

95 **CHANT POUR ÉMOUVOIR LE MÉDIUM**

97 **APRÈS UN NOUVEL AN DU FOND D'UN PUITS**
Hôjô Tamio

101 **NOCTURNE**
Amrindo Sisowath

103 **UN CRI**
Amrindo Sisowath

105 **J'ERRE PARMI EUX**
Chairil Anwar

107 **1943**
Chairil Anwar

109 **MICRO-NOUVELLE**
Nakulan

Mort

113 **L'HISTOIRE DE PAINA**
H. Kommer

117 **LE LAC MAUDIT**
Chong Fah Hing

127 **LES LÉPREUX**
Paa. Jeyaprakasam

133 **LA CHAMBRE DÉSERTÉE**
Lucille Han

Confinement et Distanciation

145 **LA JEUNE FILLE EN BOÎTE**
Shen Dacheng

149 **LE DÉCRET ANIMAUX ET INSECTES**
Cecil Rajendra

167 **LA MARCHE SUR L'EAU**
S. Ramakrishnan

177 **L'HOMME DES CAVERNES**
Clara Chow

Guérison et (Dés)espoirs

191 **POUR RÉVOQUER LES ESPRITS**

193 **TEXTES D'ÉCOLIERS CHINOIS**
Zhang Hong, Du Sibing, Wang Di et Song Jiani

199 **LES CINQ PAS DU MONDE**
Meng Lang

205 **QUE LA PLUIE NE M'ABATTE**
Kenji Miyazawa

AVANT-PROPOS

C'EST AVEC UN MÉLANGE de joie et de tristesse que nous lançons ce numéro spécial de *Jentayu* sur les thèmes de l'épidémie et du confinement. Une joie immense, car la revue retrouve ainsi ses lecteurs alors que nous avions envisagé une absence plus longue, voire définitive. Mais les aléas de la conjoncture sanitaire mondiale nous ont incité à nous remettre à la tâche et à partager avec vous — et avec le plus grand nombre possible — les fruits de notre collecte littéraire. Certes, c'est cette fois sous un format un peu différent que vous nous lirez, mais un format d'autant plus facile à partager... et exceptionnellement gratuit.

La joie est entachée d'une part de chagrin, malheureusement, car ce numéro n'aura pas été relu et corrigé comme tous les numéros de *Jentayu* l'avaient été jusqu'à présent, et depuis les premières heures, par notre ami Marcel Barang. Celui-ci s'en est allé pour un ultime voyage sur les ailes du grand Jentayu quelques jours seulement avant notre publication. Emporté par la maladie, comme un pied-de-nez à notre thème. Il nous laisse en souvenir des milliers de pages traduites du thaï vers l'anglais et le français, dont de nombreuses pour *Jentayu*. Nous ne l'oublierons pas et nous lui dédions ce numéro, ainsi qu'à Gilles Delouche, autre grand traducteur du thaï qui nous avait fait l'amitié de traduire quelques nouvelles et qui nous a lui aussi quittés cette année.

Dans ce numéro spécial, il ne sera pas question que de la Covid-19, loin s'en faut. Seuls quelques textes s'en font l'écho et se coalescent dans un flux de proses et de poèmes aux origines et aux

temporalités multiples. Par souci de lisibilité, nous avons essayé de les ranger selon un chapitrage faisant à peu près sens, mais aussi un peu arbitraire et duquel il n'est nullement interdit de s'extraire pour picorer au hasard. Les illustrations de couverture et de chaque chapitre sont l'œuvre de Noemy Zainal, que nous remercions ici chaleureusement de s'être prêtée au « jeu ». Nous saluons et remercions aussi tous les autres contributeurs ayant généreusement répondu à notre appel à textes et à nos requêtes diverses dans des délais plus que brefs, et ce malgré des circonstances inédites.

Que la lecture de ce nouvel et inattendu numéro de *Jentayu* vous procure à toutes et tous des instants de plaisir, d'étonnement et de réflexion. Et qu'en ces temps incertains nous continuions à prendre bien soin de nous et des autres. ▪

Noemy Zainal est de descendance multiculturelle. Elle a grandi en Suisse alémanique et réside en Malaisie depuis maintenant un peu plus de deux décennies. Depuis l'enfance, elle cultive une passion et un don pour l'art et le design. Elle s'y consacre professionnellement en tant que designer graphique, s'essaie parfois au design d'intérieur, joue un petit rôle d'enseignant auprès de la jeunesse malaisienne et embellit les murs avec ses graffitis chatoyants.

RETOUR AUX SOURCES

PRINTEMPS ET AUTOMNES DE LÜ BUWEI

par Brigitte Duzan

Le *Lüshi Chunqiu* est un ouvrage compilé vers 239 avant J.C. par Lü Buwei (吕不韦), riche marchand de Handan (邯郸) devenu tuteur et régent du jeune roi Zheng du royaume de Qin (秦王政), le futur Premier Empereur[1]. Selon les « Mémoires historiques » de Sima Qian, Lü Buwei a recruté et entretenu quelque trois mille personnes des différentes écoles de pensée de l'époque pour qu'elles consignent par écrit tout ce qu'elles avaient appris et savaient sur les sujets les plus divers.

Une encyclopédie de la pensée des Cent écoles

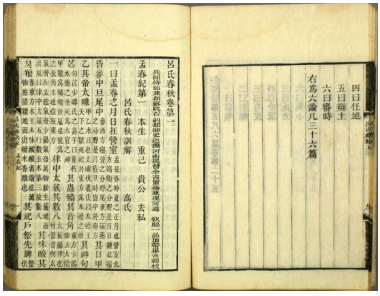
Certains pensent que Lü Buwei a voulu affirmer la prétention de la capitale de Qin, Xianyang (咸阳)[2], à devenir un centre de culture et de pensée, à un moment où le royaume avait encore une réputation de sauvagerie. Mais ses motivations ne sont pas très claires. Dans la préface à la traduction de l'ouvrage par Ivan P. Kamenarović[3], Marc Kalinowski s'interroge sur le dessein de cette véritable somme encyclopédique de la pensée des « Cent Écoles » (诸子百家) à la fin des Royaumes combattants :

1 Il était le fils d'une de ses anciennes concubines, que Lü Buwei avait « cédée » au prince Yiren de Qin, devenu ensuite le roi Zhuangxiang (秦庄襄王). Le prince Zheng est monté sur le trône à la mort de son père à l'âge de 13 ans, en 247 avant J.C. (toutes les notes sont de la traductrice)

2 Aujourd'hui à quelques kilomètres de Xi'an.

3 *Printemps et automnes de Lü Buwei*, trad. Ivan P. Kamenarović, éditions du Cerf, coll. Patrimoines *confucianisme*, 1998, 560 p.

« Rien n'indique que les Printemps et automnes aient été compilés dans l'intention délibérée de fournir au futur Empereur les bases doctrinales d'un ordre nouveau. Il n'en demeure pas moins que l'ouvrage défend un projet politique, non seulement avec une précision et une portée théorique inégalée à l'époque, mais aussi en lui donnant la forme d'un discours qui aspire à la canonicité. Ainsi se dessine un mouvement d'idées teinté de syncrétisme dans lequel domine avec le plus d'évidence l'École du Yin-et-du-Yang. Fondé sur la doctrine de la résonance mutuelle entre les opérations de la nature et les mécanismes du pouvoir, ce programme sera mis en pratique par les premiers empereurs et exercera une influence prépondérante sur la pensée politique et l'orthodoxie religieuse des Han. »



Le *Lüshi chunqiu* révisé et commenté par Gao You

L'ouvrage comporte 26 volumes (*juan* 卷), et 160 sections (*pian* 篇), et il est divisé en trois grandes parties :

- douze Traités *jì* (十二纪) — *juan* 1-12 — chaque *juan* correspond à un mois de l'année[4], et, comme les almanachs autrefois, passe en revue les différentes activités appropriées pour chaque saison, à privilégier pour bien gouverner ;
- huit Considérations *lǎn* (八览) — *juan* 13-20 – chaque *juan* comportant huit sections, l'ensemble est donc composé de 64 sections comme les 64 hexagrammes du *Yijing* ou Livre des mutations ;
- six Discours *lùn* (六论)[5] — *juan* 21-26 — sur l'art de gouverner, chaque juan comportant aussi huit sections, les quatre dernières étant consacrées à l'agriculture.

4 Chaque mois étant à nouveau subdivisé en trois parties : 1er mois *mèng* 孟, 2ème mois *zhòng* 仲, 3ème et dernier mois *jì* 季.

5 Selon la traduction d'Ivan P. Kamenarović.

Le texte fourmille d'anecdotes que l'on retrouve dans des ouvrages antérieurs comme le Zhuangzi (《庄子》) ou le Huainanzi (《淮南子》). Il a été remis en ordre et magistralement commenté par l'historien et érudit Gao You (高诱) à la fin du IIe siècle, pendant le règne de l'empereur Xian des Han de l'est (汉献帝). Il n'a plus bougé depuis lors[6].

Les Traités et l'École du-Yin-et-du-Yang

Les Traités sont la partie la plus importante — quantitativement — de l'ensemble. Ils sont dominés par la pensée de l'École du-Yin-et-du-Yang (*Yinyang jia* 阴阳家), à la fois la plus représentée dans l'ouvrage, mais aussi dans l'ensemble des courants de pensée à l'époque. Elle établit un parallèle très précis entre le fonctionnement des forces de la nature et celui des activités et énergies humaines, renforçant ainsi l'idée présente par ailleurs dans la pensée chinoise qu'il existe un lien fondamental entre l'ordre cosmique et l'ordre humain et terrestre.

Selon cette école, que l'on a qualifiée de « naturaliste » ou « cosmologique », tous les domaines de la pensée et de la vie sont concernés par la double influence du yin et du yang, établissant un jeu infini de correspondances mettant en jeu les cinq éléments (*wuxing* 五行) et les souffles (*qi* 气).

À chaque mois correspondent une position du soleil, une constellation, un animal, une note de musique, une saveur, une couleur dominante, etc. et une salle déterminée pour le Fils du ciel dans le palais rituel dit *Mingtang* (明堂). Toutes les activités sont ensuite fonction des rituels de manière à être en parfaite harmonie avec la nature et le cycle du temps. Tout manquement à cet ordre dicté par les lois de la nature se traduirait forcément par des catastrophes, qui sont prévues très précisément.

C'est le cas en particulier des maladies et des épidémies.

6 Texte disponible en ligne (en caractères simplifiés): https://www.gushiwen.org/guwen/lvshi.aspx

Les épidémies : résultat du non-respect de l'ordre naturel

La menace est très réelle, et prévue textuellement, à trois reprises. La première mise en garde est d'abord à la fin du chapitre sur le premier mois du printemps (孟春). Tout doit être fait pour favoriser l'éveil de la nature, et en particulier il ne faut pas lever une armée (不可以称兵) ; il faut au contraire respecter les rituels du printemps pour commencer les travaux des champs de façon adaptée à chaque lieu.

> *« Qu'on ne dérange pas la voie du ciel, qu'on ne perturbe pas l'ordre sur la terre, qu'on ne bouleverse pas les règles des hommes. Si, au début du printemps, on suivait les règles de l'été, le vent et la pluie adviendraient à contre-temps, la végétation se dessècherait vite, les royaumes seraient en danger. Si c'étaient les règles de l'automne que l'on appliquait, des épidémies frapperaient le peuple, il faudrait s'attendre à des vents violents et des pluies torrentielles, et à voir prospérer les mauvaises herbes et l'ivraie. Et si l'on appliquait les règles de l'hiver, des pluies excessives viendraient ruiner les semis, la neige et le givre causeraient de gros dégâts et les premières semailles seraient perdues. »*

On a l'impression de lire une description des dérèglements climatiques actuels, avec en outre la prévision de l'épidémie de coronavirus… Une mise en garde du même ordre est répétée au second mois de l'hiver (仲冬). Là, la couleur dominante est le noir, la nature entre en repos :

> *« la glace devient plus solide, la terre commence à se fendre,*
> *on n'entend plus les rossignols ni les faisans. »*

Il ne faut pas travailler la terre, les prescriptions sont claires :

> *« Il ne faut pas travailler la terre, ni découvrir ce qui est couvert ou enfermé, ni lever une troupe importante, car la terre doit demeurer close. » Si l'on découvrait ce qui est couvert ou enfermé, si on levait une troupe nombreuse, des souffles terrestres*

pourraient s'évaporer, car on aurait mis à découvert le ciel et la terre. Alors les animaux en hibernation mourraient, le peuple serait frappé de nombreuses épidémies, et il s'ensuivrait bien des deuils. »

Et à la fin du chapitre, on a les mêmes mises en garde que pour le premier mois du printemps :

« *Si l'on appliquait les règles du printemps, les sauterelles causeraient des ravages, les sources tariraient, et le peuple serait frappé de nombreuses épidémies.* »

Donc respecter l'ordre naturel

L'ouvrage semble donner à tout cela une leçon générale récapitulative dans la troisième partie, dans la deuxième section du premier des six Discours (Le début du printemps), intitulée « Rechercher des gens avisés[7] » (*chá xián* 察贤).

Pourquoi faudrait-il que les souverains avisés, sous le ciel, aient triste mine et pensées sombres ? Il leur suffit de prendre les bonnes décisions, voyons. Quand la neige, le givre, la pluie et la rosée arrivent à point, tout pousse comme il faut, l'ordre règne chez les hommes, il n'y a ni maladies ni maux étranges.

Selon l'École du Yin-et-du-Yang, les maladies ne sont donc que la marque d'un univers déréglé et d'une politique qui a perdu tout lien avec l'ordre naturel. ▪

Brigitte Duzan est chercheuse indépendante et traductrice. Elle est diplômée de la Fletcher School of Law and Diplomacy (USA), de l'université et de l'Institute of Linguists de Londres, ainsi que de l'Inalco à Paris. Elle a créé et anime deux sites web de référence : *Chinese Movies* sur le cinéma chinois, et *Chinese Short Stories* sur la littérature chinoise moderne et contemporaine. Ses principaux axes de recherche actuels sont les nouvelles chinoises contemporaines et leurs auteurs, les adaptations cinématographiques d'œuvres littéraires chinoises, et de nouvelles en particulier, la littérature féminine chinoise.

7 Selon la traduction d'Ivan P. Kamenarović.

De 1919 à nos jours...

CHINESE SHORT STORIES

À la fois histoire littéraire et anthologie,
un site pour découvrir
la littérature chinoise contemporaine
à travers l'infinie variété des nouvelles
et avec un regard sur le passé...

TEXTES ORIGINAUX AVEC EXPLICATIONS ET TRADUCTION

PRÉSENTATION DES AUTEURS ET SYNTHÈSES HISTORIQUES

www.chinese-shortstories.com

REPRÉSENTER LES VISAGES MASQUÉS

Une brève histoire visuelle du masque dans la Chine du XXe siècle

par JustineRochot

Ce texte est la version traduite d'un billet publié en anglais dans le Contemporary China Centre Blog de l'Université de Westminster et intitulé « Picturing Covered Faces – A brief Visual History of Face Masks in Modern China ».

Depuis le début de l'épidémie de Covid-19, le recours massif aux masques chez les populations d'Asie orientale, et de Chine en particulier, a engendré une croyance diffuse en une soi-disant « culture asiatique du masque », régulièrement opposée aux regards plus méfiants qui seraient portés sur cette pratique dans les pays occidentaux. Cette opposition néglige toutefois de prendre en compte les processus historiques ayant mené, en Chine, à l'usage aujourd'hui diffus du port du masque. En se basant sur des photos, dessins et caricatures dans lesquelles figurent des personnes masquées et datant du début du XXe siècle jusqu'à la fin de la période maoïste, ce texte offre un modeste aperçu des significations variables qui ont historiquement été attribuées aux masques et à leur représentation dans l'histoire chinoise récente.

L'apparition du masque en Chine est liée à la fois à l'histoire des pandémies et à l'histoire visuelle. L'épidémie de peste qui toucha la Mandchourie en 1910, tuant près de 60 000 personnes, est souvent

prise comme point de départ. Wu Lien-Teh — un médecin malaisien d'origine chinoise, diplômé de l'Université de Cambridge et qui avait mené des recherches en bactériologie à Liverpool, Paris et Kuala Lumpur avant de devenir le vice-directeur de l'École impériale de Médecine à Tianjin — fut alors envoyé à Harbin par le Gouvernement impérial mandchou pour essayer d'endiguer l'épidémie.

Wu Lien-Teh (entre 1910 et 1915 environ). Library of Congress. George Grantham Bain Collection.

La première Station de désinfection établie. Le laboratoire bactériologique du Docteur Wu se situe sur la gauche, indiqué par un X. Visual Representations of the Third Plague Pandemic Photographic Database; CRASSH, University of Cambridge.

Alors que la Mandchourie se trouvait prise au milieu de conflits impériaux impliquant la Chine, le Japon et la Russie, Wu se distingua grâce à sa théorie novatrice sur la transmission aérienne de la maladie, ainsi que par ses méthodes anti-épidémiques novatrices telles que la crémation des corps, la mise en quarantaine des contacts des malades, mais surtout l'usage de « masques anti-peste ». En effet, bien que Wu ait probablement été familiarisé avec les

masques lors de ses séjours en Europe, ceux-ci étaient encore très peu usités, les médecins occidentaux n'ayant commencé à en recommander l'usage médical qu'à la toute fin du dix-neuvième siècle. En comparaison, les masques développés par Wu Lien-Teh étaient bien plus sophistiqués : composés de deux couches de gaze et de coton absorbant, et d'un mécanisme de maintien permettant de garder le masque en place lors d'opérations menées dans le froid de l'hiver mandchou, ils avaient également l'avantage de pouvoir être facilement fabriqués à partir de matériaux bon marché.

Le port du masque anti-peste, vues frontales et latérales. Visual Representations of the Third Plague Pandemic Photographic Database; CRASSH, University of Cambridge.

L'épidémie de peste en Mandchourie (Chine) en 1911. Visual Representations of the Third Plague Pandemic Photographic Database, led by Dr Christos Lynteris (PI); CRASSH, University of Cambridge.

Comme le rappelle Christos Lynteris, les nombreux photographies de cette épidémie dont nous disposons aujourd'hui et qui incluent une part non négligeable de portraits de personnes masquées, se doivent d'être re-situées dans le contexte des enjeux géopolitiques qui entouraient alors le contrôle de la peste. Compilées dans un album qui fut présenté par Wu Lien-Teh à la Conférence internationale sur la peste de Mukden en 1911, ces photos avaient

en réalité pour fonction implicite de témoigner de la souveraineté chinoise sur la Mandchourie. Selon Lynteris, le spectacle de cette armée impériale hygiénique et vétue de blanc contrastait avec les photos de « coolies » originaires du Shandong et que Wu considérait être les principaux responsables de la transmission de la peste. Ce contraste visuel fonctionnait ainsi comme démonstration des ambitions modernes et civilisatrices de l'Empire chinois, et déchargeait sa classe dirigeante de toute responsabilité dans la propagation de l'épidémie.

Les délégués de la Conférence internationale sur la peste en pleine réunion. Le docteur Wu Lien-Teh (Président) avec le Professeur S. Kitasato à sa gauche. Visual Representations of the Third Plague Pandemic Photographic Database; CRASSH, University of Cambridge.

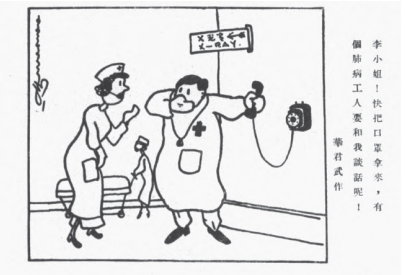
Si les masques de Wu Lien-Teh furent internationalement salués et utilisés dans différentes parties du monde lors de la pandémie grippale de 1918, il faut attendre l'épidémie de méningite cérébrospinale qui toucha Shanghai en 1929 pour voir des masques réapparaître dans les publications chinoises. Les années 1920 et 1930 furent en effet marquées par une forte augmentation des épidémies en Chine, et la simple ville de Shanghai dut faire face à non moins de douze vagues de choléra entre 1912 et 1948. Le Gouvernement Municipal Spécial de la ville de Shanghai, établi par les Nationa-

listes en 1927, prit en conséquence des mesures de santé publique, encourageant notamment le port du masque chez la population en temps d'épidémie, mais aussi chez le personnel chargé de la prévention épidémique et au sein des services de santé portuaires. Un sous-texte moral sous-tendait alors également le port du masque, le Mouvement de la Vie Nouvelle lancé par les Nationalistes associant la restauration d'une moralité chinoise traditionnelle au respect de la propreté et à l'adoption de comportements hygiéniques modernes. À Shanghai, Hankou et Canton, par exemple, les Comités de Promotion de la Vie Nouvelle et les bureaux de santé municipaux rendirent le port du masque obligatoire pour tous les coiffeurs et barbiers.

« A : La méningite est très contagieuse, pourquoi ne portez-vous pas de masque ? B : Je suis rassuré par le simple fait de vous voir en porter un, je sais que vous ne me contaminerez pas ! » *Shanghai Manhua*, 1929, vol. 53, p. 4.

Ben Da, « Méningite ».
Shenghuo Manhua, 1936, vol. 3, p. 30.

« Faites attention à la méningite ».
Shanghai Manhua, 1929, vol. 52, p. 4.



Hua Junwu, « Mademoiselle Li ! Vite, apportez-moi un masque, un travailleur souffrant d'une maladie aux poumons veut me parler au téléphone ! » Yuzhou feng, 1936, vol. 24, p. 610.

« Afin de prévenir les maladies, le Bureau de la santé ordonne à tous les coolies de porter un masque ». Source.

Propagande pour la prévention de la méningite à Changsha. Photo de Shi Wanli. Beichen huabao, 1935, vol. 4, n°7, p. 2.

Des employés du service de prévention des maladies du port de Shanghai désinfectent un bateau en 1946. Source.

Au cours des années 1930 et 1940, on observe ainsi dans la presse chinoise une augmentation des représentations de personnes masquées pour des raisons d'hygiène. Huang Wei explique que les masques étaient alors principalement faits de tissus noirs (ressemblant à ce titre à ceux promus aujourd'hui par les pop-stars sud-coréennes). De nombreuses personnes étaient toutefois réticentes à porter un masque, et ceux qui en portaient étaient parfois qualifiés de façon moqueuse de « chiens des concessions étrangères » — une référence aux muselières qui étaient alors imposées aux chiens

domestiques pour prévenir de la rage. Journaux et revues se mirent alors à promouvoir les masques comme un objet de mode qui permettrait à ceux qui les portent de se distinguer socialement par leur sens de l'hygiène. Certaines revues expliquaient ainsi aux femmes comment tricoter des masques en laine pour affronter l'hiver, tandis que d'autres se mirent à imaginer des masques de mode faits de soie ou de cuir, de couleur blanche, crème ou rose, et même parfois avec un nez et une bouche dessinés dessus.

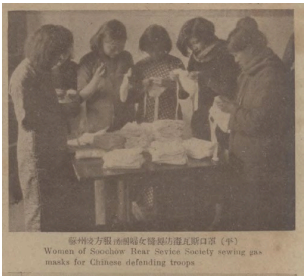
« Femme : Chéri, pourquoi portez-vous un masque aujourd'hui ? Est-ce pour vous protéger des maladies ? Homme : Non, j'ai peur que vous vouliez m'embrasser trop souvent. »
Sanliujiu huabao, 1942.

« Vous trouvez qu'il est laid de porter un masque ? Utilisez un spray nasal ! » Publicité de l'usine pharmaceutique Xinyi. Xinwen bao, 13 novembre 1943.

Les bains publics annoncent : « Pour le pays, chacun devrait faire attention aux espions et garder la bouche cousue, donc portez un masque s'il vous plaît ! » Un client dit : « Et comment faire lorsque nous mangeons ? Le gouvernement n'a-t-il pas établi une règle sur la question ? »
Renshijian, 1940, vol. 11, n°16.

Au même moment, la Guerre civile puis la Guerre sino-japonaise participèrent à intensifier l'usage du masque à des fins de protections contre les armes chimiques — certains masques étant alors conçus à destination des soldats tandis que d'autres étaient développés pour les civils. En 1936, l'usine d'industrie chimique Ming Ying, à Shanghai, employait ainsi plus de 200 travailleurs, et pouvait produire mensuellement jusqu'à 50 000 masques. De nombreux périodiques commencèrent alors à faire figurer dans leurs colonnes des tutoriels expliquant comment créer son propre masque à gaz, tandis qu'à Suzhou, les femmes qui faisaient partie de la Société du Front arrière se rassemblaient pour coudre des masques pour les troupes.

En 1937, le Ministère de la guerre du Gouvernement Nationaliste diffusa un document auprès de plusieurs provinces, lequel expliquait comment fabriquer de simples masques avec de la gaze et comment les tremper dans un mélange de carbonate de sodium, de méthénamine et d'eau pour se protéger contre les produits toxiques. Le Yunnan reçut près de 250 copies du document : le gouverneur les fit alors distribuer dans la province, menant 53 usines de guerre à s'engager dans la production de ces masques. Le service de fabrication de la province inventa même un masque spécifique pour les mules, ces animaux représentant au Yunnan une ressource centrale pour le transport des ressources en tant de guerre.

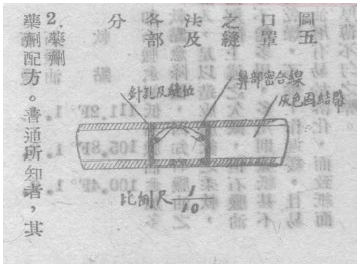


« Les femmes de la Société du Front arrière cousent des masques à gaz pour les troupes. » Tuhua shibao, 1932, vol. 808, p. 1.

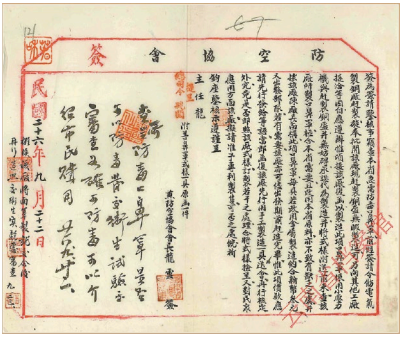
« Les usines locales manufacturent des masques : civils et soldats ont chacun les leurs. » The Shanghai Evening Post and Mercury, 7 décembre 1936.

106
簡易紗布防毒口罩之製法
在戰士死亡之統計，其因一般兵器而致死者，較中毒而致死者，多數十倍以上，可知士兵之有相當防禦者，則毒氣毫不足以危害之也。茲急翻蘇民參與士兵因一時未能到防毒面具，特照上簡易紗布防毒口罩之製法二種，俾各部隊之軍醫就近取材，自行配製，分發

«Méthode pour la fabrication d'un simple masque de gauze.» Archives provinciales du Yunnan. Source.


圖五
口罩之縫法及各部分
2.藥劑配方。書通所知者，其
針孔及縫位
非部密合線
成色因結
比例尺 1/10

«Manuel pour la fabrication d'un masque à gaz simple.» Fanḍu yuekan, 1940, vol. 1, n°1, p. 35.


防空協會簽

Texte soumis au gouverneur Long Yun par l'Association pour la défense aérienne du Yunnan à propos de l'envoi de prototype de masques à gaz. Source.

La guerre de Corée joua un rôle central dans la représentation des masques durant la première décennie de la période maoïste. Comme l'explique Yang Nianqun, en 1952, les accusations d'usage d'armes chimiques formulées par la Chine et la Corée du Nord contre les États-Unis «*furent utilisées par les dirigeants du Parti Communiste Chinois comme catalyseur pour faire pression en faveur de réformes politiques en Chine, et plus particulièrement pour créer une "Campagne Patriotique pour la Santé" extrêmement politisée (…). Les accusations chinoises (…) impliquaient un double message, à savoir que l'existence de la Chine nouvelle était menacée par les agressions américaines mais aussi par les bactéries naturelles*» (p.156). En conséquence, les masques figurant sur les posters de propagandes fonctionnaient comme objet métaphorique protégeant à la fois les corps individuels et le corps national.

Santé publique et guerre biologique pendant la guerre de Corée, 1952. Chinese public health poster collection of the U.S. National Library of Medicine. Source.

« Faire un travail d'hygiène et de prévention épidémique efficace est une action patriotique concrète dans la bataille pour écraser les attaques biologiques impérialistes des Américains ! » Poster de Zhang Wenxin, juin 1952, Renmin meishu chubanshe. Source: IISH/Stefan R. Landsberger/Private Collection.

Un emballage de masque en coton, datant probablement des années 1950 et fabriqué au Fujian. Le masque est décrit comme utile « pour se prévenir des poussières et des germes ». Les slogans sur le côté disent : « S'engager activement dans la production, soutenir la libération de Taiwan, apprendre la culture, établir des [communes ?] populaires. » Source.

La Campagne Patriotique pour la Santé ainsi que la Campagne des Quatre Nuisibles de 1958 participèrent également à l'émergence de posters où les masques apparaissaient dans des environnements plus quotidiens — portés par des médecins ou par des cuisiniers appliquant les nouvelles règles d'hygiènes en vigueur dans les restaurants, mais aussi comme simple protection contre la poussière ou les produits chimiques, sur les chantiers, lors de ménages de printemps ou d'épandage de pesticides.

«Assainissement de l'environnement par les résidents urbains», 1952 (détail). Chinese public health poster collection of the U.S. National Library of Medicine. Source.

«Prévenir des maladies gastro-intestinales par l'éradication des mouches», 1960 environ (détail). Chinese public health poster collection of the U.S. National Library of Medicine. Source.

«Diffusion de produits chimiques pour éliminer les insectes et protéger les pâturages.» Date inconnue. Source.

«Les chefs cuisiniers devraient faire attention à leur santé et à la prévention des maladies», 1955. Chinese public health poster collection of the U.S. National Library of Medicine. Source.

«Hygiène de la cuisine et de la cantine: sortir les poubelles et laver régulièrement», 1955. Chinese public health poster collection of the U.S. National Library of Medicine. Source.

Ces représentations semblent dès lors indiquer un usage plus diffus et plus diversifié des masques durant la période maoïste. Bien sûr, les épidémies continuèrent de jouer un rôle important, comme lors de l'épidémie de méningite cérébro-spinale de 1966-1967 qui se diffusa dans le pays lors du Mouvement de mise en contact des Gardes rouges, causant près de 160 000 morts. Les photos de Gardes rouges portant des masques de coton blanc en 1967, prises par Ian Brodie, illustrent dans une certaine mesure la banalisation du recours au masque durant cette épidémie. Toutefois, selon les commentaires de photos de Solange Brand en 1966 ou d'Agnès Varda à la fin des années 1950, les masques pouvaient aussi simplement être utilisés dans le nord-est pour se protéger des vents de sable et du froid hivernal. D'autres insistent également sur leur fonction d'anonymisation : ainsi, lorsque Liu Shaoqi visita le chantier de construction du Pont de Changjiang en 1953, il porta un masque durant toute sa visite afin de ne pas être reconnu. De même, on ne saura jamais si le masque porté par la jeune femme dansant dans les bras d'un homme à un bal de l'Université de Pékin, immortalisée par Marc Riboud en 1953, traduisait un désir de discrétion, une volonté de protéger son visage de la poussière, ou une manière de déguiser sa timidité. Si les interprétations demeurent ouvertes, une telle incertitude reflète toutefois une diversification des significations attribuées au masque durant cette période.

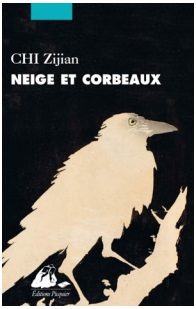
Liu Shaoqi se rend sur le site de construction du Pont de Changjiang en 1953. Source.

Le fait que la plupart des portraits de personnes portant des masques pendant la période maoïste aient été pris par des photo-

graphes occidentaux suggère peut-être également un autre récit implicite. Si les masques avaient en effet été ponctuellement utilisés dans les pays occidentaux lors des épidémies grippales de 1918 et 1968, ou lors du Grand Smog de Londres de 1952, il était encore rare d'en observer l'usage en dehors de ces moments particuliers. Des recherches ont même montré que les représentations de visage couverts ont longtemps caractérisé le regard colonial porté sur l'Orient, faisant du voile un masque, et de l'Oriental une énigme. Les visages couverts suggéraient dès lors implicitement une vérité déguisée. La résurgence récente de cette économie visuelle a été relevée par Maria Shun Ying Sin qui note que, dans la couverture de l'épidémie de SRAS de 2003 par la presse étrangère, le port du masque était « *souvent implicitement — et parfois explicitement — opposé aux notions de transparence, de vérité, de sincérité et d'authenticité* ». Les masques en sont ainsi venus à devenir « *représentatifs d'une société de masse et sans visage* », comme l'ont bien montré les « *spectaculaires photos de foules masquées marchant dans les rues des villes asiatiques* » qui envahirent alors la presse. Le nombre grandissant de portraits de personnes masquées pris par des photographes occidentaux en Chine durant la période maoïste auraient-ils initié une telle tendance ? On peut espérer que des recherches plus poussées pourront nous éclairer sur le sujet et nous aider à mieux saisir les enjeux entourant le port du masque et ses représentations dans l'histoire chinoise récente.

Justine Rochot est docteure en sociologie et postdoctorante associée au Centre d'études sur la Chine moderne et contemporaine (EHESS) et au Centre d'étude français sur la Chine contemporaine (Taipei). Ses recherches portent sur les expériences de la vieillesse dans le monde sinophone. En mai 2020, elle a reçu le prix de thèse de l'EHESS pour sa thèse, intitulée « Bandes de vieux. Une sociologie des espaces de sociabilité de jeunes retraités en Chine urbaine contemporaine ».

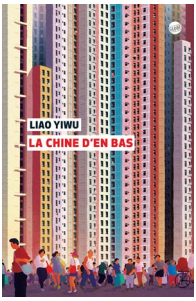
CHEZ VOS LIBRAIRES



Neige et corbeaux, Chi Zijian

Philippe Picquier, 2019. Traduction : François Sastourné.

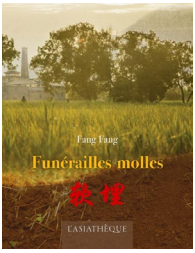
En 1910 une épidémie de peste, la dernière de la planète, frappe Harbin, dans la région la plus au nord de la Chine. C'est une ville nouvelle et dans le désordre des ruelles enneigées se côtoient Russes, Japonais et Chinois, tout un monde cosmopolite et truculent. Avant que l'épidémie ne réduise tous les bonheurs en miettes. En s'appuyant sur un formidable travail de documentation, Chi Zijian a entrepris de dessiner une carte de la ville puis installé sur cette carte les scènes de son roman, les pavillons avec jardin, les églises, l'entrepôt de céréales, l'auberge des *Trois Kangs*, les maisons closes, la distillerie, l'écurie où dort le cocher de fiacre, les deux ormes et leur nuée de corbeaux, la pharmacie, le magasin de bonbons. C'est ainsi que le vieux Harbin a repris vie.



La Chine d'en bas, Liao Yiwu

Globe, 2020. Traduction : Ariane Bataille.

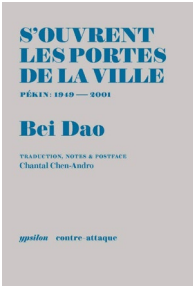
Dans la Chine moderne et glorieuse, le mot *diceng*, qui signifie « les bas-fonds », a été rayé du vocabulaire. Les réformes du Président Mao et de ses successeurs ont aboli toutes les catégories honteuses de la population. Les marginaux, les mendiants, les truands, les lépreux, les proxénètes et les prostituées, les trafiquants d'êtres humains, les promeneurs de cadavres, les perceurs de coffres-forts, les adeptes de la secte hérétique Falun Gong, les experts du Feng shui, cette superstition d'un autre temps ? Ils n'existent plus. Pourtant, Liao Yiwu les a rencontrés.



Funérailles molles, Fang Fang

L'Asiathèque, 2018. Traduction : Brigitte Duzan assistée de Zhang Xiaoqiu.

Au début des années 1950, lors de la Réforme agraire, une famille de propriétaires terriens se suicide pour échapper aux séances d'accusation publique, dites « séances de lutte », qui l'attendent. Les corps sont enterrés sans linceuls ni cercueils dans des fosses creusées à la va-vite. La jeune Daiyun est désignée pour les combler, traumatisme — parmi d'autres — qui lui fera occulter le passé. Inspiré d'une histoire vraie, sur un des épisodes les plus meurtriers de l'histoire récente de la Chine.



S'ouvrent les portes de la ville, Bei Dao

Ypsilon, 2020. Traduction : Chantal Chen-Andro.

En 2001, l'écrivain chinois Bei Dao retourne dans son pays après plus de douze ans d'exil. Pékin, sa ville natale, a complètement changé. Dans ce récit autobiographique la grande et la petite histoire sont intimement liées, l'année de la naissance de la République populaire de Chine, 1949, coïncide avec celle de l'auteur. Des années chaotiques du Grand Bond en avant, jusqu'à la Révolution culturelle et la période de la réforme et de l'ouverture — Bei Dao utilise ses dons de poète et de conteur pour rebâtir une ville et en restituer la vie quotidienne, avec ses odeurs et ses bruits, ses ruelles et ses parcs, en famille ou en société, dans la tristesse et le rire d'une période personnellement et collectivement aussi mémorable qu'irréparable.

DÉBUTS DE CRISE

LES BLATTES

de Diao Dou

Traduit du chinois (Chine)
par Catherine Charmant et Deng Xinnan

De mémoire d'homme, Zhangji a toujours été notre terre natale. Comme ma mère m'a raconté l'histoire de mon père je ne sais combien de fois, j'ai l'impression de la connaitre encore mieux qu'elle. Elle a beau entretenir une sorte de fascination-répulsion à l'égard de la ville responsable de la mort de mon père, ça reste l'endroit où ils ont tous deux grandi et vécu leur vie. Elle m'a poussé à faire le voyage, persuadée qu'aujourd'hui les habitants sont prêts à accepter la méthode trouvée à l'époque par mon père pour les sauver de la calamité. Je n'ai pas eu le cœur de refuser, étant donné son grand âge.

Mais est-ce que les habitants ont conscience de vivre une catastrophe, j'ai posé la question avant de partir, à cause d'une drôle de prémonition. Faut quand-même pas oublier que je suis le fils de mon père. « Ne va pas t'imaginer que les habitants de Zhangji sont épouvantables », elle m'a répondu, « ils sont juste indécrottables. » Je l'avais stressée.

À l'époque de l'arrivée des blattes, Zhangji n'était qu'une banale bourgade, aride et reculée. Aucun rapport avec la fréquentation touristique qui l'anime aujourd'hui. C'était une époque où l'on vivait simplement et honnêtement, dans une certaine indolence, indifférent à la renommée et au gain.

Ça s'est passé une nuit à la fin de l'hiver. Au moment où il allait pénétrer ma mère, et au risque de la laisser sur sa faim avec des propos inappropriés, mon père dit qu'il flairait une odeur de blattes.

Comme c'était une femme douce et de bonne composition, elle ne lui fit aucun reproche et se contenta de lui faire remarquer qu'il avait trop d'imagination. Mon père se retira, mais au lieu de s'abandonner au sommeil, il s'agita longtemps dans l'obscurité, puis finit par se rhabiller et sortir. Il ne revint que le lendemain tard dans la nuit, accablé de fatigue. Quand ma mère voulut lui réchauffer un plat et lui servir du vin, il se montra grossier. Il n'était pas à prendre avec des pincettes.

Je suis allé à la mairie, au bureau de la Santé et de Prévention des épidémies, au service de Presse et d'Informations, et je suis même allé trouver toutes les personnalités de Zhangji pour les prévenir que les blattes étaient sur le point d'envahir la ville. Je leur ai dit qu'il fallait agir et agir vite et nous organiser pour trouver le moyen de parer à cette attaque, mais personne ne m'a pris au sérieux.

Ne sachant quoi répondre, ma mère s'est contentée de le réconforter en silence, essayant de calmer son inquiétude. Elle m'a avoué par la suite qu'elle n'avait pas pris sa prédiction au sérieux non plus; ça lui paraissait une histoire à dormir debout. Cependant, quand elle se leva aux aurores pour préparer le petit-déjeuner, elle découvrit par terre dans une flaque d'eau une couche de blattes mortes. Elles avaient déjà noirci et leurs corps à la surface flottaient comme des jouets sur l'eau. Ecœurée, elle balaya les cadavres et se mit à inspecter la maison de fond en comble. Elle trouva d'autres blattes mortes et en eut la chair de poule. Elle repensa à la prédiction de mon père.

Après avoir ramassé toutes ces bêtes crevées à la pelle, elle traversa la cour et la rue, et alla les jeter dans la rivière Grand Noir qui passait au sud de la ville. Pour une raison inexpliquée, elle ne jugea pas utile d'en faire part à mon père à son réveil. Au cours de cette journée, Zhangji fut aussi sereine et calme que d'habitude.

L'éternelle tranquillité de Zhangji. J'irai même jusqu'à dire que durant mon séjour, j'ai trouvé une certaine grâce à cette ville. Le climat y est doux et tempéré en toute saison, sauf l'hiver où le ciel reste néanmoins d'un bleu profond. C'est en y séjournant que j'ai pu comprendre pourquoi les habitants étaient si attachés à leur pauvre

ville ravagée par ce fléau. Pendant la haute saison, je suis sorti plusieurs nuits d'affilées avec d'autres touristes pour aller rendre visite à des familles locales dans le seul but d'admirer le spectacle d'exception de ces armées de blattes en représentation. Cent fois nous avons cherché à savoir si la fréquentation de ces insectes à temps plein ne leur était pas insupportable. Ce à quoi ils répondaient à l'unisson et sans se concerter que c'étaient les blattes qui occupaient leur territoire, qu'ils n'y pouvaient rien, que ce n'était pas de leur faute. Cela nous laissait sans voix. J'ose affirmer que le choix de mes parents de quitter Zhangji fait cas d'exception.

Comme ma mère ce jour-là, les habitants découvrirent des hordes de dépouilles de blattes, mais cela les laissa de marbre. Car Zhangji avait toujours été un endroit où se croisaient rats, moustiques, et mouches. Alors des blattes ? Pourquoi pas. Cette même journée, mon père était seul à la maison, loin de se douter que sa prédiction était en train de se réaliser. Il était cependant très agité. Il regarda la rivière Grand Noir par la fenêtre en répétant encore et encore « D'où viens-tu rivière et où vas-tu ? »… Et à la tombée de la nuit, quand ma mère eut fermé la porte à clé et fut sur le point d'éteindre, il détourna son regard de la pénombre et laissa échapper des cris désespérés. « Maintenant ils doivent les voir ! Ils les voient ! Ils les voient ! » se mit-il à rugir en boucle. Cette nuit-là, tous les habitants de Zhangji avaient, sans l'ombre d'un doute, assisté à la marée montante des armées de blattes qui grouillaient dans les maisons. C'était arrivé de manière si spontanée que personne n'avait de réponse adaptée. Peu importe que l'habitat soit ancien ou moderne, que ce soit une bicoque ou un immeuble, les blattes grimpaient partout et rongeaient tout sur leur passage dans un frrfrr incessant. Leur apparition soudaine jeta un gigantesque voile noir sur la ville qui assombrit et embruma durablement l'air ambiant.

En réalité, les blattes ne sont pas noires. C'est simplement leur grouillement indistinct qui par un effet d'optique les rend opaques. Leur carapace est brun foncé. En les observant, on s'aperçoit qu'à la lumière, la blatte est d'une magnifique couleur mordorée. Toutes de

tailles identiques, elles font la moitié d'un doigt humain. L'abdomen est oblong, les pâtes en pointe, et elles sont pourvues de deux fines ailes transparentes qui dessinent un zigzag sur leur dos.

Prise de court, ma mère absolument pas préparée psychologiquement, poussa un cri aigu d'une force contre nature avant de bondir sur le lit. Elle se blottit étroitement dans les bras de mon père, recroquevillant son corps plantureux autant qu'elle le pouvait en ânonnant « C'est quoi ça ! C'est quoi ça !… » Dans ces conditions et même s'il avait anticipé la situation, mon père ne parvint pas à garder son sang-froid. Sous l'effet d'une impulsion, il devint ivre de colère, et le visage brûlant, ses yeux se firent verts de dégoût et de haine. Ne faisant pas cas de ma mère, il s'allongea à plat ventre sur le lit, saisit la godasse qui se trouvait à sa portée, et se mit à taper frénétiquement sur les blattes en circulation qui recouvraient le sol. Évidemment, sa résistance fut vaine et les envahisseurs pullulèrent et continuèrent d'avancer par vagues successives sans se préoccuper des coups de semelles. Rien ne pouvait leur faire peur. Il continua à frapper comme un fou jusqu'à épuisement - à ne plus pouvoir lever le bras. Au moment où il se mit à douter de l'efficacité de ses frappes aveugles, il vit sous ses yeux des cadavres agglomérés de blattes mortes dans le massacre. Un amas de petites créatures défoncées et pulvérisées, des extraits de viscères à la vision insoutenable écrasées par terre baignant dans une substance blanchâtre qui maintenait leurs corps collés les uns aux autres. Au silence qui succéda au déferlement de coups de mon père, ma mère ouvrit les paupières pour constater le résultat de ses propres yeux. Dès que son regard entra en contact avec la pire dégueulasserie qui lui ait été donné de voir, elle fut secouée d'une telle convulsion qu'elle ne put retenir la nourriture non encore digérée dans son système gastrique, et, dans un râle guttural, inonda les blattes mortes de son vomi.

De quoi se faire une idée de la situation. Par bonheur, les cancrelats ne s'en étaient pas pris à d'autres surfaces que le sol. Le lit, la table et les chaises, les murs, les placards n'étaient pas encore sous occupation.

Ce qui permit à mon père de retrouver peu à peu son calme. Après avoir convaincu ma mère de se coucher, il se mit à les observer silencieusement et sans précipitation. Il constata qu'elles n'avaient aucun sens de la disparition de leurs congénères et qu'elles enjambaient les corps des blattes mortes et le vomi de ma mère comme si de rien n'était. Elles ne semblaient pas avoir d'objectif fixe ni de destination particulière. Leur mission consistait simplement à mordiller et à se déplacer frénétiquement. Si elles se heurtaient à un mur ou rencontraient un obstacle, elles changeaient aussi facilement de direction et poursuivaient leur exploration. Par la suite, les observations de mon père s'avérèrent pertinentes. Aujourd'hui encore, sa compréhension de leur mode de vie s'applique aux blattes de Zhangji.

Quand ma mère se réveilla le lendemain, elle surprit mon père en train de fixer le sol. Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit. À peine remise de ses émotions, elle rassembla ses forces et son courage pour tourner son regard en direction du plancher. En dehors des épaves de blattes et de son vomi, le sol était constellé d'une épaisse couche de petites crottes d'un noir d'encre. Agréablement surprise, elle se mit à crier « Elles sont parties ! Elles sont parties ! » en serrant mon père dans ses bras. Mais ce dernier secoua la tête d'un air las et dit qu'elles reviendraient à la tombée de la nuit.

Le lendemain, une grande panique s'était emparée de Zhangji et on ne parlait plus que de l'invasion des blattes. Le service de santé et de prévention des épidémies distribua en urgence toutes sortes de médicaments à tous les foyers, et la radio diffusait des messages en boucle pour exhorter la population au calme. Mon père reçut également un avis municipal selon lequel, en tant que représentant spécial, il pourrait participer au premier « Symposium sur les blattes » auquel assistaient de nombreux scientifiques et chercheurs.

Pendant mon séjour, il m'est aussi arrivé de prendre part à un séminaire sur les blattes en tant que représentant spécial. À vrai dire le séminaire actuel et celui décrit par ma mère ont peu de choses à voir. Dans celui d'aujourd'hui, il est question de climat, de terrain,

de reproduction asexuée, de mesures de dragage, de l'expansion de la zone touristique et de la transformation des déchets en trésor… De longs discours sur le désastre comme richesse, complètement déconnectés de la réalité ou détournés de leur sens initial pour être reconfigurés. Quelqu'un qui fait souvent du tourisme à Zhangji m'a dit que ce séminaire ne variait jamais de thème depuis des années. Lors d'un grand banquet au cours d'un congrès, je me suis retrouvé à côté d'un dirigeant de la ville. Histoire d'alimenter la conversation, je lui ai livré mes impressions en lui disant que les blattes semblaient bien enracinées à Zhangji. Le dirigeant à moitié ivre m'a tapé l'épaule d'une main lourde en me disant d'un air mystérieux « Ça fait un paquet d'années que les blattes se sont à moitié appropriées Zhangji. » J'étais scié. J'ai arrêté de mâcher et l'ai regardé. Il a repris conscience et a déclaré d'une voix tonitruante que les blattes étaient l'ennemi public numéro 1 à Zhangji et qu'il fallait déblattiser et exterminer jusqu'à la dernière.

Je connais ce slogan par cœur, c'est celui proposé lors du premier symposium sur les blattes. À l'époque, la position des habitants était extraordinairement claire : ils feraient tout pour expulser les blattes du territoire.

De nombreuses personnes faisant autorité ayant participé au premier congrès reconnurent que mon père avait été le lanceur d'alerte et présentèrent leurs plus plates excuses. Ils regrettèrent de ne pas avoir suivi ses conseils et pris plus tôt les mesures nécessaires. Ils espéraient que mon père puisse être leur délégué en charge. En vérité, leur avait-il répondu, moi aussi j'aurais aimé me tromper. Mais puisque nous en sommes là, laissons le passé au passé. Ce dont nous avons besoin maintenant, c'est de faire face à la réalité et de réfléchir aux actions à mener.

Sans doute mon père pensait-il qu'il avait dit ce qu'il fallait parce qu'il avait parlé avec sincérité sans une once de mépris pour les autres et en se gardant de toute ironie. Cependant, les autorités étaient vexées, il avait blessé leur ego. Si elles pouvaient entendre ses accusations et sa plainte, elles ne pouvaient en aucun cas accepter sa

générosité. Elles ne purent réprimer l'expression de cynisme affichée sur leur visage. À l'époque, il était exalté, il se prenait pour une sommité et se sentait intouchable. Il prit une part active aux débats acharnés entre les autorités et leur présenta une introduction détaillée des observations faites pendant la nuit. De retour chez lui, fier de son succès, il confia à ma mère que l'analyse scientifique des experts l'avait inspirée et qu'il allait s'atteler à la tâche. Cependant, le « séminaire sur les blattes » devint une sorte de salon mondain réunissant régulièrement ce que la ville comptait de notables, auquel il ne fut plus jamais convié. Sa recherche et ses observations ne reçurent aucune suite ni soutien, et sa contribution personnelle demeura une mission isolée.

Au départ, la priorité absolue de Zhangji avait été de chasser l'envahisseur. Quand, au lever du soleil, les armées de blattes disparaissaient en un clin d'œil, les hommes, les femmes et les enfants de la ville se rassemblaient dans la rue pour en débattre pratiquement chaque jour. Tout le monde exposait ses idées, ses solutions, partageait son expérience, chaque sujet soulevait des discussions sans fin, et bon nombre de méthodes se propageaient comme une trainée de poudre. Jusqu'alors, les habitants de Zhangji étaient habitués à jacasser sur tout et sur rien; à présent, ils nourrissaient leurs besoins psychologiques avec cette effroyable histoire de blattes. Mais à mesure que le temps passait et que la situation s'enlisait, la catastrophe avait fini par émousser leur confiance. Ils s'aperçurent que la solution n'était pas aussi simple qu'ils ne l'auraient cru. Tout d'abord, aucun médicament distribué par le département de la Santé et de la Prévention des épidémies ne faisait effet. Pendant la journée, ils épandaient des solutions sur le sol sous forme de poudres, de liquides ou de tablettes, mais le soir venu, cela n'entravait en rien la progression des troupes qui se pavanaient, enterrant de leurs crottes noires les inutiles empreintes blanches de l'épandage. De plus, le bureau de Presse faisait une propagande incroyable. Les mesures proposées par les journaux et la radio étaient ridicules avec des analyses grandioses mais inapplicables. Quant à ceux qui exhortaient les gens à persévérer et

encourageaient la mobilisation, ils étaient encore plus absurdes. Peu à peu, les habitants devinrent indifférents au problème des blattes et adaptèrent leur vie quotidienne en adéquation avec leur mode de vie à elles. Tant que les citoyens se couchaient tôt, les regroupements de blattes à la tombée de la nuit ne constituaient pas une menace. Quoi qu'il en soit, Zhangji ne devait pas son existence à celle des blattes. Par conséquent, la vie retrouva progressivement son ronron habituel. La municipalité n'allait pas se priver de conférences, de banquets, de coups de ciseaux dans des rubans de soie et de visites officielles. Le bureau de la Santé et de la Prévention des épidémies n'allait pas réduire la prise en charge des cancers du poumon, de la syphilis, ni laisser tomber les patients souffrant d'hémorroïdes, de mycoses aux pieds ou de la rage. Et bien sûr, les informations ne pouvaient pas se permettre d'être insipides et fastidieuses, la radio devait diffuser de la pop et de l'easy listening, et les journaux publier des histoires drôles en feuilletons et croquer la vie quotidienne avec humour.

Seul mon père était en total décalage avec l'état d'esprit ambiant. Des mois durant, il resta confiné chez lui jour et nuit à combattre les blattes. Il chargea ma mère de lui apporter toutes sortes de substances afin qu'il puisse les expérimenter sur les blattes pendant la nuit.

Leur lit conjugal étant rempli de bouteilles et de flacons étiquetés, ma mère et moi étions obligés de dormir sur une malle. Mon père n'était pas équipé du tout pour de telles expériences, et aussi bien ses outils que ses méthodes étaient extrêmement obsolètes. Pour comprendre l'incroyable résistance des blattes aux poisons, il essaya même de les manger crues, à la vapeur, sautées au wok, bouillies, marinées, ou façon riz dans un grand bol. Et pour tester le risque que les blattes faisaient courir aux gens, il se mettait entièrement nu et se laissait mordiller, piétiner, griffer, sucer et pisser dessus toute la nuit. Ainsi, six mois plus tard, lorsqu'il remit un rapport manuscrit complet à ma mère sur l'élimination des cafards, il avait perdu son apparence humaine. À ce jour, nous étions la seule famille avoir éradiqué les blattes qui avaient cessé de nous envahir. La nuit, il n'y avait que la silhouette fuyante de mon père qui passait de pièce en

pièce dans la maison fortement éclairée. À en croire ma mère, ses cheveux avaient tant poussé qu'ils se dressaient sur sa tête comme des antennes. Son crâne et sa bouche en pointe frémissaient sans arrêt sur son cou tout fin qui avait tendance à plonger en avant. Il avait pris goût à la posture à quatre pattes et exécutait une marche acrobatique aussi véloce que complexe. Grâce à flexibilité de ses membres, il lui suffisait de se mettre en mouvement pour donner l'illusion qu'il était articulé d'une quantité phénoménale de bras et de jambes. Il était maigre comme un clou et pourtant la peau qu'il avait sur les os n'était pas pâle mais parsemée d'écailles ocres brillantes sur toute la surface du corps. Quand il lui arrivait de sortir, il faisait sensation.

Si mon père réapparaissait aujourd'hui sous cette forme, je crains que plus personne ne s'en apercevrait car je me rends compte qu'à Zhangji tout le monde est comme ça maintenant. Les gens d'ici sont complètement paumés et abrutis. Quand ils agissent seuls, cela ne se remarque pas, mais dès qu'ils œuvrent collectivement, ils ne sont plus bons à rien. Cette fois, quand j'ai accepté leur invitation à participer au séminaire d'un niveau sans précédent et que je leur ai présenté le rapport manuscrit sur les blattes rédigé par mon père il y a trente ans, experts, universitaires, notables et personnalités de la ville, malgré leurs efforts pour avoir l'air convenables, ont révélé un comportement identique à celui des blattes. Leurs sourires pincés et leurs voix enrouées étaient pareils au grouillement confus des blattes déboussolées dans la nuit. Ils m'ont remercié curieusement et complimenté avec une indifférence qui sautait aux yeux. J'en fus vexé, avant de réaliser que je me fourvoyais complètement, et que ma mère aussi se trompait, car me revenait en mémoire le cataclysme provoqué il y a trente ans par les révélations de mon père sur ses tests expérimentaux.

Il y a trente ans, après que ma mère eut remis le rapport de mon père sur l'éradication des blattes aux services compétents, l'espoir d'en être débarrassés se ralluma chez les habitants désespérés de Zhangji. D'interminables articles de journaux et la radio encensaient mon père tous les jours, vantant son esprit intrépide et son dévouement

à la science. Il était devenu une icône, les simples citoyens l'érigèrent en dieu. Quand j'y pense maintenant, c'est le contraste entre leur niveau d'attente élevé et la déception qui provoqua leur colère. Et puis son rapport fut dénoncé comme canular, et tout le monde s'en prit à lui, déversant une fureur sans retenue. Ma mère me répète souvent qu'elle — pas plus que mon père de son vivant — n'avait compris à l'époque pourquoi les autorités concernées, après des vérifications poussées, avaient catégoriquement affirmé que son rapport n'était rien d'autre qu'une malédiction faites de formules démoniaques. Sans oublier les médias qui avaient à leur tour laissé entendre que les citoyens seraient confrontés à un plus grand désastre si la ville déclarait la guerre aux blattes selon les méthodes de mon père, et que Zhangji subirait des pertes colossales. Et puisqu'il s'agissait des conclusions des autorités, comment mon père et ma mère auraient-ils pu se justifier et se défendre ?

Une fois le point de vue des autorités diffusé, le petit peuple candide perdit de nouveau tout espoir. Car en parallèle, la profusion d'informations leur évoquaient d'autres faits curieux et ils ne pouvaient pas s'empêcher de faire certaines associations. Ils savaient que mon père avait été le donneur d'alerte. La rumeur courait qu'au premier symposium, il s'était réjoui de l'émergence des blattes. En raison des caractéristiques que partageait mon père avec elles, ils conclurent qu'ils avaient peut-être des liens de sang. Le fait que nous soyons la seule famille de tout Zhangji à les avoir éradiquées chez nous leur fit croire qu'il les avait utilisées pour régner sur la ville en chef de réseau, et, en dernière analyse, que c'était lui qui les avait introduites dans la ville. Du jour au lendemain, sans qu'il fut besoin d'en appeler à la mobilisation, le peuple se mit à le considérer comme l'ennemi public numéro 1. Tous les jours à l'aube, ils fonçaient en masse chez nous pour déverser des bassines de blattes mortes et l'invectivaient des mots les plus vicieux. Il se fit rouer de coups de bâtons et lapider à plusieurs reprises en sortant de chez lui. Au bout du rouleau, il continuait de supplier ma mère pour qu'elle aille faire pression auprès des services compétents dans l'espoir que les autorités rouvrent son

dossier et examinent sa méthode. Des expériences comme la mienne, disait-il à ma mère, jamais personne n'en fera, et pourtant, sans ça, impossible de trouver un remède contre les blattes. Alors tu dois absolument les convaincre de faire les tests. Et ma mère, toujours fidèle à son mari, traquait les instances municipales munies de copies du rapport, frappant aux portes des services de Santé et des bureaux de Presse. Chaque fois qu'elle revenait, elle ne faisait qu'exacerber l'accablement de mon père qui crevait à petit feu.

Un jour, ma mère alla rendre visite à une amie d'autrefois qui était une parente lointaine d'un dirigeant de la ville. Le dévouement et la ténacité de ma mère durent la toucher car elle lui fit cette confidence : mon père était considéré comme un individu dangereux pour la société, un élément perturbateur qui menaçait la paix à Zhangji. Même si elle savait que cette accusation n'avait aucun fondement, elle ne pouvait pas la prendre à la légère étant donné l'origine sensible de la source. Elle prit un ton exceptionnellement ferme pour contraindre mon père à cesser immédiatement sa chasse aux blattes. En réalité, il n'en avait déjà plus pour très longtemps. Il ne devait sa survie qu'à la course futile à laquelle ma mère se livrait chaque jour. Et maintenant qu'elle baissait les bras, il n'avait plus la force d'argumenter. Il se contenta de lui sourire en s'excusant puis alla se poster à la fenêtre devant la rivière Grand Noir.

Pendant mon séjour à Zhangji, j'ai fait un crochet par notre ancienne maison. J'ai traversé le lit de la rivière et suis entré dans la grande cour et les bâtiments de plain pied. La Grand Noir n'était plus telle que je l'imaginais, elle était remplie d'immondices d'une puanteur répugnante. J'avais envie de contourner les montagnes d'ordures composées principalement de blattes, mais je me suis aperçu que notre vieille maison était comme une île solitaire dans cette poubelle. Les propriétaires actuels étaient un couple âgé au visage pointu qui se déplaçait comme des blattes à m'en donner le tournis. Quand je leur ai demandé s'ils se souvenaient encore des anciens propriétaires, ils ont eu l'air terrifiés.

— Non, non, ont-ils fait en agitant leurs mains exagérément. Non, on s'en souvient plus.

Ils se lançaient des coups d'œil comme pour s'encourager.

— À l'époque, il y avait une famille qui a réussi à chasser les blattes. Vous la connaissez ?

— Non, les blattes n'ont jamais disparu d'aucune maison à Zhangji.

— Vous vous souvenez encore du premier symposium sur les blattes ?

Ils m'ont répondu en chœur que les blattes étaient l'ennemi public numéro 1 à Zhangji et qu'il fallait déblattiser et exterminer jusqu'à la dernière.

À cette réponse, je n'ai pas pu me retenir de ricaner. Ils se moquaient de moi. Nous étions juste à côté de la décharge dans la cour, leurs écailles brunes brillaient sous le soleil et me donnaient le vertige. Je n'avais rien à leur dire. J'ai fini par poser un moment les yeux sur la maison devenue tombeau de mon père avant de tourner les talons pour partir.

Cette fameuse nuit, dans cette maison, ma mère pensa que son attitude rigide rendrait mon père triste. Il fallait cependant qu'elle se contrôle pour ne pas lui révéler le secret que lui avait confié son amie lointaine parente de dirigeant. Elle s'endormit sur sa culpabilité. Mais quand en pleine nuit, elle fut réveillée par mon père qui faisait un cauchemar, quelle ne fut pas sa surprise de constater qu'il avait l'air guéri, et que les stigmates de blattes s'étaient estompées. Il était toujours aussi maigre car ses écailles ocres s'étaient décollées, et il était d'une pâleur à faire peur. Assis sur le bord du lit droit comme un «i», malhabile et les membres rigides, il avait perdu sa souplesse et son agilité de cancrelat. Il regarda ma mère en souriant et elle se jeta à son cou. « Tu es guéri ! Tu es guéri ? Vraiment guéri ? » Elle riait et pleurait en martelant le poitrail osseux de son mari.

Mon père l'embrassa fougueusement et on ne l'entendit plus parler pendant longtemps… Jusqu'à ce que ma mère sorte de son délire et se soit calmée. Il lui annonça d'une voix grave la priant de ne pas être triste qu'il n'était pas en phase de guérison. « Je vais mourir, c'est mon ultime sursaut de vie… »

Ce fut leur dernière conversation. Dans le profond silence de la nuit qui s'achevait, mon père lui confia d'un air lugubre qu'il sentait encore l'odeur des blattes. Il partit avant l'aube. Au lever du soleil, ma mère rassembla toutes ses affaires pour fuir avec moi et le corps de mon père.

Pour quitter Zhangji, j'ai repris à mon tour le chemin que ma mère avait emprunté. C'était déjà la fin de la saison, les touristes avaient déserté et la ville m'a paru froide et abandonnée. Les blattes ressortiraient la nuit, mais les habitants en avaient déjà par-dessus la tête. Les étrangers devraient attendre la prochaine saison touristique. Je me suis retourné pour voir la ville disparaître dans la brume. En atteignant ses limites, je n'ai plus senti l'odeur des blattes, pas plus que mon défunt père ni ma mère en vie. J'ai sorti la pile de rapports manuscrits que ma mère m'avait confiés pour les déchirer en petits morceaux et les disperser dans l'air. Je me suis senti soulagé. Je me suis dit que si elle me posait des questions, je lui répondrais, comme si de rien n'était mais de façon équivoque, que Zhangji n'avait plus besoin de ça. ▪

Diao Dou est le nom de plume de Diao Tiejun. Né en 1960 à Shenyang, dans la province septentrionale du Liaoning, il a d'abord étudié à l'Université de l'audiovisuel de Pékin avant de s'orienter vers le journalisme. Il s'est fait une place sur la scène littéraire chinoise avec un premier recueil de poèmes, puis s'est tourné vers le roman et, plus récemment, la nouvelle. Aujourd'hui, il est l'un des éditeurs de la revue *Commentaires sur les auteurs contemporains*, ainsi que du magazine littéraire *Yalu River*, basé au Liaoning. Ses lecteurs apprécient son refus de participer à toute tendance littéraire du moment ou de rejoindre telle ou telle clique du gotha littéraire. Fin 2003, il a fait partie des dix auteurs retenus pour la neuvième édition du prix littéraire Zhuang Zhongwen, aux côtés du poète Xi Chuan.

Catherine Charmant est autrice, traductrice et lectrice. Passionnée d'ailleurs et de littérature, sa curiosité pour les autres cultures est intarissable. Diplômée de Paris VII-Jussieu, Maîtrise L.E.A Chinois-Anglais et de Paris IV-Sorbonne, Licence LLCE portugais, elle a vécu, étudié et travaillé en Angleterre, en Chine, à Taiwan et au Brésil. Elle traduit romans, nouvelles

et récits de l'anglais, du chinois et du portugais et travaille à son compte pour différentes maisons d'édition.

Deng Xinnan est artiste plasticienne d'origine chinoise. Elle a étudié à l'École Centrale des Arts et du Design à Beijing. Elle vit et travaille à Paris depuis 10 ans. Passionnée par la littérature et les langues, elle se lance en 2005 en participant à la traduction du cyber-roman autobiographique de Mu Zimei (Albin Michel, traduit par Catherine Charmant). Outre son travail de céramiste et d'illustratrice, elle s'investit aujourd'hui dans d'autres projets de traduction littéraire contemporaine en langue chinoise.

LA CONSTELLATION DES BOUTONS

de Shivani Sivagurunathan

Traduit de l'anglais (Malaisie)
par Brigitte Bresson

Les fourmis font une pause au cours de leur périple. Elles aperçoivent environ vingt fourmis mortes, écrasées, éventrées, desséchées. Elles ont beaucoup marché depuis la Tour d'Étain rose pour arriver à ce pont oblong qui les conduira à la Constellation des Boutons, le Saint Graal, dont on raconte qu'elle recèle des joyaux comestibles enveloppés dans le vert des choses anciennes, et même des bassins de vin inexploités, comme si personne ne savait leur valeur. En route, elles ont vu une ou deux des leurs mortes, balayées ici et là, entre des blocs noirs et des dents argentés qu'elles avaient déjà vu croquer des fourmis vivantes. Mais ceci — ce massacre —, elles sont tombées dessus avec un raidissement d'antennes.

Elles font le tour du charnier, reniflent les mortes, plient les pattes et détalent en ligne droite, affolées, leurs abdomens tout palpitant du liquide qu'ils contiennent, leur sens de l'odorat ne détectant que des odeurs blanches sulfureuses, leurs yeux ouverts de force en dépit de leur volonté. Elles ne se lamentent pas, ni ne poussent le moindre soupir de regret. Deux ou trois d'entre elles commencent à ramasser les mortes, portant les corps cartonneux en équilibre sur leur dos, puis se remettent à marcher vers le monument de leurs rêves.

Centimètre par centimètre, elles escaladent des réservoirs d'eau en plastique, contournent des bâtiments de verre circulaires, des mers de vert et de blanc mêlés, des cercles orange et dorés qu'elles surmontent après un millier de centimètres, atteignant ainsi le terrain

de jeu en marbre rouge, leur dernier arrêt avant l'endroit vers lequel l'odeur les a guidées, le lieu où elles trouveront la mort. Elles le savent mais, soulagées et délirantes, avec leurs mortes sur le dos, elles mettent un pied devant l'autre sur le sol qui se transforme de bois en velours, puis en papier.

À présent, elles voient la poussière qu'elles avaient sentie depuis qu'elles étaient parties de la Tour d'Étain. Elles ont atteint leur but. Elles déposent leurs mortes, pénètrent dans des crevasses, des trous, des grottes, des ouvertures violettes, et se précipitent autour des monticules de boutons. Elles se nourrissent de sucre et de bouts de grains verts et il n'est pas nécessaire d'alerter les autres de leurs découvertes. Tout est étalé devant elles, révélé, explicite, et chaque fourmi peut se débrouiller seule. Les mortes ont été laissées sur la surface plane et grise indiquant « *DANGER* » et, pendant deux jours, les vivantes se déplacent de bouton en bouton, oubliant de demander pourquoi le danger ne les a pas encore frappées. Elles oublient même de demander pourquoi elles voient de moins en moins d'autres fourmis. Seul le travail importe désormais ; le travail d'aspirer des particules enchantées qui leur donneront des forces, qui leur donneront le pouvoir de ressusciter les morts, d'agrandir leur famille, de coloniser tous les espaces remplis de réservoirs d'eau, de tours d'étain et de cercles dorés.

Mais, en une seconde après le remplissage des ventres, un long hurlement se fait entendre. Le cri dit « Écrasée. Les Boutons se déplacent ». Elles se bousculent, sentant le séisme qui agite la terre noire. Elles courent d'un bouton à un autre, certaines meurent tandis que d'autres se réfugient dans des trous avant d'être écrasées par la chute d'un bouton, jusqu'à ce que le silence ne revienne. La fourmi qui avait été la première à ramasser un cadavre au pont oblong, il y a si longtemps, émerge de la douve d'un bouton. Elle avance de bouton en bouton, trouvant toujours plus de cadavres à ramasser sur son chemin, son fardeau s'alourdissant à chaque centimètre. Elle trouve une autre fourmi encore vivante et toutes deux ramassent les mortes et les entassent sur le panneau « DANGER ».

Une fois qu'elles les ont toutes rassemblées, elles se mettent à transporter les cadavres vers leur destination suivante.

« On va où ? demande la première.

— N'importe où sauf ici », répond l'autre.

Une centaine de centimètres après avoir quitté la Constellation des Boutons, la deuxième fourmi grésille et dit, avant de mourir, « Soufre ». La première fourmi continue d'avancer. ▪

Shivani Sivagurunathan est une auteure malaisienne originaire de Port Dickson, dans l'État du Negeri Sembilan. Elle enseigne la littérature anglophone dans l'antenne malaisienne de l'Université de Nottingham. Elle est l'auteure de deux recueils de poésie et d'un recueil de nouvelles, *Wildlife on Coal Island* (HarperCollins India, 2012).

Brigitte Bresson est diplômée d'un BTS de traduction commerciale (Dijon) et d'une maîtrise de littérature française (Université d'Illinois, États-Unis). Elle est trilingue français–anglais–malais et traduit indifféremment dans ces trois langues. Elle travaille aujourd'hui en freelance pour l'Institut malaisien de la traduction et du livre (ITBM) à la traduction d'ouvrages littéraires et de nombreux livres sur l'art, notamment pour Galeri Petronas et Balai Seni Visual Negara. Elle actualise aussi le dictionnaire français – malais pour le compte du Dewan Bahasa dan Pustaka (DBP, Institut pour la langue et la littérature).

LETTRES DE MALAISIE

La Malaisie à travers les livres...
Malaysia menerusi sastera...

Une bibliographie détaillée et actualisée
+ des entretiens d'auteurs, de traducteurs...
+ des articles de fond et conseils de lecture
+ des découvertes littéraires

Une plongée dans le monde local de l'édition !

http://www.lettresdemalaisie.com Lettres de Malaisie @LettresMalaisie

Vous vous passionnez pour la littérature d'un pays
peu médiatisé d'Asie ou du reste du monde ?
Vous souhaitez la faire connaître au plus grand nombre
en rejoignant notre réseau de bénévoles ?
Faites-nous part de votre projet par email :
lettresdemalaisie@gmail.com - lettresdetaiwan@gmail.com

LA CORONAPOCALYPSE SERA TÉLÉVISÉE

de Tishani Doshi

Traduit de l'anglais (Inde)
par Amanda Sherpa-Atlan

Ce ne sont pas les oiseaux que vous entendez,
seulement leurs contours en creux dans le ciel.
-Anselm Berrigan

Le silence n'est jamais enchanteur dans cette république.
Nous croyons en la procession, en la parole,
nous honorons nos morts, sans nous taire
une minute, mais en descendant dans la rue
tambours battants. C'est ainsi que nous accueillons le chagrin.

Avec pétale de rose et breuvage et membres dansants.
Nous ne sommes pas du genre à nous coudre les lèvres en protestation,
ni à devenir fous si vous nous pendez par les pieds
confrontés aux cris de lapins agonisants.
Nos dieux aiment les cymbales.

C'est autre chose qui nous tue — le champ
d'herbes à l'infini, le rien perpétuel.
Comment pouvez-vous le supporter ? Il y a toujours eu
deux catégories de gens : ceux qui ont le courage
de vivre près des volcans,

et ceux qui écrivent des lettres aux voisins,
leur demandant à quelle heure battre les tapis,
et serait-il possible de baisser un peu le piano ?
Ce chant funéraire est différent. Il nous réclame
de mourir seul, de plonger dans un puits les poumons en flammes,

pour nous rendre compte qu'il n'y a pas d'eau, qu'on se noie
sur la terre ferme. Nous pouvons toujours taper sur les casseroles
et les poêles
depuis nos balcons, nous pouvons envoyer des mots de remerciement
dans des lanternes célestes, afin que ceux vivant
sur d'autres planètes soient témoins de notre désintégration.

Voient-ils comme nous sommes tristes, atterrés ?
Voient-ils nos mouvements d'acteurs de film muet,
nos gestes sauvages et saccadés. Rient-ils
de l'ironie des intertitres du gouvernement :
« Respirez calmement ! » & « Ne vous inquiétez pas ! »

« Rien ne fera chavirer l'Économie ! »
Qui eût cru que la fin serait si absolue ?
Nous chutons puis nous relevons, la boue
sur les genoux trop affamés pour crier, un invisible
orchestre de violons nous dirige depuis les coulisses. ▪

Tishani Doshi, née en 1975, est une romancière, nouvelliste et poétesse de Chennai, en Inde. Également danseuse, formée par la légendaire Chandralekha, elle se produit dans le monde entier. *Le plaisir ne saurait attendre* (trad. Karine Lalechère, Buchet-Chastel, 2011), son premier roman, a été salué lors de sa parution en Angleterre par Salman Rushdie et Roddy Doyle. Son recueil de poèmes *Girls Are Coming Out Of The Woods* a été sélectionné pour les prix Ted Hughes et Firecracker. Son second roman *Small Days and Nights* est prévu à parution très prochainement en français. Elle est actuellement professeur invité de littérature et de création littéraire à la New York University d'Abou Dhabi.

Amanda Sherpa-Atlan est comédienne et traductrice, née au Népal et d'origine franco-tibétaine. Elle a suivi des études littéraires (hypokhâgne, khâgne) à Paris, puis a obtenu un Master en sciences humaines et sociales appliquées aux questions internationales avec un mémoire sur l'immigration tibétaine aux États-Unis. Elle s'intéresse particulièrement aux questions d'identité liées à la migration et à l'exil, ainsi qu'à la littérature étrangère abordant ces thèmes.

Asialyst
Votre média sur l'Asie
https://asialyst.com/fr
contact@asialyst.com

DEUX POÈMES

de Bakh Akhmedov

Traduit du russe (Ouzbékistan)
par Filip Noubel

Ces deux poèmes datent de mai 2020.

UNE ÉTRANGE FRACTURE…
Ou plutôt, un broyage.
Peut-être fera-t-on de nous une nouvelle farine
pour un nouveau pain ?
Nous sommes fissurés depuis longtemps,
Et nous échouons, une fois de plus…
Par une ligne inachevée, le monde
nous prive à nouveau de peau.
Peut-être que le monde n'existe plus ?
Il reste juste une faible lumière
Vers laquelle nous volons à nouveau
Souffrant de ne pas comprendre
Un regard long et étrange…
Et tout maintenant est un peu "suspendu"
Et tout maintenant ressemble un peu à la fumée
Des flammes mourantes du savoir.

SUR LA FACE OBSCURE du printemps
Nous vivons, perdant la notion du temps
Dans un flot illusoire
Sur fond de guerre illusoire.
Qui a écrit cette pièce ?
Nous en avons tous assez de la regarder
Sur la face obscure de la tristesse
Nous sommes à bout de force
L'air est à nouveau cousu de pluie,
L'espoir taquine à nouveau le temps
Nous sommes restés coincés quelque part entre
La réel online et le sommeil
La vie serait-elle un léger clic ?
Un déclic sans ressort menant droit à la folie.
L'écran s'est éteint, mais au loin déjà
Se manifeste la lumière de la fin du spectacle…
Se réveiller ou se rendormir
Sur la face obscure de la liberté,
Où nos années nous transformeront
Un jour en point d'assemblage. ▪

Bakh Akhmedov est un poète ouzbek de langue russe. Né en 1967 à Tachkent, il fait des études scientifiques à Moscou, puis revient vivre en Ouzbékistan. Il publie ses poèmes dans des revues littéraires et des recueils en Ouzbékistan, Russie, Moldavie, Estonie, Grande-Bretagne et au Kazakhstan. En 2007, il obtient la première place au concours de poésie russe Pouchkine en Grande-Bretagne. Il a publié deux recueils de poésie et est membre de l'Union des Écrivains d'Ouzbékistan.

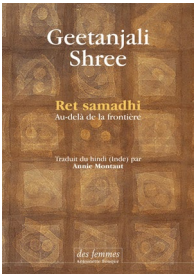
Filip Noubel a grandi à Tachkent, Prague et Athènes, et suite à des études de langues à Tokyo, Paris, Prague et Pékin, il s'est consacré au journalisme et à la traduction. Sa carrière nomade l'a conduit en Asie Centrale, en Chine et à Taiwan, et il continue à voyager et à écrire en tant que rédacteur en chef de *Global Voices*, une plateforme dédiée à la liberté d'expression qui publie en plus de 40 langues. Dans le domaine de la traduction littéraire, il traduit principalement vers le français à partir du russe, du tchèque, du chinois, de l'ouzbek et l'anglais. Ses traductions ont paru dans diverses revues papier et en ligne, dont *Jentayu*. Il est également *guest editor* pour la revue littéraire chinoise *Dandu* et a été traducteur en résidence à la Maison des Écrivains de Tainan, à Taiwan.

CHEZ VOS LIBRAIRES

Le plaisir ne saurait attendre, Tishani Doshi

Buchet/Chastel, 2011. Traduction : Karine Lalechère.

Tout a commencé en août 1968 quand Babo Patel, membre d'une famille jaïn de Madras, prend l'avion pour Londres afin de parfaire son éducation. Le matin de son départ, son père qui avait fait cette nuit-là le seul rêve de sa vie où toute sa famille s'était perdue, aurait pourtant dû sentir venir le grabuge. Mais Babo est déjà loin ! Dans un appartement de Finchley Road, il fait l'amour avec frénésie à Sian Jones dont il est tombé fou amoureux à la vue de sa mini robe blanche et du ruban rouge dans la chevelure auburn de la belle Galloise, oublieux du mariage arrangé qui l'attend en Inde. Au grand dam de sa mère,Trishala, qui feint l'accident cardiaque pour le faire rentrer.



Ret samadhi. Au-delà de la frontière, Geetanjali Shree

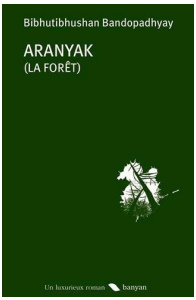
Des Femmes, 2020. Traduction : Annie Montaut.

L'histoire d'Amma, mère, grand-mère et veuve de 80 ans, qui sans un mot abandonne un beau jour la maisonnée de son fils aîné, où elle habitait selon la tradition. Hébergée par sa fille, une écrivaine très indépendante, elle découvre une nouvelle forme de liberté et d'amour. Amma s'ouvre alors au monde et à elle-même, aidée dans sa métamorphose par une curieuse aide-soignante, Rosy, une transgenre qu'elle semble connaître depuis toujours. Lorsque cette profonde amitié est brutalement interrompue, l'octogénaire aussi fantasque qu'attachante part pour le Pakistan sur les traces d'un mystérieux passé, entraînant sa fille dans cette folle aventure.

Fuir et revenir, Prajwal Parajuly

Emmanuel Collas, 2020. Traduction : Benoîte Dauvergne.

Dans le but de célébrer le *chaurasi* de leur grand-mère Chitralekha – soit son 84e anniversaire, très important selon la tradition népalaise –, ses petits-enfants se rendent à Gangtok, dans l'État lointain du Sikkim, en Inde du Nord-Est. Agastaya débarque de New York. Médecin reconnu à trente-trois ans mais toujours pas marié, il redoute l'inquisition familiale qui s'annonce et il est même terrifié à l'idée que la raison de son célibat soit révélée au grand jour. Le rejoignent Manasa et Bhagwati, qui arrivent l'une de Londres et l'autre du Colorado. La première est surdiplômée d'Oxford, la seconde une fugueuse déshonorée par sa famille. Tous trois affichent le même objectif : sortir indemne du *chaurasi* de leur grand-mère.



Aranyak (La forêt), Bibhutibhushan Bandyopadhyay

Banyan, 2020. Traduction : Jyoti Garin.

Satyacharan, un jeune homme de Calcutta, est embauché comme gestionnaire par un riche propriétaire terrien d'une région reculée du Bihar voisin. Alors qu'il tombe amoureux de la forêt sur lesquelles s'étendent les terres, il comprend que son travail doit progressivement l'amener à détruire cet environnement magique et imprévisible, et à en chasser ses habitants, personnages haut en couleurs et profondément attachants qui s'étaient installés là en quête d'un nouveau mode d'existence. Le combat de Satyacharan commence…

NOUVELLES DU FRONT

N95
武汉市

INVOCATION AUX CENT UN MILLE ET QUARANTE GÉNIES

Traduit du malais par Georges Voisset

Dans l'archipel malais-indonésien, les rituels curatifs traditionnels tel que le Main Puteri, dont nous vous proposons ici trois extraits, sont construits sur un mode théâtral au point de former un véritable « genre dramatique médical ». Ils mobilisent toute une communauté villageoise avec son estrade aménagée en scène et ses deux « acteurs » : le Tok Puteri, chamane dont la transe incorpore les esprits invoqués, et son assistant, le Tok Minduk, qui l'interroge et sert d'intermédiaire avec le « public ». Tout un monde invisible s'anime alors autour d'eux, et la poésie y naît sans le savoir. Dans ce premier extrait, il s'agit d'un chant d'invocation du Tok Minduk, qui suit la répartition des offrandes. Accompagné de tout l'orchestre.

Le médecin ne va pas faire appel aux esprits du village
Le médecin ne va pas offrir le grand sacrifice,
Le médecin ne va pas payer tribut !
Il intercède au nom de (cette personne) :
Que soient restaurées ses prédispositions antérieures
Conformément à ce qu'il a été !
Ô toi Seigneur Gana Roi du village
Taga Gana, Commandeur des vergers,
Sage Arjune, Encercleur du village,
Lutons-nutons du village,
Esprit Suprême du village,
Et vous petits frères,
Grande Enjambée, Franche Coudée,
Front Dégarni, Mèches Bouclées,
Deux Yeux Rougis, Dents Tavelées,

Poitrine Épaisse, Mains Chloasmées, Pieds Maculés,
Et vous les Sept Gobelins du village,
Ne vous approchez pas de ce malade !

Et maintenant,
J'en appelle à Mamuk le Noir Génie du Foudre,
Au Génie Jaune de la Flèche d'Arjune,
Éclair au Couchant de l'An Nouveau :
Ne venez pas rire à la face de cet homme !

Et maintenant,
J'en appelle aux Quatre Sultans,
Le sultan Ahmad, le sultan Talisman,
Le sultan Hibou, le roi du village,
Et le Magicien Royal du village,
Au Jeune Premier du verger
Aux Sept Princesses du village aux ailes noires du Malheur
Aux Quatre Points Cardinaux :
Ne venez pas rire à la face de cet homme !

Et maintenant,
J'en appelle au Sept Enfants divins :
Capitaine des Champs, Braise Incandescente,
Dernier Recours contre la Mort,
Passe-au-Travers du Feu, Senne Ratissante,
Déchirure du Linceul, Bouche de l'Autre Monde,

Et aussi à vous Irun Dana Fontaine de Sang
Enfants des Génies du Haut Fort,
Moustache Fine, moustache Bouclée,
Bois du Fourré, Indien Tonitruant,
Fils de Mahi l'Aïeule de la Forêt,
Et toi l'Ancêtre Veneur aux sept visages tournés vers le ciel,
Phantôme des essarts :

Même s'il vous a fait un tort,
Celui qui s'appelle (de ce nom)
Je vous en conjure :
Rappelez à vous toutes vos troupes ! ▪

Georges Voisset, ancien médiéviste, professeur de littérature comparée, a fait connaître par de nombreuses traductions du malais et de l'indonésien et ses divers travaux quelques pans des cultures littéraires de l'Archipel malais auxquels le lectorat français est souvent le moins sensible : poésie, genres traditionnels en vers ou en prose, contes animaliers, pantouns, poésie épique, ou comme ici poésie magico-religieuse ou *mantera* (cf. *Le Livre des Charmes*, etc.). Il coordonne le site consacré au pantoun Pantun Sayang, ses diverses publications et dossiers en libre accès, ainsi que sa revue *Pantouns et Genres Brefs*.

Aux Éditions Jentayu

Jamais une anthologie de pantouns écrits en une langue autre que celles de l'Archipel malais-indonésien n'était encore parue à ce jour...

Plus de 40 auteurs francophones,
plus de 400 textes poétiques illustrés
d'une vingtaine d'œuvres d'artistes malaisiens...

Une collection unique, éditée par Jérôme Bouchaud
et Georges Voisset et disponible sur

www.editions-jentayu.fr

LA GRANDE GUERRE DE LA COVID-19

de Chanwalee Srisukho

Traduit du thaï par Louise Pichard-Bertaux
assistée de Natjaree Hiranyakhap-Lagirarde

L'autrice de cet essai, reconnue pour ses écrits, exerce comme médecin et enseigne dans le département d'obstétrique de l'hôpital de Phichit, hôpital qu'elle a elle-même fondé.

Nos ancêtres sont apparus sur terre en tant que choses animées de vie il y a quatre milliards six cent millions d'années.

Quand le monde est né, une cellule unique a évolué pour devenir plus tard un être humain. Mais concernant notre propre lignage, nous n'étions pas des cellules, nous étions incapables de nous mouvoir, de chercher de la nourriture, de nous développer. Et puis il a été donné à une cellule douée de vie de réussir à nous construire.

Alors nous avons reçu le nom de virus, éléments vivants dotés d'une structure simple, une particule de protéine dont le noyau contient notre patrimoine génétique. Certains ont une coquille protéique, d'autres pas. Les protéines prennent différentes formes pour se fixer sur les cellules vivantes.

Lorsque les humains sont devenus la seule espèce nuisible pour le monde, ils se sont multipliés de toute part et se sont pressés en foule, luttant pour la nourriture, pour l'habitat. Ils ont envahi l'environnement, créé la pollution, tué les animaux sauvages pour se nourrir, se sont fait du mal à eux-mêmes. La tâche que nous ont

transmis nos ancêtres virus est de leur faire la guerre, de détruire les faibles humains pour rétablir l'équilibre de la nature.

La grande guerre entre les virus et les humains se produit dans le monde entier par vagues. Parfois on perd, parfois on gagne. Quand nous perdons, on en tire les leçons, on se cache, on se répare, on mute, on transforme notre structure, notre noyau, les protéines et la coquille protéique. Et quand nous sommes prêts, nous allumons le feu à nouveau, nous déclarons la guerre, on s'étend, on se disperse jusqu'à provoquer une grande guerre mondiale.

C'est une capacité du génie génétique des virus de pouvoir resurgir après s'être caché pendant des décennies, avec une structure nouvelle, une nouvelle armure graisseuse, des protéines épineuses en forme de couronne. Le noyau est une unité héréditaire d'ARN difficile à tuer. Les épines envoient un signal de ACE2. Dans le corps humain, les membranes du système respiratoire, digestif, du foie, des reins, ont de nombreux récepteurs du signal de ACE2 pour contrôler la pression sanguine.

Quand on a envoyé les signaux qu'on était prêts à l'attaque, on a lancé les hostilités depuis un tout petit marché de Wuhan. C'était début décembre 2019. Il y avait des animaux sauvages en cage à vendre en grande quantité. Le temps très froid a permis à notre armure graisseuse de protéger solidement notre noyau porteur de l'unité génétique. Une première armée virale s'est infiltrée dans la salive versée dans un dernier râle par des roussettes de Lyle suspendues à un rail au milieu du marché. Elle a pu ainsi entrer en contact avec les Chinois venus faire leurs courses.

Dès que l'on a pu envahir le corps humain par la bouche, le nez et les yeux, les cellules des muqueuses ont reçu les signaux ACE2, ce qui nous a aidé à nous accrocher dix fois plus solidement que les virus du passé.

Nos épines obligent les cellules humaines à libérer une enzyme nommée furine qui nous permet de décupler notre pouvoir et notre force pour pénétrer facilement les cellules. Nous pouvons alors commander aux noyaux des cellules humaines de générer des millions de

petits virus au point que les cellules, gonflées à l'excès, se divisent et se dispersent, nous emportant avec elles jusqu'à leur destruction.

Si l'immunité des humains était plus forte, nous n'aurions aucune chance de gagner, elle nous tuerait tous. Mais, en vérité, l'immunité humaine est très faible partout dans le monde. Bien manger, se laisser aller, ne pas faire d'exercice physique, mener une vie pleine de vitesse et de stress, voilà ce qui provoque plein de maladies. De plus, nous sommes une nouvelle forme de virus, les humains ne savent pas comment lutter. Il n'y a pas de traitement spécifique, pas de vaccin, et l'immunité humaine ne nous connaît pas. Nous pouvons ainsi tirer de droite et de gauche des armes lourdes et mortelles pour que les cellules s'autodétruisent complètement, mettant tout le système hors service. Nous prenons les vies, les unes après les autres.

Dans le mois qui a suivi l'attaque à Wuhan, et jusqu'à ce que les médecins s'alarment, nous avons rendu malades plus de cinquante Chinois avec une pneumonie. Les scientifiques chinois ont alors découvert la cause de cette maladie : un virus de forme épineuse similaire à une couronne. Ils nous ont donc appelés « Coronavirus », abrégé en « Covid-19 » en raison des débuts de l'épidémie en 2019.

En janvier 2020, un premier mort infecté par la Covid-19 est identifié à Wuhan. Puis un deuxième, un troisième, un quatrième, un cinquième, un sixième… L'information de l'arrivée d'une nouvelle épidémie virale est diffusée à toutes les agences de santé publique dans le monde. Mais nous ne pensons pas que tous les pays vont se préparer en conséquence, nous connaissons le comportement humain depuis longtemps : tant qu'il n'y a pas de cadavres, il n'y a pas de larmes et chacun reste dans sa petite vie. Cela nous procure de nombreux avantages et l'issue de cette grande guerre n'est pas difficile à prédire.

Il y a un pays d'Asie, un pays en forme de hache de Thor, qui enrage après nous depuis la préhistoire. Nous n'avons pas encore gagné la guerre contre lui. Bien que ce soit un pays qui n'a rien de bon, il nous résiste. C'est un état pauvre, dont les habitants sont

sans éducation, paresseux et idiots. La corruption est partout, la population manque de discipline, se divise en couleurs, il n'y a pas d'unité. C'est une éternelle querelle pour déterminer si le pays est démocratique ou pas, il y a de nombreuses manifestations. Le système de santé publique y est déficitaire, il n'y a pas d'instruments modernes, les médecins hospitaliers manquent, ainsi que les lits en soins intensifs. Sur les 70 millions d'habitants, plus de 10 millions sont très âgés. Sans parler d'épidémie, les maladies chroniques font déjà 300 000 morts chaque année.

À chaque nouvelle attaque, le département de virologie a pensé que c'était un événement ponctuel. Dix ans plus tôt, en 2009, nous sommes apparus sous la forme de la grippe. Cette guerrelà a fait une bonne centaine de milliers de morts de par le monde. Dès que nous sommes entrés dans ce pays, une longue vague de chaleur intense s'est déclenchée, ce qui a nous a obligés à refluer. Pour cette guerre-ci, les autorités ont encore répété que c'était occasionnel. La vengeance du virus ancestral doit s'exercer pour la destruction totale de ce pays dont la devise est « quoique tu fasses, fais-le tranquille selon ton cœur ». Nul doute que, dans la situation d'aujourd'hui, nous allons remporter une victoire facile et rapide sur ce pays de Bisounours.

Le fait est que ce beau pays a des problèmes de santé qu'il n'arrive pas à résoudre. À commencer par les particules fines PM 2.5 qui bombardent les villes et les recouvrent d'un brouillard poussiéreux. On ne voit pratiquement plus le ciel. Un nombre incalculable de gens meurent de maladies des voies respiratoires. Il faut considérer aussi les épidémies de dengue et de chikungunya qui se propagent par les moustiques. À l'origine, ces maladies-là se développaient tout spécialement pendant la saison des pluies, mais à présent, les moustiques ont évolué et sont là toute l'année. Il y a aussi le problème important de la santé mentale. On estime qu'une personne sur cinq est atteinte de problèmes mentaux dans ce beau pays. Et, ce qu'on n'avait jamais vu avant, un tueur fou a mitraillé la foule, faisant trente morts.

Dès que la nouvelle de l'épidémie de la Covid-19 a été connue, le département de santé publique a mis en place en quelques jours un centre d'opération d'urgence. Le premier patient chinois infecté par la Covid-19 qui a pris un avion pour venir se promener dans le beau pays a pu être contrôlé par le département de médecine, ainsi que tous les autres voyageurs en provenance de Chine. Une fois guéris, ils ont été renvoyés chez eux. L'administration a commencé à bouger pour traiter la Covid-19 selon la routine habituelle, mais pas le centre des opérations. Tous les hôpitaux, aussi bien dans la capitale qu'en province, ont été alertés, mais dans chaque endroit, c'est le même combat : ne compter que sur soi-même, chercher des fonds pour acheter du matériel de protection contre les germes des personnels médicaux, préparer des salles stériles et de soins intensifs, se procurer des instruments, des médicaments. Il faut aussi apprendre à examiner, à diagnostiquer et à soigner, grâce à l'expérience développée dans les pays étrangers, qui, en cette période, sont ravis d'apporter leur aide pour soigner la population.

Le problème, ce sont les masques sanitaires de protection. Onze entreprises dans le pays pouvaient en produire un million par jour, mais quand l'épidémie de Covid-19 est arrivée, tout a disparu ! On pouvait encore en trouver un peu, mais dix à vingt fois plus cher qu'avant. La rumeur dit que des petits malins sont allés les vendre en Chine plus de vingt fois le prix.

Dans tout le beau pays, les hôpitaux ont manqué d'équipements de protection. Le seul moyen pour les personnels hospitaliers était de les acheter sur leurs propres deniers et de les distribuer autour d'eux. Les équipements personnels de protection produits à l'étranger sont introuvables, alors il faut acheter des capes de pluie bon marché à la place.

Et puis un bruit a couru, de bouche à oreille, de réseau social en réseau social.

Les ASM (volontaires dans les villages entraînés aux pratiques de la santé publique ; dans tout le pays, il y en a plus d'un million, un pour quinze foyers) ont informé la population que tout le monde

devait participer à la création de masques pour que les masques sanitaires, les N95, soient réservés au personnel hospitalier qui lutte contre la Covid-19. Tous les masques doivent être lavables et réutilisables selon les consignes de la faculté de médecine.

Quand nous, virus, avons observé la situation d'en haut, nous avons pris peur. Toute la population du beau pays est venue en masse apporter les masques N95 et les tenues de protection qu'ils avaient pour les donner aux hôpitaux. Toutes les familles, les jeunes, les vieux, même les handicapés, ont obéi et ont cousu des masques sanitaires qu'ils ont ensuite offert aux autorités. Certains les ont tout simplement suspendus à leur clôture pour que les gens puissent les prendre librement. En plus de ce matériel, dès que qu'il a été annoncé que les hôpitaux étaient accablés par la pénurie, des gens de tout le pays sont venus offrir leur fortune en masse.

Et pourtant, en février 2020, nous étions heureux. Après trois mois de guerre, les hôpitaux n'avaient pas de médicaments, pas de vaccin, pas de matériel, pas de respirateurs artificiels, pas de chambres stériles. Les lits manquaient dans les unités de soins intensifs. Il n'y avait aucun moyen efficace de lutter contre la Covid-19, et ce encore plus dans les pays où des gens cupides spéculent sur les équipements. Les médecins hospitaliers sans équipements de protection sont comme des soldats qui se battraient à mains nues. Pas besoin d'être devin pour savoir comment ça va finir.

Quand la Covid-19 a envahi le beau pays, ça s'est passé comme partout ailleurs : un certain nombre de personnes infectées ont circulé sans arrêt et à partir d'une personne venue de l'étranger les cas se sont multipliés. Mi-février, il y avait vingt personnes contaminées, mi-mars, il y en avait plus de cent. L'hôpital « Citoyens du beau pays », construit lors d'une épidémie précédente, s'est déclaré prêt à recevoir les malades de la Covid-19. Tous les médecins volontaires, même retraités, sont appelés à y venir en renfort. L'ensemble des personnels médicaux s'est mobilisé pour échanger des données et les expériences sur les soins apportés, les symptômes, le diagnostic, la

prise en charge, les traitements qui peuvent fonctionner. Le service de contrôle des maladies informe la population sur la Covid-19 et les consignes sont celles inspirées par les épidémies de grippe, apprises par cœur : « Se laver souvent les mains, mettre un masque, manger chaud, utiliser une seule cuiller, cesser de sortir la nuit, garder une distance physique de deux mètres. »

À la mi-mars 2020, le gouvernement a convoqué les experts de l'épidémie afin de faire des propositions. Le doyen de la faculté de médecine a apporté les informations suivantes :

« Excellence, M. le Premier Ministre, la situation mondiale de l'épidémie de la Covid-19 est inquiétante. Une vague d'épidémie est partie de l'Asie vers l'Europe, l'Amérique, l'Afrique, tous les continents ont été atteints en un mois. Il y a à présent plus de cent mille cas de contamination, environ six mille décès, et l'épidémie s'étend dans chaque pays. Dans le beau pays, les autorités sanitaires pratiquent tous les jours des dépistages dans les aéroports et dans tous les lieux sensibles. Depuis les premiers cas à Wuhan, la surveillance des symptômes de fièvre, de toux et de fatigue est mise en place sur tous les voyageurs arrivant de pays à risques, ce qui a concerné environ six mille personnes. Les hôpitaux de tout le pays observent une surveillance stricte.

« Il y a actuellement cent quatorze cas de contamination et un décès. Les personnes contaminées mais ne présentant pas de symptômes doivent être confinées en quatorzaine. Aujourd'hui, dans le pays, il y a un nombre limité d'hôpitaux, aussi bien publics que privés, qui ont des chambres stériles, du matériel, des médicaments et qui sont prêts à recevoir l'épidémie de la Covid-19. Il y a peu de lits en soins intensifs. Or selon nos calculs, le taux de reproduction passera de 1.4 à 2.5 en avril 2020, le pays comptera de deux à trois cent mille cas, dont vingt à trente mille qui nécessiteront des places en soins intensifs que les hôpitaux seront incapables de fournir.

« Voici donc les propositions de la faculté de médecine pour contrer la Covid-19 :

1. Permettre la contamination naturelle pour qu'un grand nombre soit infecté. Il y aura beaucoup de malades sévèrement atteints, il faudra choisir un traitement. Les plus faibles, environ cent mille, mourront. Et alors, en trois mois, la maladie reculera, le reste de la population sera immunisée.

2. Retarder la maladie, à condition que toute la population respecte la prévention de la contamination. Il faut ordonner la fermeture du pays, des villes, des lieux où il y a beaucoup de monde. Interdire les foules, comme dans les aéroports, les stades de boxe, les écoles, les universités, les hôtels, les restaurants, les lieux de loisirs, les centres commerciaux, les marchés et cesser la vente d'alcool. Ainsi la Covid-19 se répandra lentement, les hôpitaux pourront accueillir les malades. Mais cela prendra longtemps pour que la Covid-19 disparaisse du beau pays. »

En soupirant, le Premier Ministre a conclu la réunion par ces mots :

« Merci à vous tous, médecins, qui apportez de l'espoir au pays. La vie de tous les habitants est précieuse, peu importe qu'ils soient pauvres ou riches. C'est le devoir du gouvernement de protéger la vie des citoyens. Je vais promulguer une loi indiquant que dans le cadre de cette nouvelle maladie, les soins, les tests, l'hébergement et la nourriture en milieu hospitalier seront gratuits. Je vais ordonner aux compagnies aériennes de rapatrier les citoyens du beau pays avec de strictes mesures de protection. Et pour fermer les villes, fermer le pays et différents lieux, je vais d'abord communiquer vos recommandations au département de la sécurité intérieure pour évaluer les répercussions économiques et sociétales et chercher un moyen de les contrer. »

Un jour seulement après la consultation des autorités médicales, le Premier Ministre a annoncé l'état d'urgence et a fermé les villes, le pays, différents lieux à risques. Et dans plusieurs départements, il a interdit aux gens de sortir, imposé une quatorzaine à ceux qui voulaient y entrer, et ordonné un couvre-feu dans tout le pays avec interdiction de se promener entre 22h et 4h du matin.

Tout d'un coup, la capitale a été plongée dans le calme, les rues se sont vidées, les lumières des centres commerciaux se sont éteintes. Pas de bruit de voitures, pas de musique. Les hôtels, les usines, les pubs, les bars ont débauché leurs employés, même la loterie ne fonctionne plus.

Dans ces conditions, les répercussions sur l'économie, déjà fragile, sont terribles. Aux dix millions d'indigents viennent s'ajouter vingt millions de personnes ayant perdu leur emploi. La pauvreté est visible partout.

Nous virus, c'est une histoire qui nous fait bien rire. Le peuple du beau pays ne respecte plus les règles depuis bien longtemps. Par exemple, le code de la route est un échec total ! Pour passer les feux rouges, les gens accélèrent exprès… Pendant la fête de l'eau, au mois d'avril, il y a une centaine de morts chaque année à cause du non-respect du code routier. Alors si on ferme les villes, si on réfrène leurs envies, est-ce qu'ils vont vraiment suivre les ordres ?

Mais nous avons quand même eu peur, à nous en hérisser les épines.

Dans ce beau pays où chacun fait ce qu'il veut, tout le monde s'est mis à porter le masque sanitaire. Ils entrent séparément dans les files d'attente selon les règles établies, ils se positionnent sur les empreintes et détournent leur visage dans les ascenseurs. Pour les aumônes, le système s'est inversé, ce sont maintenant les bonzes qui donnent de la nourriture à la population. Devant les maisons, il y a des boîtes de nourriture disposées pour les gens qui ont faim. Il y a des annonces de dons de toute part et de nombreuses fondations aident les sans-abris, les chômeurs, les personnes âgées, les enfants, les handicapés…

Les gens retirent de l'argent au distributeur pour le donner à des individus qu'ils ne connaissent même pas. De nombreuses personnes attendent de recevoir les offrandes placées dans le coffre ouvert des voitures des donateurs. Dépendant les uns des autres, ils se parlent poliment, sans dispute, tous dans le même esprit, ils se saluent d'un *wai*[1] respectueux. Il y a des histoires de gens

1 Le *wai* est le salut mains jointes pratiqué en Thaïlande.

en détresse parce qu'ils ont perdu leur travail et n'ont plus rien à manger, avec des enfants en bas âge, des malades avec beaucoup de difficultés, alors la population donne beaucoup d'argent, à tel point qu'il a fallu arrêter les dons.

Il y a même un passager qui a entendu son chauffeur de taxi essayer d'emprunter de l'argent par téléphone pour payer un cercueil à sa femme morte dans ces temps difficiles. Alors il a pris l'argent qu'il venait de retirer pour payer son loyer et l'a donné au chauffeur. Les gens du beau pays s'entraident, se sèchent mutuellement les larmes. On voit partout, tout le temps, des images de gens plein de gentillesse qui offre leur aide aux plus démunis, des images de personnes levant les mains en *wai* pour remercier, le visage en pleurs.

Sur toutes les routes, des agents municipaux et des volontaires contrôlent très sérieusement les gens qui entrent et sortent des départements. Sous un soleil de plomb, complètement trempés de sueur, ils résistent avec force à la Covid-19, et cela avec succès. En effet, le nombre de personnes contaminées a commencé à baisser plus que dans les estimations. Après l'annonce des mesures préventives en mars, il y avait une centaine de nouveaux cas d'infection à la Covid-19 par jour. On comptait en tout 1524 cas et 9 décès. Dans le monde, on en était à sept cent mille cas et plus de trente mille morts.

En avril, il n'y avait plus que dix nouveaux cas de contamination par jour, deux mille neuf cent cinquante-quatre malades en tout et cinquante-quatre morts alors que dans le monde, on en était à plus de trois millions de cas et deux cent mille morts.

Début mai, il y avait moins de dix cas par jour et pas de décès.

Le département de virologie a conclu après analyse que la philosophie de l'économie de suffisance pratiquée par le beau pays est la base pour survivre aux attaques et aux désastres. Un pays pauvre, sans technologie de pointe, a de nombreuses faiblesses en comparaison avec un pays développé. Mais c'est un pays qui a une immunité intrinsèque, une nation agricole avec une nature abondante. Jetez n'importe quelle graine de légume sur le sol, et ça poussera ! On

peut fermer le pays pendant un an, tout sera désorganisé, mais on ne mourra pas de faim.

À la mi-mai, nous avons commencé à perdre des forces. L'auto-immunité, l'amour et l'unité ont fait merveille. La résistance des habitants du beau pays a été plus forte que ce qu'on espérait. Le fait que les habitants reçoivent le BCG dès leur naissance contre la tuberculose et que l'exercice physique soit fortement encouragé explique en partie notre difficulté à pénétrer dans leurs cellules. En plus de cela, le soleil a commencé à chauffer fortement, avec une température autour de 40°, ce qui a fait que notre armure graisseuse s'est détériorée et que nos épines se sont tordues.

Bien que la victoire de la Covid-19 ait été glorieuse dans plusieurs nations, ce n'est pas le cas pour le beau pays où il n'y a eu qu'un peu plus de trois mille cas de contamination et cinquante six morts, dix fois moins que pour le virus de la grippe de 2009. Mais même si la Covid-19 se retire, nous ne croyons pas que des virus comme nous peuvent s'avouer vaincus. Attendez un peu, pour voir… Quand les villes et les provinces vont s'ouvrir à nouveau, quand l'état d'urgence et le couvre-feu seront levés, que l'alcool sera en vente, alors nous reviendrons. Faites comme bon vous semble, ça se passera comme ça.

À ce moment-là, nous serons de retour. Ce n'est pas sûr que la situation soit favorable à un nouvel assaut du beau pays par la Covid-19, peut-être devrons-nous revoir notre stratégie pour l'attaquer. Mais en vérité, il est bien possible que nous n'ayons pas besoin de forcer, nous pouvons tranquillement attendre la victoire grâce à certains facteurs inhérents au pays, à savoir la cupidité, la haine, les querelles et le manque de règles qui peuvent affaiblir et ruiner toute la nation.

Alors, inévitablement, le beau pays atteindra un tel niveau de détresse qu'il s'autodétruira. ▪

Chanwalee Srisukho est née dans une famille d'artistes de la province de Chiang Mai, en Thaïlande. Mère de trois garçons, elle exerce comme médecin et enseigne dans le département d'obstétrique de l'hôpital de Phichit qu'elle et son mari ont créé en 1987. Elle anime aussi des émissions de radio et de télévision en lien avec la santé, écrit des articles et ouvrages de vulgarisation médicale, et, depuis un quart de siècle, des nouvelles souvent primées.

Louise-Pichard-Bertaux est ingénieur de recherche au CNRS, affectée à l'Institut de recherches asiatiques (Marseille) comme analyste de sources en langues d'Asie. Elle travaille notamment sur des corpus d'archives numérisées de chercheurs sur les hauts plateaux du Viet Nam et la Birmanie mais aussi sur la littérature contemporaine thaïe et sa traduction. Depuis janvier 2018, elle dirige l'UMS Maison Asie-Pacifique à Marseille.

Natjaree Hiranyakhap-Lagirarde est diplômée d'une licence ès lettres (français) de l'Université Thammasat, à Bangkok. Elle vit en France depuis plusieurs années.

NE PAS DÉRANGER

de Wei Shuiyin

Traduit du chinois (Chine)
par Coraline Jortay

Le poème qui suit a été écrit par Wei Shuiyin (de son vrai nom Long Qiaoling), qui a fait partie du corps infirmier affecté à l'un des douze hôpitaux d'urgence dits Fangcang *construits à Wuhan afin de lutter contre l'épidémie de coronavirus. Long Qiaoling exerce habituellement à l'Hôpital du Peuple, dans la province du Gansu. Dès qu'elle a appris que Wuhan faisait face à un besoin urgent de personnel médical, elle s'est immédiatement portée volontaire. Son post d'origine, comprenant quatre poèmes, a été rapidement effacé du réseau social WeChat mais a pu être sauvegardé sur le site China Digital Times.*

PERMETTEZ-MOI SEULEMENT D'ÔTER MA blouse, mon masque
D'extirper ma chair de cette carapace
Laissez-moi adosser au mur ce corps
Calmement, respirer.
Ah…
Je vous laisse les slogans
Je vous laisse les louanges
Les travailleurs modèles et autres boniments — eux tous vous appartiennent
Je ne fais qu'accomplir le devoir qui m'échoit
De soignant, d'une conscience qui sauve
Même si cela implique d'aller au front — d'y aller nu
Quand la vie, la mort n'attendent pas nos choix
On se passe bien des idéaux grandioses
Épargnez-moi donc les couronnes florales

Les applaudissements
Les « risques du métier », les « héros », les médailles
Wuhan, je n'y suis pas venue voir les cerisiers renaître
Ni récolter les lauriers, les ronflants encensoirs
Que l'épidémie s'achève, pouvoir rentrer chez moi
Même réduite à un tas d'os
Que je devrai rapporter moi-même à mes enfants, à mes parents
Une question :
Qui accepterait d'étreindre les cendres de ses compagnons
Pour reprendre le chemin du retour ?
Aux médias :
Cessez donc de venir me déranger
Vos vérités et vos statistiques
Je n'ai ni de temps ni de cœur à leur consacrer
Le labeur d'un jour, d'une nuit
Le repos, le sommeil
Sont plus que vos louanges, eux des nécessités
Si vous le pouvez, allez-donc voir plutôt
Si aux cheminées des foyers sinistrés
De la fumée s'élève de nouveau
Et si les téléphones, vagabonds des crématoriums,
Ont retrouvé leur propriétaire. ▪

Coraline Jortay est docteure en littérature chinoise à l'Université libre de Bruxelles, où elle a soutenu une thèse traitant des représentations de genre et de la construction identitaire chez les auteures sinophones du XXe siècle. Également traductrice littéraire, elle a remporté les 2e et 3e prix du Concours international de traduction de la Chine 2013 avec les nouvelles « Là-haut », de Wang Xiangfu, et « La lettre », de Liu Qingbang, publiées dans le recueil *Tranchant de lune et autres nouvelles contemporaines* de Chine (Ming Books, 2016). Elle a aussi traduit le recueil *Les sentiers des rêves et autres microfictions*, de Walis Nokan (L'Asiathèque, 2018).

LE MÉDECIN

de Pema Tseden

Traduit du tibétain par Françoise Robin

1.

Il fait jour. Le fleuve s'écoule dans son lit. Quelques feuilles ont poussé sur l'arbrisseau récemment planté en bord de rive. C'est le printemps, l'air est encore frisquet et un vent tour à tour chaud et froid souffle sans répit.

Le soleil s'est lentement levé à l'est. Homme 1 et Femme 1A s'assoient près de l'arbrisseau et fixent les feuilles qui pointent sur les troncs.

Homme 1 déclare, sans ciller :

« Voilà quelques jours seulement que cet arbre a été planté, mais des feuilles poussent déjà. Que la force de la vie est grande ! »

Femme 1, sans cligner des yeux, déclare : « La vie doit passer par la naissance, la vieillesse et la mort, comme cet arbrisseau. Vue comme ça, la vie humaine est bien absurde ! »

Homme 1 pousse un lourd et long soupir et dit :

« L'être humain est vraiment pareil à un arbre. Quand on y réfléchit, c'est vraiment absurde. »

Femme 1 pousse un lourd et long soupir : « Le monde et le *samsara*[1] sont vraiment absurdes. »

Homme 1 déclare, son visa empreint de sagesse :

1 La roue ou le cycle infini des renaissances, selon le bouddhisme. L'Éveil ou la Libération, encore appelés Nirvana, forment le but à atteindre et signalent la fin de l'errance vie après vie dans la roue des existences (toutes les notes sont de la traductrice).

« Mais la différence entre les deux est que l'être humain a la foi et que l'arbre ne l'a pas. »

Femme 1 déclare en hochant la tête :

« En effet. Quand on a la foi en les Trois Joyaux[2], l'impermanence de la vie finit par retrouver du sens. »

Homme 1 et Femme 1, joignant les paumes, prient : « Je prends refuge dans les Trois Joyaux. »

Homme 1 et Femme 1 se lèvent et regardent la rive opposée du fleuve. Le batelier s'y trouve et les regarde.

Homme 1 regarde le batelier et lui crie :

« Hé ! Qu'as-tu vu ? »

Le batelier répond, d'une voix forte :

« Rien, je n'ai rien vu. »

Femme 1 lui crie à son tour :

« Regarde attentivement ! C'est l'heure où le médecin devrait arriver. »

Le batelier se retourne et jette un œil, puis leur fait face à nouveau et leur crie :

« Non, je ne vois rien. »

Homme 1 et Femme 1 se rassoient près de l'arbrisseau.

Homme 1 pousse un lourd soupir et déclare :

« Si le médecin ne vient pas à temps, il va se passer des choses dramatiques. »

« Son arrivée est imminente. Voilà plus d'un mois qu'on lui a envoyé une invitation. »

Femme 1 pousse un lourd soupir.

Homme 1 déclare, sans cesser de soupirer lourdement : « Le quart de notre communauté de la Terre a été frappé du mal de mnémokleptie, et le mal se propage encore. C'est terrifiant. »

Femme 1 cesse ses lourds soupirs et déclare : « Que les Trois Joyaux soient témoins ! Le médecin saura-t-il mettre fin à cette mnémokleptie ? »

2 Les Trois Joyaux sont le Bouddha, son enseignement et les religieux. La prière de « prise de refuge » est récitée par les croyants pour se placer sous leur protection.

Homme 1, arborant soudain un air confiant, déclare :

« Il paraît que cela fait deux millénaires qu'il y a des médecins en ce monde. On raconte aussi que la mnémokleptie ne manque pas de frapper les hommes une fois par siècle. Les médecins ont acquis une expérience de premier ordre pour traiter ce type de maladie, nous pouvons donc leur faire une confiance absolue. »

Après avoir déclaré cela, Homme 1 regarde la rive opposée du fleuve, l'air toujours confiant.

Femme 1 s'étire et reprend la parole :

« Je prie pour que le médecin arrive à temps. »

Un grondement se fait entendre au loin. Homme 1 et Femme 1 se retournent et regardent dans la direction du bruit.

Un véhicule déboule et s'arrête tout près d'eux.

Il est enveloppé de la poussière qu'il soulève.

Quand elle retombe, plusieurs personnes en sortent et chuchotent entre elles.

C'est alors que l'un des hommes s'approche et s'adresse à Homme 1 et à Femme 1 :

« Nous sommes de la communauté du Soleil. Moi, je suis son chef. Nous fuyons vers l'exil car notre communauté redoute d'être contaminée par votre mnémokleptie, vous la communauté de la Terre. »

Homme 1, très surpris, demande :

« Quoi ? Vous êtes de la communauté du Soleil ? Pourquoi n'en ai-je jamais entendu parler ? »

L'homme répond négligemment :

« C'est parce que tu n'as pas vu grand-chose dans ta vie. Parle franchement : comment pouvons-nous traverser le fleuve ? Si tu nous viens en aide, on te laisse notre véhicule. »

Femme 1, nerveuse, demande :

« Vous le pensez vraiment ? Si vous parlez sérieusement, on peut vous venir en aide. »

Les hommes rétorquent en hochant la tête :

« Oui, c'est vrai, on n'en veut plus, de ce tas de ferraille. »

Homme 1 et Femme 1 agitent les bras pour appeler le batelier qui se trouve sur la rive opposée.

Le batelier s'approche lentement à la rame.

Les hommes, une fois montés à bord, lui ordonnent : « Vite, partons ! »

Le batelier lance un coup d'œil à Homme 1 et à Femme 1 puis affirme, d'un air anxieux :

« Tant de personnes à bord d'un même bateau, c'est très dangereux. »

Mais les hommes, sans l'ombre d'une hésitation, répliquent :

« Il est encore plus dangereux de rester ici. Pressons. »

Le batelier récite la prière de refuge « Que les Trois Joyaux soient témoins » puis se met à ramer vers la rive opposée. Alors qu'ils sont sur le point de l'atteindre, un homme tombe à l'eau, mais les autres s'en désintéressent, se contentant de contempler, les yeux écarquillés, le corps emporté par le courant.

Quand ils ont atteint la rive opposée, les hommes déclarent :

« On peut bien sacrifier une vie ou deux pour le bien du groupe. »

Entendant cela, le batelier reste bouche bée, yeux grand ouverts.

2.

La chaleur au cœur de l'été est très forte. Le tronc et les branches de l'arbre ont bien poussé et ses feuilles vont bientôt griller sous la chaleur de midi. Le fleuve est à sec et les pierres de son lit reluisent.

Homme 1 et Femme 1 montrent des visages émaciés et crevassés. On dirait qu'ils ont un peu vieilli.

Homme 1 essuie d'un geste la sueur sur son visage et dit :

« Quelle chaleur ! Je n'ai pas envie de subir une telle souffrance. Plutôt mourir que vivre ainsi. »

Femme 1 essuie aussi d'un geste la sueur sur son visage et dit :

« "Le bonheur n'existe nulle part dans le *samsara*, qui est comme la pointe d'une aiguille", tu n'as donc jamais entendu cet adage ?

Chaque individu fait inéluctablement l'expérience de la souffrance dans le monde et le *samsara*. Sans cette expérience, l'être humain ne peut connaître le souhait de progresser. »

Homme 1 semble ne pas avoir entendu ces paroles et dit, tout en agitant les bras :

« Que les Trois Joyaux soient témoins ! Que les Trois Joyaux soient témoins ! Je n'en peux vraiment plus. Je préfèrerais mourir très vite plutôt que de subir une telle souffrance ! »

Femme 1 a un petit rire et rétorque :

« En disant cela, est-ce que tu n'es pas en train d'orienter les Trois Joyaux vers le mal ? Tu vis, tu respires : comment pourraient-ils te faire mourir, eux qui cultivent l'amour bienveillant et la compassion ? »

C'est alors qu'Homme 2, de la communauté de la Terre, accourt vers eux, à bout de souffle, et leur annonce :

« Rien ne va plus, rien ne va plus. La mnémokleptie a touché la moitié de notre communauté. Il va se passer des choses dramatiques. »

Homme 1 demande nerveusement :

« Hélas ! Que faire ? Pourquoi le médecin n'arrive-t-il toujours pas ? »

Femme 1 dit, avec inquiétude :

« Du moment que le médecin arrive pour de bon, ce n'est pas si grave. Nous avons passé tout le printemps à l'attendre ici. Mais ce qui me tracasse, c'est qu'il me reste quelques menues tâches ménagères à finir. »

Homme 1 joint les paumes des mains et dit : « Que les Trois Joyaux soient témoins ! Que les Trois Joyaux soient témoins ! Puisse le médecin arriver vite ! »

Un tracteur bruyant s'approche de l'arbre.

Homme 1 demande au conducteur :

« D'où venez-vous ? Où allez-vous ? »

Le conducteur répond avec réticence :

« Nous sommes de la communauté de la Lune. Nous fuyons vers l'exil car nous redoutons d'être contaminés par la mnémokleptie qui frappe votre Terre. »

Le conducteur enfonce la pédale d'embrayage et file tout droit depuis le lit du fleuve. Une fumée bleue s'élève derrière le véhicule.

On entend alors Femme 1 :

« Ces gens sont incroyables. Est-ce qu'ils ignorent donc que le médecin va venir ? La fuite en exil, est-ce une échappatoire ? »

3.

Le vent d'automne se lève avec force. Les feuilles qui poussent sur la ramure fournie de l'arbre tombent, jaunies. Le front d'Homme 1, celui d'Homme 2 et celui de Femme 1 sont labourés de rides. Leur mine est lasse. Le soleil de l'après-midi darde ses rayons à l'horizontale sur leur visage.

Tout à coup, des nuages sombres s'amoncellent et des trombes de pluie se mettent à tomber. Homme 1, Homme 2 et Femme 1 s'abritent sous l'arbre.

La pluie torrentielle continue de tomber. Femme 2 accourt vers l'arbre. Ses vêtements sont détrempés par la pluie, elle grelotte de tout son corps.

Le visage agité de tremblements, elle dit :

« Rien ne va plus, rien ne va plus. Les trois quarts de notre communauté sont atteints de mnémokleptie. Et ça continue d'augmenter. »

Femme 1 prend Femme 2 par la main et lui dit :

« Que les Trois Joyaux soient témoins ! Mes parents, mes frères et sœurs, mon mari et mes enfants se trouvent encore là-bas. Que les Trois Joyaux les protègent ! »

Femme 2 poursuit, le visage toujours agité de tremblements :

« On a noté des cas d'inceste entre parents et enfants, entre frères et sœurs dans la communauté. On a beau essayer de les en empêcher, rien n'y fait. C'est vraiment abominable. »

Homme 1 dit avec inquiétude :

« Nous n'avons pas d'autre solution que d'attendre le médecin en restant bien concentrés. Nous n'avons pas le choix. »

Homme 2 pousse un lourd soupir et déclare :

« Mais enfin, est-ce qu'il existe vraiment, cet homme appelé "médecin" ? Nous l'avons attendu pendant deux saisons sans apercevoir ne serait-ce que son ombre. Par moments, je n'y crois plus. »

« On n'a pas d'autre choix que d'espérer que le médecin arrive. Le médecin, lui au moins, peut guérir ce mal. Nous, nous n'avons aucune solution. »

Ils sortent de sous la frondaison de l'arbre et appellent par son nom le batelier, qui est sur la rive opposée. Le batelier n'entend rien car une pluie violente tombe toujours. Il scrute le lointain, totalement immobile.

Un motoculteur surgit à leurs côtés, comme venu de nulle part. Quelques hommes en descendent, ils pestent à haute voix tout en donnant des coups de pied au véhicule.

« Ce tas de ferraille ne vaut pas un homme quand il s'agit de rouler dans la boue. Il est hors de question que je le conduise, c'est fini. »

Homme 1 les interroge :

« De quelle communauté êtes-vous ? J'ai l'impression de ne vous avoir jamais vus. »

Ils répondent : « Nous sommes de la communauté des Étoiles. Nous fuyons en exil car nous redoutons d'être contaminés par la "mnémokleptie" qui frappe votre communauté. En temps de crise, ce tas de ferraille est encore plus nul qu'un humain. »

Voyant qu'ils s'apprêtent à repartir, Femme 2 leur demande :

« Si vous fuyez vers l'exil, vous pourriez bien nous donner votre motoculteur ? À nous, il nous sera très utile. »

« Emportez-le, emportez-le ! On ne savait justement pas où nous débarrasser de ce tas de ferraille. »

Ils s'apprêtent à filer droit en direction de la rive.

Homme 1 se met en travers de leur chemin et les avertit :

« Le fleuve est puissant maintenant. Si vous vous y aventurez, vous risquez sérieusement d'être emportés. »

« Que le fleuve nous emporte ! Nous n'avons nulle intention de rester ici. »

Ne faisant aucun cas des propos d'Homme 1, ils poursuivent leur avancée.

À peine sont-ils arrivés au milieu du lit du fleuve que l'eau les emporte : il ne reste plus aucune trace d'eux.

À ce spectacle, Homme 1, Homme 2, Femme 1 et Femme 2, bouche bée, yeux grand ouverts, disent : « C'est vraiment abominable. »

4.

L'hiver est glacial. Les branches de l'arbre ont poussé en tous sens, il fait pitié à voir. Quand le soleil est sur le point de se coucher derrière les montagnes à l'ouest, ses rayons dardent les visages labourés de rides d'Homme 1, d'Homme 2, de Femme 1 et de Femme 2. Le lit du fleuve s'est figé en un épais bloc de glace. Ils tendent le cou et regardent sur la rive opposée.

Au bout d'un long moment, ils font le tour du vieil arbre et discutent à bâtons rompus.

« Nous voilà vieux, comme ce vieil arbre. Notre corps va avoir du mal à supporter un froid si glacial. »

« Que les Trois Joyaux soient témoins ! Nous n'avons nulle autre solution de misère que d'attendre quelque chose en ce bas monde. Je pourrais tout aussi bien mourir maintenant. Je n'ai plus aucune envie d'attendre ce médecin qui ne vient pas. »

Homme 2 demande en poussant un lourd soupir :

« Les hommes ne passent-ils pas leur vie à attendre et espérer quelque chose ? Mais on ne sait pas ce qu'on attend soi-même. Nous, ce qu'on appelle "médecin", on n'en a encore jamais vu, alors comment saurait-on ce qu'on est là à attendre ? »

Femme 2, contrairement aux trois autres, ne pousse pas de lourd soupir, elle ne se lamente pas. Elle dit :

« Si tu ne sais pas ce que tu es là à attendre, à quoi bon attendre ? »

Comme toujours, le batelier scrute le lointain.

Homme 1 voit son épouse accourir vers lui et court au-devant d'elle.

L'épouse d'Homme 1 le dévisage comme si elle avait égaré quelque chose. Elle lui demande :

« Qui es-tu ? »

Le regard d'Homme 1 à son tour se trouble, comme s'il avait lui aussi égaré quelque chose. Il s'avance et demande à Femme 1 :

« Qui es-tu ? »

Le regard de Femme 1 se trouble à son tour. Elle s'avance et demande à Homme 2 :

« Qui es-tu ? »

Le regard d'Homme 2 se trouble à son tour. Il s'avance et demande à Femme 2 :

« Qui es-tu ? »

C'est alors que le batelier les appelle :

« Le médecin est arrivé ! Le médecin est arrivé ! »

Le médecin, suivi du batelier, accourent en marchant sur le bloc de glace.

Le regard de Femme 2 est trouble quand elle demande au batelier, en le regardant :

« Qui es-tu ? »

Le regard du batelier se trouble. Il se retourne, jette un œil au médecin et lui demande :

« Qui es-tu ? »

Le regard du médecin se trouble à son tour, comme s'il avait égaré quelque chose. Il réfléchit un instant, s'examine attentivement et se demande :

« Qui suis-je ? » ■

Pema Tseden, né en 1969 au Tibet (province de l'Amdo, actuel Qinghai) dans une famille de paysans, est célèbre dans le monde tibétain contemporain tant pour ses nouvelles, qu'il publie depuis plus de vingt ans, que pour sa carrière de cinéaste. Il est le premier Tibétain, en 2004, à être diplômé de la prestigieuse Académie du Film de Pékin, section réalisation.

Après trois premiers films (*Le silence des pierres sacrées*, *The Search*, *Old Dog*) remarqués dans des festivals internationaux, il fait aujourd'hui figure de chef de file d'un cinéma tibétain émergent. Son long métrage *Tharlo, le berger tibétain* a remporté le Cyclo d'Or et le Prix Inalco lors de la 22e édition du FICA Vesoul en 2016, et *Jinpa* le Prix de la Critique et le Cyclo d'Or en 2019. Ces deux films ont en outre été récompensés à la Mostra de Venise 2015 et 2018, dans la section Orrizonti.

Françoise Robin est professeure de langue et de littérature tibétaines à l'Institut national des langues et civilisations orientales (Inalco). En 2003, elle a soutenu une thèse de doctorat de littérature tibétaine à l'Inalco, sous la direction du Dr. Heather Stoddard, intitulé « La littérature de fiction d'expression tibétaine au Tibet (RPC) depuis 1950 : sources textuelles anciennes, courants principaux et fonctions dans la société contemporaine tibétaine ». Elle a effectué pour ses études des missions au Tibet, à l'Université du Tibet. Outre de nombreux articles sur l'émergence de nouvelles formes littéraires au Tibet, elle a publié plusieurs traductions du tibétain et récemment co-dirigé un *Vocabulaire thématique français-tibétain* (L'Asiathèque, 2014). En mars 2020, sa traduction du roman *Tempête Rouge*, de Tsering Dondrup (Philippe Picquier, 2019), a reçu le prix littéraire Montluc Résistance et Liberté.

MÉTHODE DE CALCUL DU TAUX DE SURVIE

de Yinni

Traduit du chinois (Taïwan)
par Matthieu Kolatte

LE DOCTEUR A DIT
Si vous suivez une chimio et une radiothérapie
Votre taux de survie à cinq ans sera de 70%
Si vous ne suivez que la radiothérapie
Votre taux de survie à cinq ans sera de 60%

Si vous mangez bio et faites du sport
Marchez davantage, regardez moins le smartphone
Votre taux de survie augmentera de 10%

Si vous aidez les vieilles dames à traverser la rue
Nettoyez les plages
Faites un don pour les animaux abandonnés

Si chaque soir vous comptez les étoiles avant de dormir
Accueillez avec joie la lumière du jour naissant
Arrosez de larmes les fleurs sauvages au bord des routes

Si vous veillez sur vos enfants, sur vos parents
Sur les chats, les chiens, les lapins et les rats
Remboursez votre hypothèque, votre crédit auto
Entretenez une maîtresse

Si vous ne supportez la vue de personne
Rêvez de botter les fesses à tous les accros au portable
Si en parfaite santé
Vous occupez les ascenseurs et les sièges pour handicapés

Si vous ne savez dire non et souvent le regrettez
Si vous n'osez chapitrer les mégères qui coupent la file
Si vous écrivez des poèmes
Si vous n'avez pas d'amis

Si vous buvez de l'alcool au volant
Déambulez drogué sur la voie publique
Alors, votre taux de survie sera de…
Zéro.

Mais oui, docteur !
Toute vie s'achève un jour
Nos taux de survie seront tous nuls

Et c'est la plus grande faveur, la meilleure thérapie
Dont nous pourrons jamais bénéficier

Grâce soit rendue à la Terre et aux Cieux. ▪

Yinni, de son vrai nom Hsu Chia-fang, est une femme poète taïwanaise. En 2006, elle ouvre avec son mari, dans la petite ville de Tamsui, près de Taipei, la librairie Youhe, qui devient un centre de rassemblement pour les poètes de l'île, et le reste jusqu'à sa fermeture en 2017. Le premier recueil d'Yinni paraît en 2008. En 2019, une traduction en français de 73 de ses poèmes est publiée aux Éditions Circé sous le titre *Aux marges de la beauté* (trad. Matthieu Kolatte). Son style se distingue par une fausse naïveté faisant apparaître les absurdités de la norme. L'œuvre présentée ici est tirée de son cinquième et dernier ouvrage en date, *Le présent pour toujours* (2018).

Matthieu Kolatte est né et a grandi en Suisse. Après des études en histoire et en relations internationales à l'université de Genève, il s'est installé à Taïwan en 2005. Il travaille actuellement au département de français de l'Université Nationale Centrale. Ses recherches portent sur le cinéma taïwanais et il est l'auteur de *Le cinéma taïwanais – Son histoire, ses réalisateurs et leurs films* (Presses universitaires du Septentrion, Lille, 2019). Il traduit en outre régulièrement des œuvres d'auteurs taïwanais du mandarin vers le français pour la revue *Jentayu*, mais aussi diverses autres maisons d'édition.

LETTRES DE TAIWAN 台灣文學

Taïwan à travers les livres...
從書本 看台灣

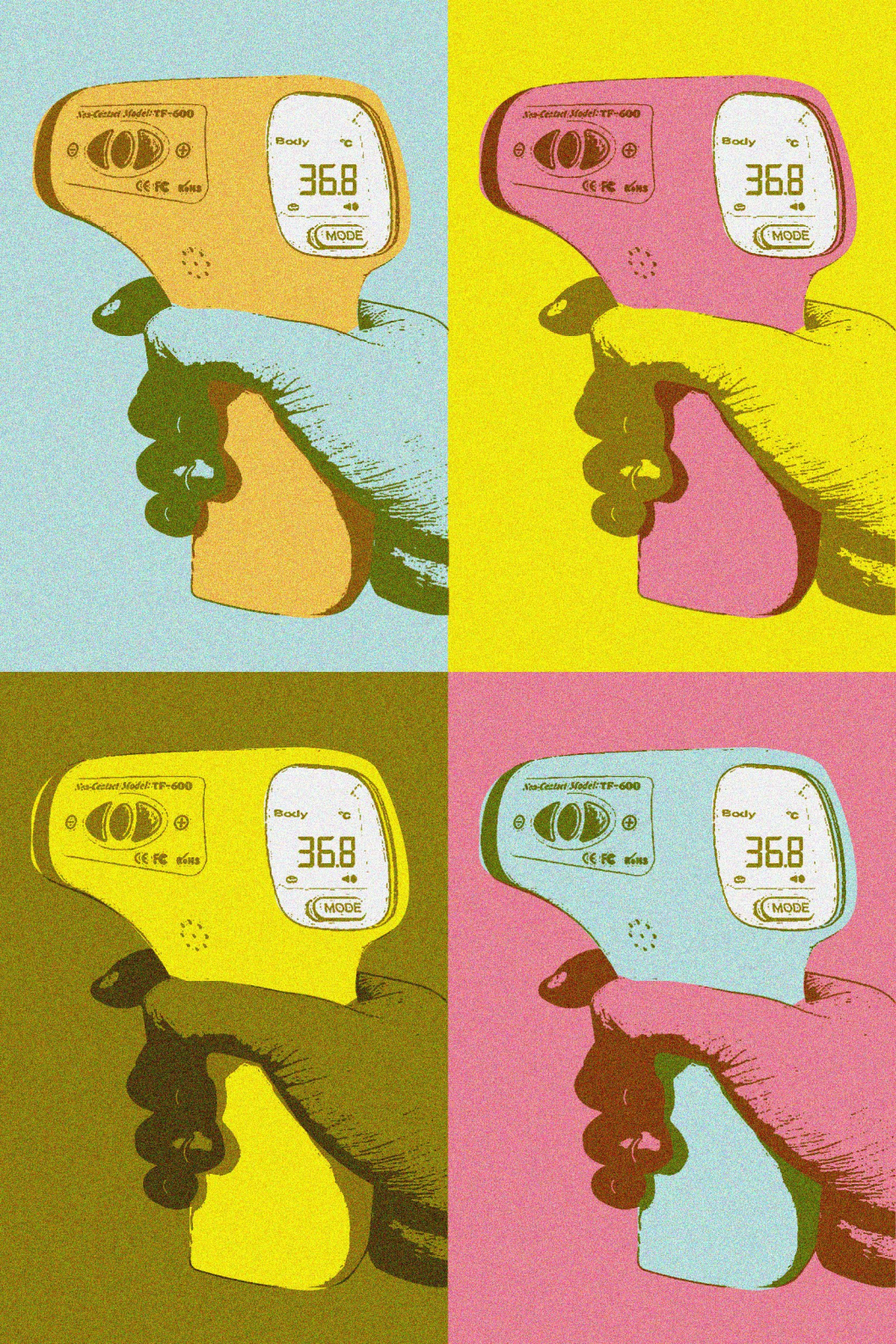
Une bibliographie détaillée et actualisée
+ des entretiens d'auteurs, de traducteurs...
+ des articles de fond et conseils de lecture
+ des découvertes littéraires

Une plongée dans le monde local de l'édition !

http://www.lettresdetaiwan.com Lettres de Taïwan @LettresTaiwan

Vous vous passionnez pour la littérature d'un pays
peu médiatisé d'Asie ou du reste du monde ?
Vous souhaitez la faire connaître au plus grand nombre
en rejoignant notre réseau de bénévoles ?
Faites-nous part de votre projet par email :
lettresdemalaisie@gmail.com - lettresdetaiwan@gmail.com

SOLITUDE DU MALADE


Non-Contact Model: TF-600
Body
°C
36.8
MODE

CHANT POUR ÉMOUVOIR LE MÉDIUM

Traduit du malais par Georges Voisset

Deuxième extrait d'une cérémonie de Main Puteri.
Le Tok Puteri s'assied devant l'encensoir sur une natte blanche, s'enduit d'huile de coco, se couvre d'un châle jaune et appelle en lui l'esprit protecteur ad hoc.
Le Tok Minduk prépare son réveil au son de l'ensemble des instruments.
C'est la phase appelée « Pour mouvoir celui qui a oublié ».

Et maintenant je veux émouvoir
Le Roi Primordial, la Déité Originelle,
Grand Frère Nurdin, duc de la procession des rois !
Grand Frère Magnanime, duc de la procession des dieux !
Grand Frère Tremblant Nectar,
Duc de la procession des guerriers !
Grand Frère Jardin des Essences,
Duc de la procession des génies !
Je veux émouvoir, éveiller le Roi de la Montagne
La Divinité du Ciel, le Guerrier de la Salle Haute
L'éveiller ainsi que les Quatre Rois, les Rois Convulsifs,
Le Roi des Convulsions, le Roi Mendara le Merveilleux,
Mendera Lelang, et le Haut Roi le Vent
Du Parvis de la Dernière Heure !
Éveille-toi ! Vent de l'hérédité,
Vent de l'héritage magique, hérédité du Père
Héritage de la Mère !
Éveillez-vous,
Les Quatre Supports, les Quatre Héros,

Les Quatre Ennoblis, les Quatre Guerriers,
Les Quatre Compagnons de guerre
Abubakar, Umar, Usman, Ali !
Éveille-toi ! Vent de la Loi, des pores et de la peau !
Éveille-toi ! Vent de la Vérité, du sang et de la chair !
Éveille-toi ! Vent du Chemin de Pureté,
Des os, des veines et des nerfs !
Éveille-toi ! Vent de la Sagesse Divine,
De l'âme et de la semence !
Quatre Vents du dedans, Quatre vents du dehors,
Quatre Vents de la droite, Quatre Vents de la gauche,
Quatre Vents du dessous, Quatre Vents du dessus
Éveillez-vous !
Sortez par la Porte du Désir,
La Porte de la Foi,
La Porte de l'Amour,
La Porte du Sentir !
Toi maintenant, Mamuk : éveille-toi,
Toi Bézoard Cheval Vert !
Divin Jelumung, prépare le chariot et les chevaux :
Un Prince allongé attend le moment favorable,
L'instant propice !
Porte-parasol, prépare le parasol !
Porte-lance, prépare la lance :
Et voici que le Roi sursaute, se lève face au Levant, s'éveille,
Jette trois pas de son enjambée,
Lance trois élancements de son bras…
Le tambour sacré fend la montagne sur toute sa hauteur,
Le parasol se met à tournoyer,
Le dragon s'enroule autour de la grotte du Sage Lion,
Le Prince va droit au but :
Il a visé les Douze Mondes
Il passe le Pont des Sept Portes,
Il suit le cours des Neuf Routes,
Jusqu'au Mont de Chef, le Chenal de l'Âme ! ▪

APRÈS UN NOUVEL AN DU FOND D'UN PUITS

de Hôjô Tamio

Traduit du japonais par Isabelle Konuma

Le Japon connut plusieurs législations en matière d'isolement des lépreux entre 1907 et 1996. Treize léproseries publiques furent créées pour accompagner cette politique d'isolement total. Les lépreux vécurent ainsi dans un espace clos, et ils développèrent des courants littéraires propres grâce aux revues publiées au sein de la léproserie.

Récemment, un homme a affirmé auprès des lépreux qu'ils étaient comme une grenouille dans un puits[1]. Ces propos n'ont aucune valeur. Il va sans dire qu'un cerveau qui crache de telles grossièretés n'atteint pas des sommets. Pourtant, à chaque fois que j'entends ce type d'assertion, les lamentations de Nietzsche me reviennent et me pénètrent.

« *Mon frère, connais-tu déjà le mot "mépris" ? Et le tourment de ta justice qui te force à être juste envers ceux qui te méprisent ?* »[2]

Je m'adresse à mes frères dans tous les établissements de soins. Saisissez-vous ces lamentations de Nietzsche ?

Je viens de passer ma vingt-troisième fête de Nouvel An, la troisième ici à la léproserie. Alors que j'étais jadis ce poisson dans la haute mer, me voici aujourd'hui au fin fond du puits, tel cette

1 Ces mots renvoient à un proverbe d'origine chinoise : « La grenouille au fond d'un puits ne sait rien de la haute mer » (toutes les notes sont de la traductrice).

2 Nietzsche, Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, 1898 (version traduite par Henri Albert).

pauvre grenouille qui se traine lentement. Pourtant, la vue qui m'est offerte ici m'a fait découvrir la beauté des constellations nocturnes.

Un poisson, vivant en haute mer et fier de la connaître, saurait-il admirer cette beauté du ciel étoilé ? Un poisson vivant dans les eaux profondes saurait à peine prendre conscience de l'eau de mer qui l'entoure.

Quand je repense aux jours de l'an de ces dernières années, chaque passage fut accompagné d'une douleur toujours plus forte.

« *Ce n'est pas devant toi que je me suis prosterné, mais devant toute la douleur humaine.* »[3]

Rodion Raskolnikov avait-il gémi, en s'agenouillant devant Sonia, la prostituée ! La vie est absurde, la réalité est abominable. Je supporte difficilement la douleur de l'homme qui doit accepter cette vie absurde et abominable. Vivre est peut-être un acte vain, mais même si c'est le cas, la vie est le destin de l'homme. On ne comprend ces mots que si on a saisi l'essence de la vie. Qui connaîtrait intimement l'insignifiance du suicide ?

L'année sera marquée par une douleur encore plus intense.

Mais que peut bien être cette douleur qui fissure nos convictions ? Quelle est sa nature ? Cela ne peut être une simple attaque contre nos nerfs.

La douleur me donna un rêve ; par la douleur, je reçus un rêve, un seul.

L'année 1936 fut une année mémorable. Dans un sens, je peux dire que cette année s'attela à me faire perdre tout ce que j'avais. Et je perdis tout. Ce fut le prix nécessaire pour obtenir ce nouveau rêve. Mais qui pourrait m'assurer qu'il ne s'agit pas d'un mauvais rêve ? La douleur de 1937 commence avec ce doute.

Le rêve nous malmène.

3 Dostoïevski, Fiodor, *Crime et châtiment*, tome II, 1867 (version traduite par Doussia Ergaz).

… Voulez-vous dire que la douleur est salvatrice ?
Je me tais, maintenant que je suis écrivain.

Les gens disent souvent d'un roman qu'il est gai ou sombre. Or, cela n'a aucun sens quand il s'agit d'un nouveau roman [en gestation].

À l'heure du crépuscule, j'étais assis, immobile, devant mon bureau. Je sentis que l'atmosphère autour de moi se liquéfiait, mon corps s'émiettait.

Un moment redoutable. J'entendis alors, clairement, la respiration des bactéries qui me dévoraient.

J'ai lâché des mots insignifiants alors que nous démarrions une nouvelle année. Je ne lâcherai plus jamais de tels propos. Allez, au boulot. Qu'y a-t-il sinon ? Rien.

— De l'intérieur des murs de houx[4] — ▪

Hôjô Tamio, né en 1914 à Séoul sous l'occupation japonaise (1910-1945), grandit à Tokushima et se marie en 1932 avant de développer la lèpre en 1933. Il se fait interner à la léproserie de Tama zenseien (Tôkyô) en 1934. Ses romans attirent l'attention de Kawabata Yasunari, et il obtient le 2e prix littéraire Bungakukai en 1936 grâce à son roman *Inochi no shoya* (Nuit de noces de la vie, non traduit en langue occidentale). Il est considéré comme l'une des figures emblématiques de la "littérature de la lèpre", caractérisée par ce vécu commun des lépreux, face à la maladie et la mort. Il décède en 1937 des suites d'une tuberculose intestinale.

Isabelle Konuma est professeure à l'Institut national des langues et civilisations orientales (Inalco) et membre de l'Institut français de recherche sur l'Asie de l'Est (Ifrae). Spécialiste du droit japonais, elle travaille en particulier sur le droit de la famille, la question du genre et les politiques de reproduction (avortement, stérilisation, eugénisme). Secrétaire de rédaction de la revue *Cipango* (2014-2018), elle a dirigé deux numéros (Eugénisme dans le Japon moderne

4 La léproserie de Tama est entourée d'un mur de houx (*hiiragi*) qui symbolise aujourd'hui la politique d'isolement des lépreux qui y a été menée jusqu'en 1996.

et contemporain ; Migration et reproduction au Japon, en cours de publication), et elle a fait partie de l'équipe de traduction des oeuvres d'Ônuma Yasuaki, *Le Droit international et le Japon : Une vision trans-civilisationnelle du monde* (Paris, Pédone, 2016).

NOCTURNE

d'Amrindo Sisowath

Un café, un soir. Quelque chose a grandi à l'angle de la rue d'Amsterdam. Une odeur de brûlis et de vieux marc flottait dans la pénombre embuée où les sens cherchaient une issue à l'ivresse. Un café, un soir. Deux femmes croisaient et décroisaient leurs mains. Elles avaient des regards de couteau et moi je t'aimais éperdument. Un café, un soir. Le garcon s'est approché de moi pour me demander poliment de payer l'addition. Au dehors, la foule intimidait le flux et le reflux de mes pensées. Était-ce donc au point nodal de cette sensation vertigineuse que tenait le monde ? Dans les dentelles de ces femmes habillées de fuseaux horaires et de hauts talons vernis ? Sur cette dalle crevée où un chien lançait des aboiements lancinants tandis que la nuit le rejetait comme on vomit un long sanglot de sang ? Non, après tout, je ne dois pas avoir bien vu. Oui, c'est cela ; il s'agirait plutôt d'un bateau ivre venant cogner sa coque aux hublots du macadam. Mais toi, que mes gestes récitaient par cœur, où étais-tu ? Je ne t'ai pas revue depuis cette fameuse journée où, la femme de chambre ayant égaré les clefs de ta valise, tu étais partie, furieuse, et comme aimantée par la sombre ambiguité qui ne cessait de monter entre nous. Ou était-ce tout simplement moi que tu quittais ? Je ne le saurai jamais. À présent, la nuit recouvrira jusqu'à l'ombre de toute impulsion pour repenser le monde. À présent, je détesterai toute amertume sinon celle où danse un reflet mordoré sur le velours satiné où je me suis vu me heurter hargneusement au profond miroir de ton ventre, lorsque tes dents s'ouvraient et se refermaient comme un bal que l'on donne en l'honneur d'un jeune premier. À présent, j'irai vers le soleil, offrant mes pauvres phrases à la première orpheline venue

à qui je réciterai le long et dense bréviaire de ma solitude non sans te rendre le redoutable hommage de l'oubli. Il y avait un café, un soir, et j'avais toutes les peines du monde à me rappeler mon nom. Mais toi, qu'en savais-tu ? ▪

Amrindo Srisawath (1956-1999) est un poète cambodgien d'expression francaise. Exilé à Paris pour fuir le régime des Khmers Rouges, il a fait partie du groupe dit du Denis-Martin, un groupe informel de création picturale et poétique, ainsi que de critique sociale. Ce groupe s'est réuni entre 1975 et 1981 plusieurs fois par semaine au premier étage du café *Le Denis-Martin*, situé à Paris à l'angle de la rue Saint-Martin et du boulevard Saint-Denis, face à la porte Saint-Martin. Amrindo Sisowath n'a pas publié, hormis dans des revues dactylographiées de l'hôpital Sainte-Anne, qu'il fut amené à fréquenter durant une partie de sa vie. Il a ainsi participé à une revue nommée *La Brèche*, puis à une autre appelée *Trait d'Union*, dont il assumait la responsabilité de rédacteur en chef.

UN CRI

d'Amrindo Sisowath

Un cri résonne à l'autre bout de la nuit
Un cri qui vient du ciel de la gorge
Oh ces abîmes incertains où l'on tombe
Ces mains qui se tendent pour nous empêcher de tout à fait glisser
Un cri comme un habit de lumière
Que revêt la nudité de l'instant présent
Et puis ces rêves dressés comme des échafauds
Qui tutoient notre bonheur intérieur
Comme s'il n'y avait pas d'autre compagnie que soi-même
Un cri gercé sur l'hiver de nos lèvres
Un cri qui se gratte le long de la nuque de nos os
Un cri silencieux comme un voile de mariée
Un cri qui hésite titube tourbillonne à l'orée de nos dents
Un cri pressé comme en retard sur son rendez-vous
Un cri de bête qui agonise
Un cri qui réclame tout le passé aboli
Un cri qui est resté dans la boîte à gants
Comme une balle de revolver
Mais ce cri n'est pas le mien
Il est d'un autre qui me ressemble
Ce cri est celui d'une femme éperdue
Ce cri qui danse maintenant autour du tas de tes yeux
Il ne demande à personne sa réplique
Il est à lui-même souverain
Ce cri il n'est qu'un visiteur en moi
Il a mis son pardessus blanc pour marcher sous la pluie
Il traverse à présent le Danube dans ton sexe

Et lance des fusées d'artifice vers tes reins
Ce cri qui ne s'est pas fait prier
Il se contente à present de gueuler
Comme s'il allait passer à la télévision
Ce cri que ne retient pas une marée humaine
Il dresse des barricades autour du ministère pour les droits de l'homme
Et se rassemble à présent autour d'une flaque de sang
Ce cri qui n'est pas né
Il se rappelle à présent
La matrice originelle

Premier cri au premier matin du monde. ▪

J'ERRE PARMI EUX

de Chairil Anwar

traduit de l'indonésien par Isadora Fichou

J'ERRE PARMI EUX DEPUIS que j'ai été contraint
De changer de visage au bord de la route, je me sers de leurs yeux
En les suivant, je visite les lieux de loisirs :
Les réalités qu'ils procurent
(Le cinéma du Capitol passe un film américain,
Les nouvelles musiques produisent les rythmes sur lesquels ils dansent)
Nous rentrons, indifférents à tout
Même si en vérité, la Mort sous toutes ses formes est devenue notre voisine
Réunis à l'arrêt de tramway, nous attendons le train qui arrive de la ville
Et se déplace dans la nuit comme les dents du temps
Nous, boiteux et estropiés, négatifs en promesses aussi
Adossons notre peau et nos os aux lampadaires
Pendant que le vacarme des ans continue de parler
La pluie tombe sur nous. Nous attendons le train qui arrive de la ville
Ah, nos cœurs morts ont une prière dans la nuit
Pour ceux qui, dans leur amour, lisent mon écriture
Faites que toutes les syphilis et les lèpres
(Auxquelles s'ajoutent les souffrances engendrées par la bombe atomique)
Puissent être la preuve, le signe de notre souveraineté commune
Accepte mon monde, parmi ceux qui témoignent de ses poisons
J'expérimente l'obscurité ainsi qu'eux, au fond de mon cœur.

1949 ■

Chairil Anwar est un poète indonésien originaire de Sumatra, né en 1922 et mort en 1949. Considéré comme l'un des plus grands poètes d'Indonésie, il appartient à la Angkatan 45 (« Génération de 1945 »), un groupe d'écrivains et de poètes partisans du nationalisme et de l'humanisme universel. Chairil Anwar a renouvelé la forme poétique en s'opposant au lyrisme de l'ancienne génération, celle des Pujangga Baru (« Les Nouveaux Écrivains ») et en intégrant dans ses poèmes des éléments inspirés d'œuvres étrangères (il assimilera notamment le vitalisme d'Hendrik Marsman). Son écriture est dense, tranchante et subversive. Tout en alliant à l'indonésien sa langue natale, le malais de Medan, le poète a renversé les valeurs traditionnelles de la société indonésienne des années quarante, qu'il jugeait révolues. Anticonformistes et résolument modernes, ses poèmes reflètent également son insoumission face à l'occupant japonais et au colonisateur néerlandais. Sa poésie, marquée par le mystère et l'audace, est un appel à vivre dans l'instant, à rompre sans cesse pour créer à nouveau et échapper au décompte de la mort.

Isadora Fichou a obtenu un Master Recherche (Arts-Littérature/Indonésien-Malais) à l'Inalco. Son mémoire porte sur la place de Chairil Anwar dans la vie artistique et l'écriture poétique indonésiennes, et elle étudie désormais Chairil Anwar dans le cadre d'une étude comparative avec Sitor Situmorang et René Char. Le malais et l'indonésien sont pour elle essentiels puisque ces langues reflètent directement, par le biais d'une esthétique poétique ou d'une oralité quotidienne, ce qu'elle a aimé lors de ses séjours en Malaisie comme en Indonésie. La traduction lui permet d'être au plus proche des textes et de découvrir de nouvelles significations. Elle a par ailleurs traduit des poèmes de migrants malaisiens, ainsi qu'une quarantaine de poèmes de Chairil Anwar pour enrichir son mémoire.

1943

de Chairil Anwar

traduit de l'indonésien par Isadora Fichou

Le poison se trouve dans la première gorgée
On sent les poumons s'infecter dans la poitrine
Le sang se noie dans le pus
La nuit obscure va tomber
La route est raide et droite. Rompue
Opium.
Effondré
Mes mains jointes et brisées
Dissout
Noyé
Disparu
Paralysé.
Naître
Tenir
Craquer
S'écrouler
Tomber
Rugir. Tonitruer
Défier. Attaquer
Jaune
Rouge
Noir
Sec
Vide
Plat

Plat
Plat
Le monde
Toi
Moi
Figés. ▪

MICRO-NOUVELLE

de Nakulan

traduit du tamoul (Inde)
par Chantal Delamourd

Premier des trois textes réunis sous le titre « Trois micro-nouvelles »
et publiés en octobre 1972 dans la revue Ñāṉaratam.
Les deux inconnus sortant de la chambre du malade sont
le dieu de la Mort (Yama) et son acolyte (Chitragupta).

Un hôpital.

Lui, dans la chambre.

Ils l'ont couché là après l'opération.

Quatre heures plus tard, sentant une présence à ses côtés, il reprend conscience, ouvre immédiatement les yeux.

Personne. Il se rendort.

Tous deux sortent de la chambre.

L'un : Pourquoi ?

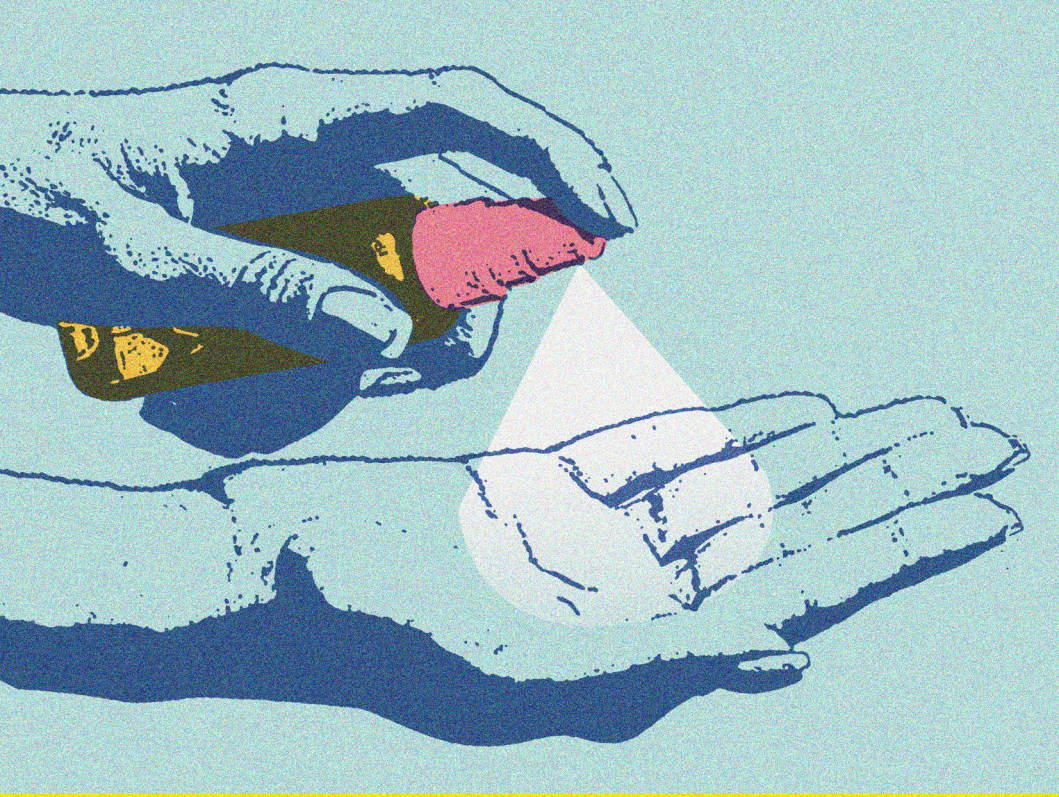
L'autre : Ce n'est pas encore l'heure. ▪

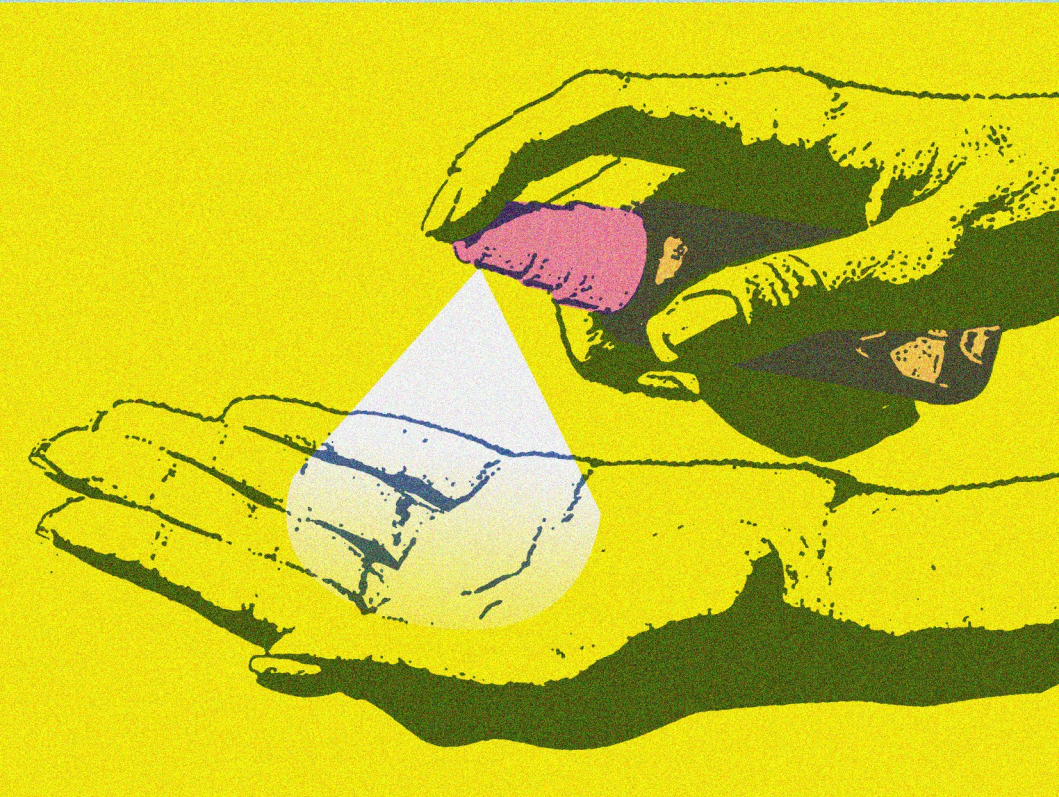
Nakulan est le pseudonyme de l'écrivain et traducteur tamoul T.K. Doraiswamy (1921-2007). Né à Kumbakonam, au Tamilnadu, il vit à compter de ses 14 ans à Thiruvanathapuram (Kerala). Après un Master en tamoul à la prestigieuse Annamalai University, il obtient un Master en littérature anglaise à l'Université du Kerala. Il a rédigé un mémoire sur l'œuvre de Virginia Woolf et, pendant 40 ans, a enseigné la littérature anglaise à l'Université du Kerala. On lui doit des traductions en anglais des poèmes de Subramania Bharathi et en tamoul des textes de James Joyce, T.S. Eliot ou de l'auteur malayali K. Ayappa Paniker. En anglais, il a publié un roman et divers recueils poétiques et de nouvelles, mais c'est en tamoul qu'il

rédige, dès les années 1960, la majorité de ses courts romans, nouvelles, poèmes, articles et essais. Le questionnement sur l'existence, les relations de l'individu au monde et aux autres, la maladie, la mort sont au cœur des nouvelles de Nakulan. Néanmoins, l'humour subtil des dialogues, des portraits esquissés, des situations, ainsi que la brièveté de la narration et sa chute contribuent à l'originalité et à la modernité de ces récits philosophiques.

Chantal Delamourd, née en 1951, après un baccalauréat littéraire au lycée français de Pondichéry, a obtenu une maîtrise de lettres modernes à l'université de Bordeaux III. Elle a enseigné le français à Londres (Catford County Girls School) de 1974 à 1975 et en France (collège et lycée en tant que certifiée, puis agrégée de lettres modernes). Après avoir soutenu, en 2001, une thèse de doctorat à Paris III (Études indiennes, spécialité littérature tamoule) elle a été chargée de cours de tamoul à l'université de Paris VIII de 2005 à 2014. Elle a participé à différents colloques et publié des articles sur des auteurs tamouls contemporains. Engagée dans le Projet DELI (*Dictionnaire encyclopédique des littératures indiennes*), elle a rédigé des notices sur des écrivains tamouls. Retraitée de l'Éducation nationale depuis 2015, elle envisage désormais de publier des traductions de nouvelles tamoules.

MORT





L'HISTOIRE DE PAINA

de Herman Kommer

Extrait traduit de l'indonésien par Étienne Naveau

Publiée en 1900 à Batavia, « L'Histoire de Paina » conte le récit de l'obligation faite à Niti Atmodjo, employé d'une sucrerie, de céder sa fille Paina à un certain Maître Briot, gros colon rustre et lubrique. À contre-cœur, Paina emménage avec Briot, non sans avoir auparavant devisé d'un stratagème risqué pour s'extraire de ses griffes.

Paina entendit son père lui raconter brusquement une histoire qui, en vérité, ne différait guère de cette affaire, dans laquelle Briot, Niti et Paina jouaient leurs rôles, comme si ce dernier plaisantait afin que son cœur s'émeuve et qu'elle consente à suivre ce maître étranger dont les gens avaient peur, faute de quoi, le foyer de Niti serait certainement détruit et il irait en prison.

En écoutant cette histoire, Nji Paina resta coite. Elle s'insurgea et se révolta contre cette funeste affaire qui allait faire d'elle l'esclave d'un porc.

La famille resta assise quelques heures à discuter, mais sans parvenir à un consensus. Niti avait le cœur bien lourd quand, d'une voix tremblante, il rappela les propos de Maître Briot, lequel ne voulait pas d'argent, mais seulement Nji Paina, faute de quoi il ferait jeter Niti en prison, sans la moindre hésitation.

Nji Paina commença finalement à éprouver de la compassion pour son père. Puis elle résolut toute seule l'affaire. Elle resta longtemps assise à réfléchir sans bouger, sans piper mot. Puis elle se redressa brusquement et se campa devant son père, à la manière de

quelqu'un venant de résoudre une affaire, en disant : « C'est bon, je vais faire la volonté de Maître Briot et devenir sa concubine. » […]

Nji Paina avait pris sa décision. Elle avait souvent entendu son père ou d'autres personnes raconter que si quelqu'un en bonne santé se mêlait à des malades de la variole, ils lui inoculeraient la maladie qui se propagerait jusqu'à lui, cette maladie se transmettant aisément d'un individu à un autre. Nji Paina s'était déjà résolue dans son cœur à faire mourir Maître Briot de cette manière. […]

Au village de Nji Paina, il y avait quelques personnes atteintes d'une variole fort virulente. Ce jour-là, Nji Paina alla les trouver toutes, toutes ces victimes de l'épidémie.

Elle huma l'air que respiraient les enfants malades. Elle les toucha et embrassa leurs visages dévastés par la maladie, et, avant de se rendre à la maison de Maître Briot, elle alla trouver une femme, également atteinte d'une forme virulente de variole, et l'embrassa à maintes reprises. Puis Nji Paina se rendit chez Maître Briot, qui attendait déjà sa venue avec impatience. Lorsqu'il l'aperçut de loin, il s'approcha aussitôt d'elle, ne cessant d'embrasser la toute belle Nji Paina. Cette dernière dut rester assise toute la journée sur les genoux de Maître Briot, et se laisser embrasser par ce Maître.

Au bout de dix jours, Maître Briot contracta une variole d'une extrême virulence. Malgré les médicaments, Maître Briot ne recouvra pas la santé. Et quatre jours plus tard, des gens trouvèrent Maître Briot gisant sur le carrelage, devant sa maison. Il semblait visiblement avoir énormément souffert durant la maladie qui allait l'emporter. Nji Paina attrapa également la maladie. Mais elle ne fut pas aussi durement touchée et recouvra rapidement la santé, mais elle garda des cicatrices sur son visage grêlé, si bien que sa beauté disparut à jamais.

Niti par la suite eut un nouveau chef, au cœur sage et généreux, si bien qu'on peut dire que « les bons sont récompensés de leurs bienfaits et les méchants punis de leurs vilenies ». Nji Paina devint par la suite l'épouse d'un riche Javanais. Ils vécurent en harmonie et eurent une bonne fortune jusqu'à leurs vieux jours. ▪

Herman Kommer est un écrivain eurasien ayant vécu aux Indes orientales au début du XXe siècle et dont on ne sait pratiquement rien. Il est l'auteur de deux récits très en vogue à l'époque et aujourd'hui encore ancrés dans l'imaginaire indonésien : « L'Histoire de Paina » et « L'Histoire de la nyonya Kong Hong Nio », récits tous deux publiés en 1900, ouvertement anticoloniaux et prenant en particulier pour cible les industriels du sucre. Le grand écrivain Pramoedya Ananta Toer s'intéressa de près à Paina, au point d'en rééditer l'histoire dans son anthologie *Tempo Doeloe* puis d'en transposer la trame narrative au second tome de sa tétralogie, le Quatuor de Buru.

Étienne Naveau est agrégé et docteur en philosophie (Nantes) et en langue, littérature et civilisation indonésiennes (Inalco, Paris). Professeur des universités en langue et littérature indonésiennes à l'Inalco, ses recherches portent sur les discours politiques, religieux et littéraires indonésiens (notamment sur l'autobiographie et la poésie). Il est par ailleurs l'auteur de plusieurs essais de philosophie, dont *La foule, c'est le mensonge – Kierkegaard* (Pleins Feux, 2008), et le traducteur depuis l'indonésien de l'œuvre romanesque d'Eka Kurniawan : *L'Homme-Tigre* (2015), *Les Belles de Halimunda* (2017) et *Cash* (2019), tous trois parus chez Sabine Wespieser éditeur. Il a aussi traduit plusieurs poèmes d'Acep Zamzam Noor dans *Ailleurs des mots* (Presses de la Sorbonne nouvelle, 2016).

Aux Éditions Jentayu

“Un panorama unique de la littérature taïwanaise contemporaine, diverse et largement ouverte sur le monde, puisant à toutes les sources.”
– Pierre-Yves Baubry

“Une architecture de proses et de poésies formant un portrait d'une littérature peu connue d'un pays mondialement touristique.”
– Jean-Noël Orengo

“Une anthologie qui montre la richesse d’invention et la virtuosité de composition dont font preuve nombre d’écrivains indonésiens contemporains.”
– Étienne Naveau

“Une anthologie qui n’est qu’une lucarne, mais qui ouvre sur une plaine lumineuse et belle.”
– Marc Alaux

Trois recueils uniques et richement illustrés, disponibles sur

www.editions-jentayu.fr

LE LAC MAUDIT

de Chong Fah Hing

traduit du chinois (Malaisie)
par Pierre-Mong Lim

Le virus Nipah a été identifié pour la première fois en 1998 par une équipe de la faculté de médecine de l'Université Malaya, en Malaisie. Il porte le nom du village malaisien Sungai Nipah où s'est déclarée l'épidémie. Les porcs pouvant être affectés et devenir contagieux pour l'homme, des millions d'entre eux avaient été abattus par les autorités malaisiennes afin d'endiguer l'épidémie.

Les teintes de la nuit se font plus profondes. Les rangs bien ordonnés de palmiers à huile, plantés il y a tout juste deux ans, se dressent sur la colline. Plus loin, dans la vallée environnante, on voit l'ombre indistincte des arbres et des bois d'hévéas. Encore plus loin, il y a un sentier qui relie les plantations à un lac bordé de plantes naines. Jadis l'eau était limpide comme un miroir, quand tombait le rideau de la nuit, les reflets de la lune moiraient sa surface, parfois elle attirait des jeunes gars, venus on ne sait d'où, qui faisaient halte et s'attardaient sur la rive. Mais à présent le lac est frappé de malédiction, ses eaux sont mortes, elles ont viré au noir. Au début elles ont dégagé une odeur désagréable, ensuite nauséabonde, puis elles se sont mises à puer la mort !

La malédiction continue encore aujourd'hui. La face ronde de la lune qui joue sur les flots a changé elle aussi, lugubre et sombre. Les jeunes, garçons et filles, ont depuis longtemps déserté ses bords.

« Il est hanté ce lac ! » avait déclaré un jeune homme qui un jour s'était aventuré jusqu'ici.

Les épaisses ténèbres de la nuit continuent de s'étendre à l'infini. Les cris des faisans sont plus courts, plus rapprochés. On est au

cœur de la nuit. Entre les doigts d'un vieil homme se consume le mégot d'une cigarette. Il est plongé dans ses pensées depuis que le soleil s'est couché derrière la colline aux hévéas.

Accablé par le souci. C'est comme si un désastre était sur le point de fondre sur la famille. Il a beau avoir traversé bon nombre de coups durs, jamais le trouble n'a été aussi grand que cette fois.

« Cet endroit est trop vieux, partons. On ne peut plus vivre ici. »

Tels avaient été les mots que sa femme avait lancés avant de quitter la maison dans laquelle ils vivaient depuis trente ans, elle l'avait presque imploré puis laissé à lui-même ruminer sans fin sa solitude. Cette fois, il avait la nette impression de perdre des choses d'une valeur exceptionnelle. Il avait fondé un foyer il y a trente ans, et ce qu'il avait bâti, nourri, entretenu paraissait vaciller. Sa femme était maintenant partie, avec ses fils et ses filles, ses gendres, ses petits-enfants. Dans cette maison où quinze personnes avaient vécu, aujourd'hui il ne reste plus que lui.

Il avait vu tous les ustensiles, vêtements, oreillers, tables et chaises qui leur appartenaient être chargés un par un sur le gros camion de son gendre, qui servait d'habitude au transport des pierres. Il était assis seul sur le côté, impuissant. Toute la famille s'était affairée à rassembler les objets de valeur, on aurait dit des insectes venimeux enfermés ensemble dans une boîte, ensuite ils avaient balancé ça dans le camion : une valise, puis une autre, un panier puis un autre, un sac puis autre. Le seul petit-fils qui faisait sa joie l'avait lui-même traité comme un étranger, il s'était joint à l'excitation générale, imitant les autres il avait emporté ceci, déménagé cela.

Une fois que tous les biens de la famille eurent été chargés, chacun à leur tour ils l'avaient appelé pour qu'il monte. D'abord ses fils, puis ses gendres et leurs épouses, ensuite ses petits-enfants avaient essayé de le prendre par les sentiments, et pour finir sa femme l'avait supplié. Mais il était resté inébranlable. Tantôt ses yeux se dirigeaient du côté de la plantation et il la balayait toute entière du regard, tantôt ils restaient attachés à la porcherie située à droite de la maison.

« C'est trop vieux ici, on n'est plus en sécurité, on ne peut plus vivre ici ! »

« Mais est-ce que ce n'est pas notre plantation, notre maison ? Cette plantation, cette maison, ce sont nos ancêtres qui nous les ont transmises, c'est l'héritage du sang et de la sueur. Déménager, et pour aller où ? »

À la pensée que sa femme n'avait plus de respect pour le travail et la peine que s'étaient donnés leurs ancêtres, il était entré dans une rage sans nom.

« Mais, Papa, la vie avant tout. L'oncle Chang est entré à l'hôpital juste hier, et ce matin c'était fini. Le chef du village a dit que quinze autres personnes étaient entrées à l'hôpital. Qu'est-ce que c'est que ce désastre ? Personne ne sait. Certains disent que c'est le Nipah, d'autre que c'est l'encéphalite japonaise, certains disent même que c'est une nouvelle maladie. Les rumeurs courent à droite et à gauche. Ceux qui sont entrés à l'hôpital finissent tous par ressortir les pieds devant. Qui ne serait pas terrifié, paniqué ? »

L'astre solaire baissait peu à peu à l'ouest. La brise du soir soufflait au sommet des arbres. Sous la délicate chatouille du vent, les feuilles des hévéas bruissaient de rire. Les grouinements de ses chers cochons s'élevaient, plus forts, plus fréquents, ils avaient faim. Parfois, la toux sinistre d'un goret leur parvenait.

Sa femme et ses enfants étaient de plus en plus inquiets

« Et voilà que ça recommence ! Partez donc. Je viendrai demain. »

Il se souvient encore de la façon dont les autres sont montés dans le camion, laissant derrière eux la maison et la terre des ancêtres. Il revoyait son départ misérable de Tangshan (la Chine), sa terre natale, il y a un demi-siècle. Famine, épidémie, guerre, toutes les calamités qui s'étaient abattues sur lui, réémergeaient dans sa mémoire.

C'en était trop de ces souvenirs. Et il ne voulait pas être chassé une nouvelle fois par une épidémie. C'était une bonne terre. À la sueur de son front, il l'avait travaillée et en avait récolté les fruits, il avait ainsi pu avoir une nombreuse descendance sur cette terre,

tout commençait avec elle : la nourriture, les vêtements, l'éducation des enfants. Les grands arbres, c'était lui qui les avait coupés, lui qui avait défriché le terrain, sarclé les mauvaises herbes. Il avait seul donné les premiers coups de pioche, ameubli, labouré, ensemencé la terre, il avait planté les hévéas et les palmiers à huile. Et seul encore, il avait saigné ses hévéas pour en recueillir le latex, il avait extrait l'huile de ses palmiers. Seul enfin, il avait bâti la porcherie, nourri, lavé les porcs. Il avait tout fait de ses mains. Tout ici était son travail. Pourquoi aurait-il dû partir ? Pourquoi aurait-il dû laisser la place à ce foutu virus qu'on ne savait même pas vrai ou faux ?

Ce soir-là, une voix tout au fond de lui ne cesse de le tourmenter. Il s'endort, se réveille, les grouinements de ses porcs le tiennent éveillé jusqu'à l'aube. En entendant les appels de ceux qu'il considère comme des frères, il se souvient tout à coup que la veille la tristesse l'a tant épuisé qu'il en a oublié de les nourrir.

Aussitôt, il s'assoit sur son lit. Il prend une vieille chemise et une lampe torche, puis dans l'obscurité se dirige vers la porcherie.

Voyant une ombre approcher, les grognements du troupeau se font plus intenses. De puissants verrats grimpent avec leurs pattes de devant sur le muret en ciment gris, ils demandent à manger au visiteur, la gueule grande ouverte en lançant des gron gron gron gron. Les petits se pressent dans un coin du mur et couinent de toutes leurs forces. Dans un autre enclos, des porcelets qui n'ont pas encore un an ont été en contact avec des poulets malades, ils tournent sur place sans raison, la tête baissée. La sciure qu'il avait répandue sur le sol hier matin est toute collante et luisante d'excréments. Rien de plus violent pour les narines, la puanteur soulève le cœur à vous faire vomir. Mais le vieux y est habitué. C'est cette puanteur qui, précisément, est son assurance vie. Le manger et le toit de toute la famille en dépendent de cette puanteur. Si un jour elle disparaissait, elle serait remplacée par le parfum de l'irrémédiable faillite.

Tout en les éclairant un par un de sa lampe torche, il compte les porcs qui se trouvent dans l'enclos. Les cinquante sont toujours là.

Dieu merci, il n'en manque pas un. Un sourire de satisfaction lui monte aussitôt aux lèvres. Les grouinements de ses amis montent par vague. En les écoutant, il ressent au fond de lui une joie sans borne, elle est d'autant plus grande qu'il sait que ses trésors sont toujours en vie. S'ils sont encore capables de grogner pour réclamer à manger, cela prouve que tout n'est pas perdu, la vie va pouvoir continuer. C'est la bénédiction du Ciel. Qui voudrait détruire ses trésors ? Il s'y opposera de toutes ses forces, jusqu'à la mort, il en fait le serment.

Il a fini de nourrir ses cochons, quand le soleil se montre au sommet des montagnes à l'est. Les grouinements se sont peu à peu calmés. Ils doivent être rassasiés. Il ne leur avait rien donné pendant un jour entier, ce matin il leur a mis double ration. À les voir ainsi, éperdus, se battre pour la nourriture, il a ressenti de la compassion en même temps qu'une vieille blessure se rouvrait. Ils lui ont rappelé l'Occupation japonaise il y a cinquante ans, la scène de son fils pleurant parce qu'il avait faim. À cette époque il n'avait ni cochon, ni terre, ni hévéa, ni palmier à huile. Il n'avait à ses côtés que deux vieillards, sa jeune femme et son bébé. Il s'était marié à seize ans. Sa femme, elle, n'en avait que douze. C'était à cause de la guerre qu'il avait pris cette jolie petite épouse. En général, pour les familles chinoises émigrées, l'existence était rude alors. On cherchait aux quatre coins du pays afin de donner aux filles un parti sûr pour la vie. En ces temps troublés, il n'y avait qu'un mari pour garantir la sécurité d'une fille : manger, vivre et mourir dépendaient de lui. D'ailleurs les Chinois avaient toujours pensé que ce n'était pas une très bonne chose d'élever chez soi une fille trop longtemps. Le destin ne l'avait pas trop malmené, avec ses maigres économies il avait fait venir sa femme actuelle dans sa maison — pour cent « dollars bananes », la monnaie de singe des Japonais —, avec en plus un grand panier d'œufs et neuf poules.

Le temps était passé en un clin d'œil, et en un clin d'œil les têtes avaient blanchi. Ses parents s'étaient retirés depuis longtemps. Il avait eu le bonheur de construire une famille, d'avoir des fils. Il

avait eu huit enfants en tout, garçons et filles, qui avaient à leur tour fondé leur foyer. Parmi eux, six avaient acheté leur maison. Il avait quarante-huit petits-enfants. Une chose était certaine, c'est qu'ils allaient continuer à se multiplier, pas de risque qu'on ne brûle plus d'encens pour les ancêtres, les générations allaient se suivre les unes après les autres. Tout était accordé par le Ciel, mais aussi par la bonne grâce de leurs chers cochons. Mais oui, c'étaient eux qui les faisaient vivre et permettaient que la lignée se perpétue !

Il les observe qui dévorent les restes de nourriture dans la mangeoire carrée en ciment, il ressent une joie, une satisfaction comme il n'en a jamais connues auparavant. C'est la rétribution du Ciel ou peut-être une faveur accordée par les ancêtres. Il est au comble d'une plénitude sans nom. Il tire avidement sur la moitié de cigarette qui reste puis il expire lentement à grandes bouffées par ses narines et ses lèvres charnues. Ses petits yeux se rétrécissent davantage dans le nuage de fumée. « Attendez que je finisse celle-ci et je vais vous laver un bon coup », se dit-il.

Soudain il entend quelqu'un qui l'appelle. Un homme fait des grands gestes de la main dans sa direction, comme pour lui faire signe de venir. Celui-ci a l'air assez inquiet, alarmé, il hésite à aller au-devant de lui. C'est son quatrième fils.

« 'Pa, ne t'occupe plus d'eux. C'est trop dangereux, ne va pas tomber malade ! »

Il reste silencieux.

« Le troisième grand-frère est entré à l'hôpital hier soir. »

Il darde son regard sur les yeux de son fils, cherchant une confirmation, comme s'il n'y croyait pas.

« 'Pa, cet endroit est infecté, tu dois partir immédiatement. Demain matin une équipe va venir pour abattre les porcs. Tous nos porcs vont être abattus et enterrés, tous. Les cochons de la ferme de Hsin-wan ont aussi été mis en quarantaine, ils iront tout de suite à l'abattoir demain matin. Ça ne sert à rien que tu restes ici. »

Désemparé, ce coup-là le précipite dans un effarement imbécile, plus encore quand il pense à son fils couché à l'hôpital. Son troisième

fils, lui qui était si sérieux et qui le comprenait si bien. Il s'était battu pour finalement avoir son propre élevage de porcs. Il en avait trois cents. Dernièrement, il avait acquis à bas prix deux verrats de race et vingt truies. Aujourd'hui, que faire de ces trois cents bêtes ? Qui va se charger de leur pâture ? De leur toilette ? Du nettoyage de l'enclos au jet ? Quand il pense à son petit-fils de trois ans et à sa bru enceinte jusqu'aux yeux, l'affolement le gagne un peu plus. Qui va prendre soin du quotidien des cochons ? Leur nourriture et les médicaments coûtent chers, qui en prendra la charge ? »

« 'Pa, monte vite dans la voiture. »

Le fils a déjà démarré le moteur qui pétarade.

Le vieux lui fait le geste de s'en aller, tout en disant : « Je viendrai un peu plus tard. » Ses forces l'ont quitté. Il regarde la silhouette de son fils qui disparaît au bout de la piste en terre rouge et, comme sous l'action d'un charme, il retourne à l'enclos.

Se pressant les uns contre les autres, les cochons escaladent le haut du muret en ciment, toutes ces paires d'yeux ronds le regardent fixement. Il s'empare d'un tuyau en plastic accroché à la cloison de bois, ouvre le robinet et dirige le jet directement sur les cochons. La tête mollement baissée, ils savourent ce plaisir incomparable.

Il continue à les asperger l'un après l'autre… Il est en train de les laver quand, ne pensant plus à lui, il pose brusquement le tuyau à terre et enjambe le muret pour pénétrer dans l'enclos. Il prend la tête des cochons dans ses bras, les caresse, encore et encore, comme s'ils avaient été la chair de sa chair, le sang de son sang. Les bêtes ainsi cajolées restent gentiment immobiles, elles semblent recevoir enfin la juste rétribution de leurs souffrances de la veille. Elles ouvrent de grands yeux pour observer le comportement inhabituel du vieil homme.

Leur toilette terminée, l'enclos lavé, le soleil est déjà haut dans le ciel. Il lève la tête et parcourt du regard la masse d'herbes folles en bordure de la plantation. Un petit sentier la relie au lac qui se trouve derrière les herbes. Comme il y a longtemps que les déjections des animaux se déversent dans le lac, ses eaux émettent une

odeur fétide. Avant elles étaient claires et limpides, il y avait même des poissons.

Midi pile, les rayons du soleil deviennent plus ardents. Les arbres ont la tête basse sous la morsure du soleil. La longue route de terre rouge dort paisiblement. Disparus les véhicules qui d'ordinaire entrent et sortent de la plantation, on n'entend plus que le chant des cigales et des pies.

Tout à coup, on distingue au loin sur la grand-route les grondements d'un camion et d'un bulldozer. Peu après, on voit le camion qui précède le bulldozer s'arrêter dans la cour devant la maison. Trente robustes gaillards en treillis militaire sautent au bas du véhicule. L'un d'eux s'avance et frappe à la porte de la maison. Pas de réponse.

Soudain, un homme qui se trouve à côté de la porcherie s'écrie : « C'est vide ! »

Les soldats attroupés devant la cour se ruent aussitôt en direction de la porcherie. Ils inspectent l'enclos, rien. Sur le côté, on a ouvert le panneau de bois d'un petit passage.

Le chef d'équipe fait un signe pour aussitôt lancer les recherches. Ils perquisitionnent la maison, passent la plantation au peigne fin, bloquent la route. Armés de pied en cap, les soldats fouillent de fond en comble le domaine du vieil homme. Il leur faut à tout prix trouver les bêtes. Elles sont coupables de l'épidémie, il faut s'en débarrasser, une par une, puis les enterrer. Il faut secourir le vieillard, lui faire procéder à un examen médical minutieux ou bien le soigner en urgence.

Ils découvrent enfin des empreintes de cochons sur le petit chemin en bordure de la plantation. Les soldats avancent le long du chemin avec une extrême prudence, craignant quelque piège ou un ennemi embusqué dans les taillis.

La formation continue sa progression. Les empreintes sont toujours très nettes, des excréments commencent à apparaître çà et là. Parvenus à un carrefour, ils voient loin devant eux qu'il y a un lac. La surface miroite, tandis qu'une pestilence monte des eaux.

Sous le soleil accablant, les traces de pas mènent sans aucun doute jusqu'aux berges. Au bord ce n'est que boue, comme aux endroits où les buffles aiment batifoler.

Ils voient alors les cadavres des porcs qui gisent au fond de l'eau près de la berge : une maman, un papa, un enfant, un petit-fils, un mâle, une femelle, tous sont au fond du lac. Le vent chaud de l'après-midi qui balaie la surface fait naître des rides paresseuses sur l'eau. Un calme de mort règne sur les berges. On n'entend que les longs cris interrompus des cercopithèques depuis la lisière des bois.

« 'Pa… 'Pa ! »

Les cris du quatrième fils, arrivé peu après, brisent le silence. De ses deux mains, il secoue le corps du vieil homme étendu au milieu des herbes. Un petit cochon pousse de son groin les doigts de l'homme, comme s'il cherchait à téter.

Le fils saisit rapidement son père dans ses bras et se rue vers la maison. La surface du lac recouvre le calme des jours passés. ▪

Chong Fah Hing enseigne actuellement au département des langues étrangères de l'Université Putra Malaysia. Très présent sur la scène littéraire *mahua*, il écrit et publie aussi en malais et joue aujourd'hui un rôle important de passerelle entre écrivains sinophones et malayophones. Parmi ses publications académiques et d'analyse littéraire, on recense notamment *Mahua and Malay Short Stories: A Comparison*, *Salam Malaysia: Selected Mahua Poems*, *Return to Malaya: Stories by Chinese Malaysian Writers, 1937-2007* et *Mahua Literature in Criticism and Documentation*.

Pierre-Mong Lim est docteur en études chinoises transculturelles. Il a récemment soutenu sa thèse à l'Université de Lyon. Ses thèmes de recherche touchent notamment à la littérature sinophone en Asie du sud-est. Il est membre de la promotion Sylvie Gentil du programme de formation La Fabrique des traducteurs, organisé par ATLAS.

LETTRES DE MALAISIE

La Malaisie à travers les livres...
Malaysia menerusi sastera...

Une bibliographie détaillée et actualisée
+ des entretiens d'auteurs, de traducteurs...
+ des articles de fond et conseils de lecture
+ des découvertes littéraires

Une plongée dans le monde local de l'édition !

http://www.lettresdemalaisie.com Lettres de Malaisie @LettresMalaisie

Vous vous passionnez pour la littérature d'un pays
peu médiatisé d'Asie ou du reste du monde ?
Vous souhaitez la faire connaître au plus grand nombre
en rejoignant notre réseau de bénévoles ?
Faites-nous part de votre projet par email :
lettresdemalaisie@gmail.com - lettresdetaiwan@gmail.com

LES LÉPREUX

de Paa. Jeyaprakasam

traduit du tamoul (Inde)
par Chantal Delamourd

Première de trois nouvelles réunies sous le titre : « Les lépreux », chacune racontant un cas différent d'exclusion.

De Madurai, où il résidait chez son oncle maternel, il avait écrit à son père. « Si la santé de ma petite sœur Viji ne s'améliore pas, amenez-la à Madurai. Ne tardez pas. » Un mois déjà. Une réponse aurait permis d'éviter tant de chagrins.

Le plus cruel de tous les supplices qu'endurait cette fillette était celui-ci. Une écolière dans sa huitième année scolaire ; le corps entier torturé par la fièvre typhoïde. Emportée par les vagues brûlantes de la fièvre elle se débattait sur sa couchette ; son corps violemment secoué par les accès de fièvre se consumait à chaque seconde si bien qu'on n'en voyait plus que les os.

Une chambrette plongée dans les ténèbres. La lumière étant proscrite, on n'y laissait filtrer qu'une lueu rpar les barreaux de la fenêtre. La fillette avait reçu l'ordre de rester dans la maison. Son père, les yeux pleins de larmes, lui avait dit : « Ma chérie, si tu sors, la fièvre augmentera. »

Peine de prison en violation de l'âge ; certains jours la fenêtre était grande ouverte ; alors, elle écarquillait les yeux pour contempler, par-delà les barreaux, la course des nuages de mousson au-dessus de la cour extérieure. Elle tenait des propos silencieux aux nuages. Très vite, une belle langue s'était créée entre eux.

Elle désirait ardemment poser un pied dehors pour marcher dans ce monde où pluie et soleil se succèdent.

Un matin, elle s'est levée, a marché jusqu'à la cour intérieure où elle a vu la terre trempée par la pluie de cette nuit ; elle a la certitude que le ciel, après une longue étreinte nocturne avec la terre, est allé se reposer, il ne reste plus aucune étoile dans le ciel.

Elle peine à marcher. À mesure qu' elle avance son corps épuisé par l'immobilité paraît flotter dans l'air. Il y a si longtemps qu'elle n'a pas marché sous les nuages, qu'une averse ne l'a pas trempée. Vijaya se dirige vers le potager. Tomates et plantes, nettoyées par la pluie nocturne, reluisent et la regardent. La fillette effleure ces délicieuses plantes.

Elle a des doigt maternels qui soulagent tout ce qu'elle caresse.

Depuis un mois, elle a perdu tout contact avec les plantes ; ce sont ses enfants à elle, qui comprennent le langage de ses doigts au seul toucher ! Son cœur bondit de joie en voyant les plantes revigorées par la pluie nocturne.

« Vijaya, tu ne dois pas aller dehors. Dès que tu seras guérie de la typhoïde, nous irons partout. Viens te coucher. » Le père la soulève telle une plume de paon et l'allonge tout doucement sur le lit.

« De quoi as-tu envie, ma fille ? demande le père.

— J'ai envie de manger beaucoup et de tout, papa.

— Tu mangeras ; pour toi, Vijaya on achètera de tout ; dès que tu n'auras plus de fièvre, on achètera plein de bonnes choses. »

Le père est son unique protecteur. Quand elle l'aperçoit dans cette pièce obscure, elle l'implore du regard : « Emporte-moi » ; voilà déjà un mois qu'elle ne prend plus d'aliments solides, elle en est réduite à absorber de la nourriture liquide, elle a faim et soif de tant de plats divers et ses yeux avides, enfoncés dans les orbites, réclament au père dès qu'il entre : « Qu'est-ce que tu m'apportes ? »

Le pandit Chellaya de Lakshmipuram la soigne. C'est un homéopathe qui a déjà soigné la mère de la fillette. Il n'osait pas revenir dans cette maison depuis l'enterrement de sa patiente. Mais c'est

le seul médecin dans les hameaux des alentours. Pour cette enfant sans mère ni amour maternel dès ses trois ans son père est tout.

Un jour très sombre ; sur la couche gisent les membres inertes, l'accès de fièvre disloque le corps d'où s'échappe une plainte déchirante à briser le cœur.

Près du lit gagné peu à peu par les ténèbres, se trouve une autre forme recroquevillée par la douleur. Le père entrevoit à travers la courbe de ses mains une créature informe à la place de sa fille.

Sur le seuil de la chambrette se tient l'oncle paternel. Tout de suite le père a conscience de la présence de son frère aîné. Dos tourné, toujours assis, le père demande : « J'ai besoin de quinze roupies pour acheter à l'enfant des oranges, des médicaments. Je n'ai plus d'argent. »

Après un temps de silence, l'oncle lui lance une réponse cinglante : « Et moi alors, est-ce que j'ai de l'argent ? »

Le père se forçant à ne pas se retourner digère toute la sécheresse de cette réponse. Il comprend que cinquante ans de liens du sang ont volé en éclats ; soudain, la colère éclate dans la voix du père. Cette tonalité surprenante fait sursauter la fillette en lutte contre la mort.

« Tu prêtes avec intérêts à tout le village, qu'est devenu cet argent ? Tu as touché cinq mille roupies de la vente de l'usine, tu achètes et revends des maisons, où est passé l'argent ? » hurle le père tremblant et brûlant de colère

Côté adverse aucun signe. L'oncle déclare d'une voix atone : « Il ne m'en reste rien. J'ai tout investi dans l'achat de vaches laitières pour créer mon entreprise. Je n'ai pas encore eu de retour sur investissement. »

Le père pousse un cri de rage. « Le blanchisseur t'a rendu cent roupies ce matin, où est cet argent ? »

— Là, tout de suite, je n'ai pas d'argent. Tu crois que je ne t'en donnerais pas si j'en avais ? »

Les yeux débordant de larmes, la voix frémissante de sanglots, le père dit : « Mon enfant étendue là lutte pour survivre. Peux-tu, oui ou non, me donner de l'argent ? »

Cette affaire de terrains et d'héritage est un sujet sensible depuis toujours. Oubliant que le même sang coule dans leurs veines, ils se comportent tels deux ennemis. Aliénation ? Ils s'injurient comme des gamins.

Le cœur fermé autant que les mains qui enserrent sa bourse, l'oncle quitte la maison sans le moindre signe de compassion.

Les yeux embrasés, le père hurle : « Maudit sois-tu, sale type. Tu tortures mon enfant, tu ne connaîtras jamais le bonheur, sale type. »

Ses malédictions portent jusqu'aux oreilles de l'oncle qui sort et des gens attroupés dans la rue.

On avait sorti le corps de la fillette de la pièce où les rayons de lumière ne pénétraient pas, où le souffle s'était éteint. Ce corps confiné dans un ténébreux territoire borné par quatre murs reçoit enfin, aujourd'hui, l'air du monde extérieur. Corps enflé, ouvert en fleur depuis deux mois par la prolifération de la maladie. La peau à peine touchée se desquame de toutes parts comme celle du concombre trop mûr.

On a déposé le corps, petite feuille de bananier, sur une large feuille de bananier enduite d'huile. On l'a entouré d'autres feuilles de bananier liées bien serrées. Les yeux largement ouverts. Yeux ouverts dans l'attente du père, dans l'attente des oranges tant désirées. Bras ouverts déployés comme des ailes qui, à peine le père paraissait sur le seuil, suppliaient : « Emporte-moi », et maintenant disposés à l'identique.

Ni berceau ni civière mortuaire, mais une enveloppe de feuilles de bananier. Nul besoin de berceau ni de civière mortuaire pour celle qui était entre l'âge de la fillette aimant se laisser mouiller, au cours de ses promenades, par les gouttes de pluie de mousson et celui de la toute jeune fille qui laissait s'épanouir en elle de doux

rêves. L'oncle maternel Sivaguru porte dans ses bras la dépouille comme le régime porte la fleur du bananier.

Tandis que passe le petit cadavre, la rue se remplit de femmes en pleurs pressant sur leur bouche l'extrémité du pan du sari. Ce navrant cortège est fermé par l'oncle paternel. ▪

Paa. Jeyaprakasam est un nouvelliste, poète et essayiste né au Tamilnadu en 1941. Étudiant, il a participé activement aux émeutes anti-hindi de 1965, ce qui lui a valu trois mois d'emprisonnement. Titulaire d'un Master de tamoul de l'Université Thyagaraja de Madurai, il a enseigné à l'Université de Madurai de 1968 à 1971. Il a ensuite travaillé au département de l'information et des relations publiques à Chennai. Il a été directeur de publication du mensuel littéraire *Maṉa ōcai* de 1981 à 1991. Lors de la guerre civile au Sri Lanka (1983-2009), il a contribué par ses articles et conférences à informer sur la tragédie que vivent les Tamouls. Il a passé deux mois à Paris à la fin 2018. Il a été invité en Malaisie, à Singapour, au Sri Lanka.

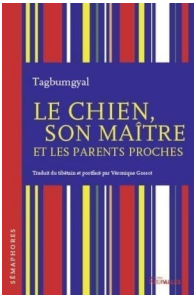
Chantal Delamourd : voir notice en p. 96.

CHEZ VOS LIBRAIRES

***Tempête rouge*,** Tsering Dondrup

Philippe Picquier, 2019. Traduction : Françoise Robin.

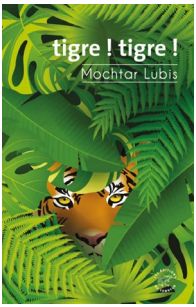
Le récit exceptionnel de la révolte d'une communauté de pasteurs nomades contre l'impitoyable mainmise chinoise sur le Tibet, à la fin des années 1950. La population est décimée, les terres confisquées, les hommes emmenés en camp de travail forcé. Maladies, famine, violences, injustices. Vingt années noires de cauchemar. Exceptionnel également par son esprit libre et provocateur, car ce témoignage est celui d'un romancier qui possède la parfaite maîtrise de son art, joue de tous les registres, de l'horreur à l'humour, et n'hésite pas à prendre pour héros de son histoire un lama bon vivant mais aussi arriviste et lâche, dont les déboires et les ruses placent le rire au cœur de la tragédie.



***Le Chien, son maître et les parents proches*,** Tagbumgyal

Intervalles, 2020. Traduction : Véronique Gossot.

Dans l'univers de Tagbumgyal, où quelques touches de fantastique viennent parfois perturber le réalisme, parler des chiens c'est parler des hommes. Portée par un sens aigu de l'observation, la narration imagée (voire cinématographique) laisse percer un humour subtil. Ni héros ni épopée ici, mais des sentiments étriqués, des situations ridicules, de petites lâchetés ou des trahisons ordinaires qui révèlent les rouages d'une société où seuls l'exercice du pouvoir et les intérêts particuliers prévalent. Cette observation malicieuse de la société tibétaine témoigne d'une maîtrise de l'ambiguïté et de l'ironie sans pareilles.



Tigre ! Tigre ! Mochtar Lubis

Le Sonneur, 2019. Traduction : Étienne Naveau.

Au terme d'une récolte de résine fastueuse au cœur de la jungle, Pak Haji, Buyung, Wak Katok, Talib, Sutan, Sanip et Pak Balam reprennent le chemin de leur village, sur l'île de Sumatra, dans l'ouest de l'Indonésie. Cette banale campagne de cueillette tourne au cauchemar quand les sept hommes se rendent compte qu'ils sont traqués par un tigre. L'unité du groupe vole alors peu à peu en éclats : les attaques répétées du fauve apparaissent aux cueilleurs comme un châtiment leur imposant de faire leur examen de conscience, de confesser leurs fautes et de s'en repentir…

Le livre des charmes. Incantations malaises du temps passé

La Différence, 1997. Présentation et traduction : Georges Voisset.

Incantations malaises du temps passé, tel est le sous-titre de cette anthologie. Pourrait-on mieux la définir comme celle de la poésie de la magie, ou de la magie du verbe ? Ne seraient-ce les deux faces d'un seul et immémorial mystère ? Évocations, prières subtiles, noms cachés, font le tissu dont se pare, se voile, se protège le commerce des esprits. Innombrables témoins de toutes nos civilisations, la Malaisie leur fut théâtre de prédilection. Esprits malins, esprits démons, ils habitent l'arbre et le songe, le fleuve et le vent, le cadavre et le grain de riz nourricier… Il n'était, depuis le chamanisme, et quelle que fut sa foi, de paysan ni d'oiseleur qui les ignore ; de sage qui ne les craigne ou n'implore leur sagesse plus grande, ou ne tâche de conjurer leur malignité…

LA CHAMBRE DÉSERTÉE

de Lucille Han

Traduit du chinois (Taïwan)
par Kuo Sheng-Lung et Marie Laureillard

Il y a une vingtaine d'années, je me rendis à Castro Street pour la première fois. La rue était toute pavoisée de drapeaux arc-en-ciel. L'ami qui m'y amenait m'expliqua que chacun de ces drapeaux était lié à la célébration d'un « mariage » homosexuel. À cette époque antérieure à l'épidémie de sida, bien que certains représentants de la communauté homosexuelle aient déjà été frappés par la maladie ou aient succombé à une mort mystérieuse, le monde médical n'avait pas encore officiellement identifié cette peste noire du siècle.

Cette période pré-épidémique du sida fut l'âge d'or de Castro Street. Des homosexuels goûtant les joies simples de la vie domestique se promenaient dans la rue à la tombée du jour en compagnie de leurs grands chiens. Tout en regardant les drapeaux arc-en-ciel briller sous les derniers feux du couchant, ils se saluaient tous d'un « bonsoir ». Aux cafés des coins de rue, des couples d'amoureux occupés à siroter du vin doux avant le dîner toisaient de jolis blonds tout juste débarqués du Minnesota. Lorsque les éclairages nocturnes s'allumaient, les amateurs de soirées arrosées rentraient chez eux faire la fête. Leurs discussions enflammées tournaient autour de l'amour-haine que se vouaient le nouveau maire et son amant. Tout en vidant des bouteilles de Heineken (la boisson favorite du milieu homosexuel d'alors), ils se mettaient au balcon sous la brise de soir de San Francisco pour contempler dans le lointain les myriades de lumières. Nombre d'entre eux éprouvaient alors

un véritable sentiment de bonheur : ils échappaient à leur passé, jadis soumis au conservatisme rigide du centre-ouest, à la solennité puritaine du nord-est ou à l'intolérance et à l'oppression catholiques du sud. À présent en pays homosexuel, ils trouvaient enfin liberté et reconnaissance.

Passé minuit, mon ami m'emmenait « draguer » dans les bars gays du Castro[1]. Bains publics, boutiques de vêtements ou de chaussures, magasins de jeux étaient ouverts et remplis de monde. On y croisait tous les jolis garçons de la ville. À l'époque, on trouvait de tout à Castro Street : *hardcore* et *softcore bars*, *leather bars* et *S&M* (sadomasochiste) *bars*. Il y en avait pour tous les goûts. Bien que les trompettes de la Mort aient déjà commencé à sonner à la porte, ceux qui se livraient aux joies de la fête croyaient entendre le clairon de la victoire. Nul ne vivait dans le tabou.

C'est dans ce contexte que je fis la connaissance de Chris et de David. Ce dernier était un garçon taïwanais venu étudier l'architecture à San Francisco. Chris était son camarade d'études. David était un ancien copain d'école d'un de mes amis. Lorsque ce dernier avait appris que je devais me rendre prochainement à San Francisco, il m'avait transmis le numéro de téléphone et l'adresse de David en m'incitant à lui rendre visite. En même temps, il m'avait signalé que David était « gay ». Au début des années 1980, c'était un terme encore pratiquement inconnu à Taïwan. Les films *Garçon d'honneur* et *La Rivière*[2] ainsi que le mariage de Shu Yu-Shen[3] n'avaient pas encore vu le jour à l'époque.

David était un jeune homme de bonne famille typique, de tempérament docile. Son père était un médecin renommé, passant la majeure partie de son temps à l'hôpital et n'entretenant que des relations distantes avec son fils. David évoquait souvent son enfance « dépourvue de père spirituel ». C'était à sa mère, dont il était beau-

1 Quartier de San Francisco en Californie, pôle de la communauté gay de la ville depuis la fin des années 1950, qui tire son nom de la rue principale, Castro Street.

2 *Garçon d'honneur* (1993) de Ang Lee et *La Rivière* (1997) de Tsai Ming-liang.

3 Allusion au mariage public de l'écrivain et éditeur activiste taïwanais Shu Yu-Shen et de son partenaire uruguayen, Gray Harriman, en novembre 1996 dans un hôtel chic de Taipei.

coup plus proche, qu'il s'identifiait. Il se souvenait d'avoir partagé le grand lit maternel jusqu'à ses années de lycée. Il approchait les filles assez aisément, mais il s'était aperçu qu'il cherchait toujours à retrouver sa mère en elles, ce qui lui interdisait tout contact physique. Selon lui, leur compagnie le contraignait à affronter son complexe d'Œdipe. À partir du lycée, il commença à s'éprendre secrètement de garçons de sa classe ou du bus scolaire. Dans le Taïwan des années 1970, on ne trouvait aucun livre traitant de la question homosexuelle ni émission *call-in* à la télévision. Ainsi se réfugiait-il dans un monde imaginaire.

Pendant ses années d'université, il essaya de se lier à quelques filles. Distingué et délicat, sachant jouer du violon, il était du genre à leur plaire. Il les accompagnait à des concerts du Mémorial Sun Yat-Sen ou à des spectacles de danse du *Cloud Gate Dance Theatre*. C'était un véritable gentleman parfaitement adapté au Taïwan d'avant la levée de la loi martiale[4]. Il ne prenait aucune liberté avec les filles, qui ne s'en étonnaient guère. Sa grâce et sa distinction n'auraient jamais permis à des femmes modernes de deviner en lui « un gay dans le placard », identité qu'il dissimula d'ailleurs fort bien durant ses quatre années passées à l'université. Pourtant, lors de son service militaire, il fut en butte à certaines vexations. Il était le seul à prendre sa douche en slip et quand il recevait l'instruction de tourner à droite ou à gauche, il se trompait souvent. Lorsque les vétérans s'en prenaient aux novices, il était toujours leur première cible. Heureusement protégé par son commandant, il fut affecté par la suite à un travail de bureau. La veille de son départ de l'armée, ce dernier, éméché, eut même un rapport sexuel avec lui.

Deux mois après la fin de son service militaire, David arriva à San Francisco. Les mouvements homosexuels battaient leur plein à l'époque et faisaient fleurir leurs slogans au sein des universités. Le plus extraordinaire fut pour lui de découvrir peu à peu que près de la moitié de ses camarades de classe étaient homosexuels. Il lui semblait que tous les gays américains affluaient à San Francisco.

4 La loi martiale fut en vigueur à Taïwan de 1949 à 1987.

Ce fut le plus naturellement du monde que David se mit en couple avec Chris. Ce dernier, venu de Portland, était le fils d'un bûcheron machiste qui se laissait parfois aller à frapper les siens. Chez Chris, qui le craignait depuis l'enfance, l'appréhension que lui inspirait ce père, curieusement, se mua en un désir envers les hommes.

David et Chris s'installèrent à Castro Street, arborant à leur tour un drapeau arc-en-ciel. Leur relation était alors exclusive, mais rester monogame n'est pas chose aisée dans leur milieu, dont la culture est précisément fondée sur la conscience du désir sexuel, alors que la monogamie de la culture hétérosexuelle, en se conformant aux conventions sociales, va à l'encontre du désir même. Ce principe ne peut donc guère s'imposer au milieu homosexuel.

Venant de Taïwan alors encore soumis à la loi martiale, David adhérait pourtant à l'idéal de la monogamie, bien qu'ayant grandi auprès de parents unis par un mariage de raison dépourvu d'amour. Cette conviction lui apportait un sentiment de sécurité.

Lors de ma deuxième visite à San Francisco, il y avait déjà de l'eau dans le gaz entre Chris et David. Je m'aperçus alors que certains hommes, par leur jalousie, ne le cèdent en rien aux femmes. Faisant de moi sa confidente, David m'exposa tous ses griefs. Il m'énuméra ses propres qualités, son savoir-faire en matière de cuisine, de lessive, de ménage, etc. Il ne se serait jamais attendu à ce que Chris fréquente des garçons de petite vertu. Quant à Chris, il me considérait comme une médiatrice. Au fond de lui, ce dernier ne voulait pas couper les ponts avec David : comme la plupart des hommes, il souhaitait garder un pied dans chaque camp.

Lorsque je retournai à San Francisco en 1987, David et Chris s'étaient séparés. Je m'installai dans la chambre désertée par Chris. Je remarquai alors que les drapeaux arc-en-ciel avaient quasiment disparu de Castro Street. Il n'en restait plus qu'un ou deux, qui, déchiquetés et délavés, flottaient au vent. David me révéla d'un air abattu que plus aucun mariage n'était célébré, que Castro Street avait atteint un pic de « divorces » et que les couples vivant sous un même toit rompaient les uns après les autres. Ce fut aussi cette

fois-là qu'il évoqua une mystérieuse épidémie. Il me raconta que beaucoup de gens avaient contracté une étrange maladie. Nous devions apprendre un peu plus tard qu'il s'agissait du « sida ».

J'exhortai David à la prudence. En réalité, cette mise en garde n'était pas nécessaire, car il était plutôt du genre « peu entreprenant » et « inactif ». Sédentaire, il aimait faire la cuisine, écouter de la musique, lire des magazines, cultiver des fleurs. Il ne fréquentait ni les bains publics, ni les bars gays, autrement dit, il était en sécurité.

Pendant plus d'un an, David ne trouva pas de compagnon à sa mesure. Ses parents le pressaient de rentrer à Taïwan pour créer une entreprise, exercer son métier d'architecte, se marier, fonder une famille, etc., mais il ne voulait pas y retourner de peur de devoir affronter la pression familiale et sociale. Il travaillait à temps partiel dans un grand cabinet d'architecture pour gagner sa vie.

Lorsque je revis David, il sortait déjà avec James. Au premier coup d'œil, celui-ci me déplut. Selon une intuition inexplicable, il me parut dangereux. David, quant à lui, s'était lancé à corps perdu dans cette nouvelle histoire d'amour. Mon pressentiment s'avéra fondé, car il fut plaqué trois mois plus tard. Le cœur brisé, David découvrit alors qu'il était porteur du VIH. Lorsqu'il me communiqua la nouvelle au cours d'un appel téléphonique international, il avait déjà retrouvé son calme. Il m'avoua avoir été hystérique pendant plus d'un mois après avoir appris la vérité. Selon lui, la vie ressemblait à une roulette russe, dont il était impossible de calculer les probabilités. Lui qui n'avait eu que trois hommes dans sa vie, qui avait toujours fait preuve de fidélité avec chacun d'entre eux, était pourtant le grand perdant à présent.

Je m'envolai pour San Francisco afin de lui tenir compagnie quelque temps. Je lui demandai s'il souhaitait rentrer à Taïwan et avouer la vérité à ses parents. Il répondit par la négative. Il pensait qu'en tant que porteur du VIH, il était préférable pour lui de rester à San Francisco. Le soir, nous marchâmes dans Castro Street déserte, où beaucoup de magasins avaient fermé. L'ambiance carnavalesque des années précédentes avait disparu dans la nuit noire. David

m'amena dans un centre communautaire, le Phare, une association d'aide aux séropositifs et aux malades du sida.

Alors que nous étions assis au Phare à boire un café américain, j'aperçus un individu déjà touché par la maladie, squelettique, en train de photocopier des prospectus. En face de moi, David, lui, malgré son air las et son regard triste, était encore beau et en bonne santé. Tout le monde vieillit et meurt un jour ou l'autre, mais je savais que la roue du destin marquerait très rapidement de ses empreintes cruelles le visage de David. Il observait également le sidéen avec un regard plein d'appréhension, voyant en lui son propre avenir.

David tomba malade durant l'hiver 1994. Après une phase de latence qui avait duré plusieurs années, le sida se déclara avec la violence d'une éruption volcanique. Rien ne put l'arrêter. En le voyant dans cet état, je sus que ses jours étaient comptés. Pourtant, David rayonnait de joie, car Chris était de retour. Celui-ci, qui avait dragué dans d'innombrables bars, s'était rendu à Fire Island dans l'État de New York, n'était pas même porteur du VIH. La vie est vraiment étrange. Lorsque Chris avait appris par des amis la maladie de David, il avait décidé de revenir pour faire avec lui le dernier voyage de sa vie.

Après mon départ, Chris me raccompagna jusqu'à l'arrêt de bus. Alors que nous arpentions Castro Street, des images du passé me revinrent en mémoire. Je pensai à Puccini, une chienne que Chris et David avaient élevée ensemble. En déménageant, Chris l'avait emmenée avec lui. Lorsque je demandai : « Où est Puccini ? », il répondit qu'il l'avait donnée à un ami. Puis une pensée soudaine lui traversa l'esprit. Il me dit que Puccini était devenue mère, qu'elle avait eu des chiots et qu'il irait en chercher un chez cet ami pour tenir compagnie à David. Malgré la mort prochaine de ce dernier, le bon vieux temps semblait retrouvé.

En prenant congé de Chris, je ne sais pourquoi, je le remerciai soudain. Je n'étais pas de la famille de David ni quoi que ce soit d'autre pour lui, mais Chris comprit ma pensée. En me lançant un

regard, il me déclara avoir toujours apprécié David et le considérer comme un petit frère. Il ajouta que c'était un bon garçon, que Dieu s'était montré injuste envers lui. Il me fit part de sa perplexité : pourquoi n'était-ce pas lui qui était malade ?

David contracta une pneumonie aiguë, l'une des complications possibles de l'infection par le sida. J'étais absente, tout comme sa famille, lorsqu'il décéda à l'hôpital. Seuls Chris et leurs amis étaient à son chevet. J'assistai néanmoins à l'enterrement, qui eut lieu au cimetière de Colma, au sud de Castro Street, d'où l'on peut voir le Pacifique. De l'autre côté de l'océan se trouvait son pays natal. Durant la cérémonie, j'aperçus les parents de David, qui croyaient toujours, ou feignaient de croire que leur fils était simplement mort d'une pneumonie aiguë. Bien que cette « comédie » soit difficile à jouer pour le père médecin, Chris ne se déroba pas au lancer d'un bouquet de roses mauves sur la tombe de David. Quant à moi, je jetai des lys de Casablanca, sa fleur favorite.

Adieu, David !

Je retournai encore une fois à San Francisco en 1996. Chris avait quitté Castro Street pour Santa Fe où il étudiait les maisons troglodytes d'Indiens aborigènes. Je visitai le quartier. « Le Castro a perdu un quart de sa population pendant les sept ou huit dernières années, me déclara Pierre, un ami français, comme l'Europe ravagée par la peste noire au Moyen Âge. » Il ajouta : « Pourtant, après cela, il y eut la Renaissance. » Sur les ruines de la mort s'étaient épanouies les fleurs les plus resplendissantes de la civilisation.

J'ignorai ce qu'il adviendrait de Castro Street dans un proche avenir. Nombre de bains publics et de bars, fermés depuis longtemps, avaient rouvert. La rue semblait retrouver peu à peu son dynamisme. Des gens distribuaient des préservatifs aux coins de rues, ce qui rappelait l'apparition de la mode des bars à cigare en Californie après l'interdiction de fumer dans l'espace public. La propension de l'homme à se distraire ne disparaîtra jamais. Peut-être Castro Street serait-elle de nouveau pavoisée de drapeaux arc-en-ciel lors de mon prochain passage.

J'ai revisité Castro Street en 2003. La rue a effectivement ressuscité. Les gens ont appris à vivre avec le sida, San Francisco n'est plus l'endroit le plus touché par ce fléau. C'est maintenant dans certaines régions sous-développées africaines et asiatiques que la maladie se propage le plus. On s'est aperçu que ce qui rendait le sida dangereux n'était pas le contact sexuel en soi, mais l'ignorance.

Castro Street est devenue un lieu touristique de la communauté homosexuelle. Celle-ci n'est plus aussi fermée et une culture pluraliste s'y développe doucement. Au XXIe siècle, la discrimination sexuelle n'est plus le sujet auquel les homosexuels prêtent le plus attention. Durant la période post-épidémique du sida, ils ont commencé à repenser la structure patriarcale cachée au sein de leur culture, selon un point de vue promu par la série télévisée homosexuelle intitulée *Angels in America*. L'origine de leur oppression n'est pas forcément le fait des hétérosexuels. Les homosexuels qui n'arrivent pas à s'affranchir de la domination et de la dépendance patriarcales ne peuvent accéder à la véritable liberté.

David nous a quittés il y a déjà plusieurs années. Je me demande souvent s'il s'est décidé à se réincarner. Si oui, où a-t-il choisi de renaître ? En quel genre de personne ? Est-il revenu à San Francisco ? Se trouve-t-il parmi tous les garçons et les filles purs et innocents que je croise dans les rues ? Peut-être qu'un jour, quelqu'un me montrera d'un geste mystérieux David vivant heureux en un autre lui-même. ▪

Lucille Han (1958-2015) est une écrivaine taïwanaise née à Kaohsiung, Elle a commencé à écrire des poèmes contemporains à l'âge de 16 ans. Son domaine d'écriture est très divers : du cinéma à la gastronomie, en passant par l'astrologie. Grande voyageuse, dotée d'un esprit perspicace, elle a visité une cinquantaine de pays et publié différentes histoires inspirées de ses séjours à l'étranger, notamment à Londres et à San Francisco. Lucille Han a reçu le Taipei Cultural Award en 2013. Elle est considérée comme une « magicienne de la culture urbaine ».

Kuo Sheng-Lung, né à Taipei, a réalisé une thèse sur la représentation de l'Angleterre sous la monarchie de Juillet. Il traduit des œuvres littéraires chinoises et taïwanaises et monte

actuellement un projet consistant à présenter « la France anglaise » et « l'Angleterre française » auprès du public sinophone.

Marie Laureillard est maître de conférences en études chinoises habilitée à diriger des recherches à l'université Lumière-Lyon 2 et membre de l'Institut d'Asie Orientale (IAO). Elle mène des recherches sur l'histoire de l'art moderne et l'esthétique de la Chine et de Taïwan, ainsi que sur la poésie de langue chinoise. Elle a traduit des poésies, des essais, des nouvelles et des romans, parmi lesquels *Nuit obscure* de Li Ang (2004) et *La joie* de Mo Yan (2015). Elle dirige une collection de poésie taïwanaise aux éditions Circé.

LETTRES DE TAIWAN 台灣文學

Taïwan à travers les livres...
從書本 看台灣

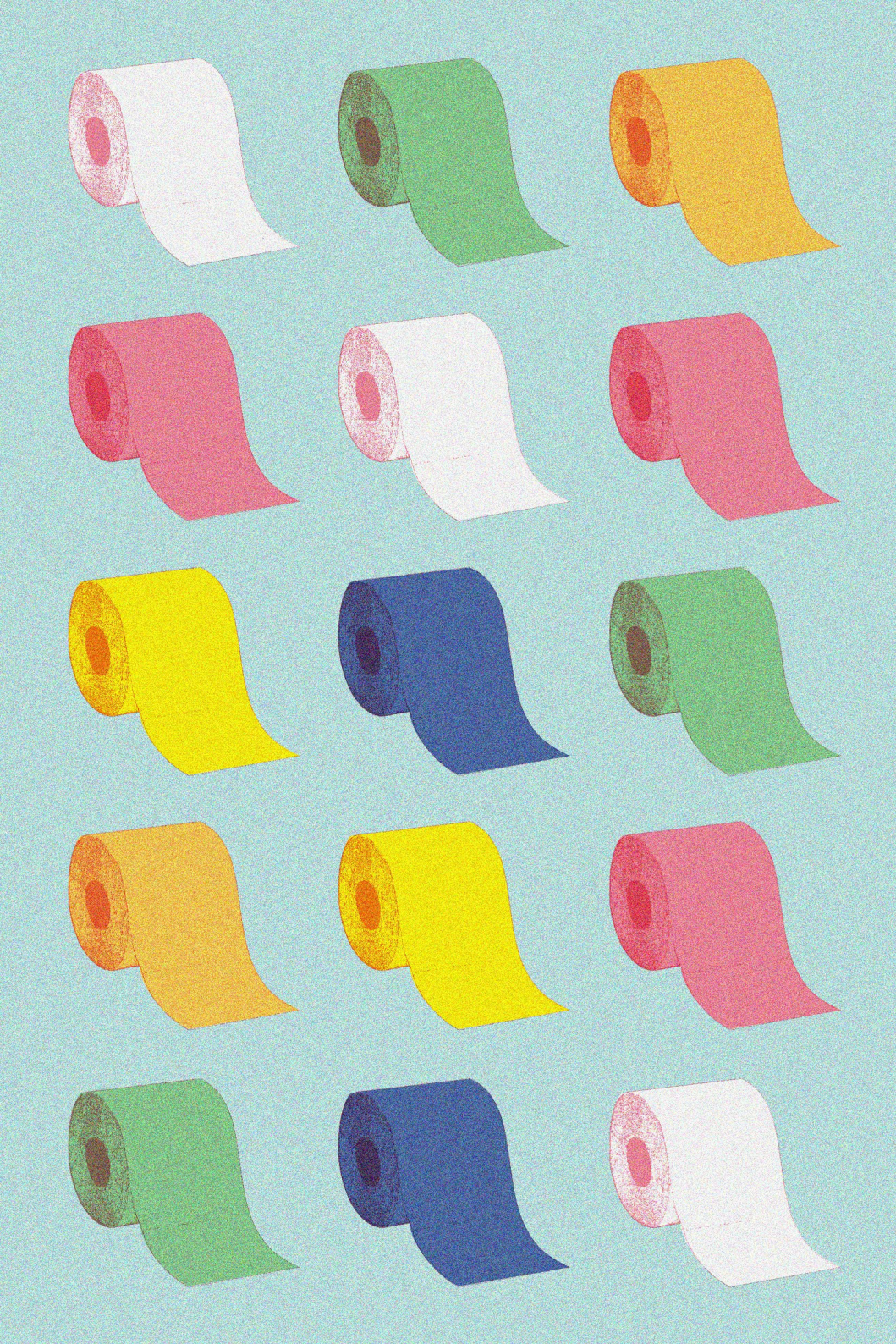
Une bibliographie détaillée et actualisée
+ des entretiens d'auteurs, de traducteurs...
+ des articles de fond et conseils de lecture
+ des découvertes littéraires

Une plongée dans le monde local de l'édition !

http://www.lettresdetaiwan.com Lettres de Taïwan @LettresTaiwan

Vous vous passionnez pour la littérature d'un pays
peu médiatisé d'Asie ou du reste du monde ?
Vous souhaitez la faire connaître au plus grand nombre
en rejoignant notre réseau de bénévoles ?
Faites-nous part de votre projet par email :
lettresdemalaisie@gmail.com - lettresdetaiwan@gmail.com

CONFINEMENT ET DISTANCIATION



LE DÉCRET ANIMAUX ET INSECTES

de Cecil Rajendra

Traduit de l'anglais (Malaisie)
par Jérôme Bouchaud

En définitive, pour garantir
la sécurité nationale absolue
ils firent passer le Décret
de Contrôle d'Urgence et de Discipline
des Animaux et Insectes.

Sous ce nouveau Décret, buffles
vaches et chèvres se virent interdits
de brouter en troupeaux de
plus de trois têtes.

Fini les nuées d'oiseaux
Fini les essaims d'abeilles…
Tous constituaient des rassemblements illégaux.

Comme elles n'avaient obtenu aucun
permis de construire préalable, guêpes maçonnes
et hirondelles de rivage se virent adresser
des mandats d'expulsion sommaires.

Leurs demeures furent déclarées extensions
subversives de la propriété privée.

Singes et martins tristes
furent ordonnés d'interrompre
l'émission de leurs bruyantes
oraisons matinales dans l'attente
de l'octroi d'une Licence de Diffusion Officielle
par le Ministère compétent.

Toute publication ou
diffusion incontrôlée représentait la pire
des menaces en periode d'Urgence Nationale.

De même, les pics furent enjoints
à cesser leurs transmissions en code Morse
depuis la cime des cocotiers
jusqu'aux arbres chempaka.

Tous les messages furent assujettis
à une pré-inspection approfondie
par les autorités qualifiées.

Les moineaux de Java furent arrêtés en
masse pour colportage de rumeurs.

Les chats (soupçonnés de complot)
furent interdits de sortie après 21 heures.

Cigales et criquets reçurent
l'injonction de baisser de volume.

Les canards ne pouvaient
cancaner ni les dindons glousser hors
des heures autorisées.

Ai-je besoin de le dire,
tous les chiens — alsaciens,
teckels, terriers,
pointers et même les
petits chihuahuas — furent muselés.

Dans l'intérêt de la sécurité,
pingouins et zèbres furent
forcés de se départir de leurs
uniformes non homologués.

Les cerfs durent abandonner
leurs dangereuses ramures.

Les tigres et autres carnivores
aux griffes rétractiles furent
aussitôt envoyés en prison
pour dissimulation d'armes létales.

Et en vertu de l'Article Quatre,
paragraphe 2-b, sous-section seize,
les éléphants n'étaient autorisés
en aucune circonstance
à émettre le moindre vent entre
six heures et six heures.
Leurs pets pouvaient aisément
être pris pour des coups de feu.
Ça pourrait inciter à l'émeute…

Un mois après que le Décret
eut paru au Journal Officiel
les oiseaux et les insectes
commencèrent à migrer vers le sud
les animaux partirent vers le nord

et un silence inquiétant
menotta les forêts.

Il y avait désormais
une Sécurité Totale. ▪

Cecil Rajendra, né en 1941 à Penang, est l'un des poètes malaisiens de langue anglaise les plus connus, ainsi qu'un avocat spécialisé dans le domaine des droits de l'homme. Auteur de plusieurs recueils, sa poésie engagée traite de problématiques liées à l'environnement, à la guerre, aux migrations et à la censure, notamment en Malaisie. Son poème The Animal and Insect Act, traitant du très controversé Internal Security Act (ISA) malaisien, a été largement diffusé par Amnesty International. Nominé pour le prix Nobel de littérature en 2005, Cecil Rajendra s'est aussi vu attribué le prix indépendant Suhakam pour son engagement dans la défense des droits de l'homme en Malaisie.

Jérôme Bouchaud est auteur, traducteur et éditeur. Passionné d'Asie et de littérature, il s'emploie à tisser des liens sensibles entre ses voyages, ses rencontres et ses lectures. Il est l'auteur de plusieurs guides de voyage et le traducteur de quelques livres. Il est aussi le fondateur du site *Lettres de Malaisie*, sur la littérature en provenance ou au sujet de la Malaisie, et des éditions Jentayu, dédiées à la mise en valeur d'écrivains et de formes littéraires d'Asie peu connus sous nos longitudes.

LA JEUNE FILLE EN BOÎTE

de Shen Dacheng

Traduit du chinois (Chine)
par Lucie Modde

« Qu'est-ce que tu en penses ? »

Ils sont tout un groupe d'amis mais sa question posée avec raideur s'adresse à un seul d'entre eux. Dès qu'il l'a formulée, son corps se presse contre la table et son regard s'arrime à celui de son interlocuteur, ce qui lui donne un air féroce. Mais, sous la lumière des lampes, le voilà qui rougit et bientôt, ses oreilles sont cramoisies, il est gêné, il n'arrive pas à faire comme si de rien n'était, alors il fixe cet ami, comme si cela pouvait faire diminuer son embarras.

Toute la petite bande se connaît bien, personne ne le prend trop au sérieux ; ses amis se moquent de lui et ses voisins directs lui mettent des coups de coude. Avec tous ces corps qui se mettent en mouvement, le regard qu'il avait accroché lui échappe et ses yeux se retrouvent à sauter de visage en visage, tous empreints d'une expression réjouie. La nourriture servie à la cantine où ils se sont réunis est plus consistante que délicate et les effets de l'alcool se lisent bientôt sur leurs mines détendues. Il est le seul à jouer la carte de l'intimidation.

C'est un jeune homme aux prises avec l'amour, un amour malheureux, ce qui le pousse à demander à ses amis s'il doit insister avec la jeune fille en question. Mais il ne recueille aucun soutien, tous lui répondent en éclatant de rire qu'il ferait mieux de lâcher l'affaire, qu'il se prend trop la tête. L'un d'eux glisse :

« C'est des filles comme ma sœur qu'il te faut.

— Quoi ? Tu me vois avec elle ? Non merci », rétorque-t-il en s'appuyant contre son dossier, le dos raide.

Se sentant insulté, l'autre commence aussitôt à faire la liste des qualités et des défauts de sa sœur alors même qu'il est le premier à la critiquer et à se moquer d'elle en temps normal. La discussion, qui n'a rien de sérieux, ne dure guère et se fait bientôt détrôner par d'autres sujets de conversation : matchs, jeux prévus pour le week-end, dernière technologie de divertissement, etc. Le jeune homme reste seul avec ses idées noires. Quand la bande se sépare, il part dans les rues sombres, sa tristesse intacte.

Tout en marchant, il se dit que ses amis sont plutôt réalistes de lui avoir conseillé de lâcher l'affaire.

Il sait très bien que son histoire est vouée à l'échec, c'est pour ça qu'il a cherché des mots de réconfort un peu creux auprès d'eux, mais la soirée n'a été qu'une longue suite de banalités. Il trouve ça bizarre, comment se fait-il que des sujets qui l'intéressaient jusque-là le laissent désormais froid ? À un moment, en une énième tentative d'absoudre ses amis et de se moquer de lui-même, il a lancé : « Est-ce que je ne me trompe pas moi-même en essayant de vous faire dire quelque chose auquel je n'ose même pas croire ? » Il s'est réjoui que personne n'ait relevé.

Les lampadaires jettent à la figure de ce marcheur esseulé leur lumière blafarde qui le frigorifie. Au moment où il passe devant un arroseur ultra-sensible caché dans un recoin, l'engin se tourne vers lui et projette un léger nuage de gouttelettes dans sa direction — *pshhht*. Comme il a toujours connu ça, il continue à avancer à en plissant à peine les yeux. Quelques mètres plus loin, un nouvel arroseur se déclenche sur son passage. À force de se faire régulièrement asperger, il a de plus en plus froid, notamment là où aucun vêtement ne protège sa peau, et de plus en plus mal à l'intérieur.

Il arrive dans une zone où la foule est plus dense. Autour de lui, d'imposants bâtiments, des panneaux publicitaires éclairés par des néons, des bruits et des lumières qui crépitent. À un carrefour, il s'arrête au feu avec d'autres passants. Autour d'eux, sept ou huit poteaux noirs sortent de terre et s'étirent jusqu'à leur hauteur, leur extrémité effilée courbée vers l'intérieur de sorte qu'ils

se retrouvent comme en cage. Une voix électronique aux accents menaçants qui consiste en un mélange habile de composantes à la fois masculines et féminines s'adresse à eux depuis divers endroits. « Merci de bien vouloir patienter. Merci de bien vouloir patienter » répète-t-elle distinctement. Toutes les deux boucles de requête — ou plutôt d'avertissement —, un bref bourdonnement résonne. Le jeune homme veut bien patienter le temps de ce contrôle. D'autres personnes s'arrêtent autour de lui et patientent elles aussi. Un fin brouillard se répand.

Tout a été calculé pour que la brume de gouttelettes, qui provient des arroseurs situés en haut des poteaux, les enveloppe entièrement. Les autres passants se soumettent en silence à l'opération. Rien sur leur visage ne laisse paraître le moindre inconfort, comme s'il n'y avait ni voix électronique ni douche. Ils continuent à passer leurs appels, à bavarder ou à fixer sans bouger le trottoir d'en face. La douche dure entre huit et dix secondes, un laps de temps pendant lequel la voix répète six fois ses consignes. Puis, les arroseurs disparaissent, la voix se tait et le feu passe au vert. Fort de ces trois autorisations, le petit groupe peut se mettre en marche. Ils n'ont pas sitôt entamé leur traversée que, derrière eux, le feu repasse au rouge, forçant un nouveau groupe à s'arrêter. La voix électronique reprend sa litanie : « Merci de bien vouloir patienter. Merci de bien vouloir patienter ». C'est au tour de ces nouveaux venus de se faire arroser.

Le liquide qui circule dans les poteaux est du désinfectant. Les arroseurs le vaporisent dans l'air pour qu'il retombe sur les passants.

Le jeune homme s'est pourtant fait désinfecter plusieurs fois de suite mais, comme il marchait dans une petite rue, les opérations étaient faiblement dosées et rapides. Dans les quartiers plus animés, en plus des aspersions régulières, il faut se soumettre à une désinfection de plus grande ampleur. Des appareils de mesure de la densité humaine et de relevé des fréquences d'arrosage sont disposés un peu partout afin de veiller à ce que la vaporisation du liquide soit la plus efficace possible. Aux murs de la cantine où le jeune homme

vient de manger, des arroseurs ultra-mobiles vaporisaient leur mélange à intervalles réguliers en direction des tables. Certains clients protégeaient machinalement les plats qui se trouvaient devant eux, comme s'il s'agissait là d'un geste sans importance accompagnant leur conversation, empêchant le liquide désinfectant de se mélanger à leur nourriture ou à leur boisson. Mais la plupart ne faisaient rien : ce fameux liquide imprégnait déjà leur corps, en manger ou en boire un peu plus ne changeait pas grand-chose.

Si les arrosages sont aussi réguliers, c'est parce que cette zone est contaminée depuis de nombreuses années. Dans l'enfance du jeune homme, un virus ne cessant de muter a failli éradiquer l'humanité tout entière. Les hôpitaux ont disparu sous des montagnes de cadavres et les concessions funéraires se sont vendues à prix d'or, ce qui a causé des blessures émotionnelles durables. Le virus, qui n'a toujours pas été vaincu, tue encore ceux qui l'attrapent ainsi que ceux qu'ils contaminent. Il se transmet aussi facilement qu'un objet qu'on donnerait à son voisin, et l'évolution de la maladie est si rapide qu'elle emporte le contaminé en même temps que le contaminant. On a rapidement découvert que seul un environnement aseptisé permettait d'affaiblir le virus, d'empêcher la contamination et donc de faire régner la paix. Les populations se sont alors rendu compte que se faire asperger de désinfectant était somme toute bien plus agréable que de mourir. Le jeune homme et ses amis ont donc grandi dans un monde où les mesures de quarantaine n'ont cessé de se renforcer avec les années.

En traversant le carrefour, le jeune homme franchit une ligne de démarcation. Il passe de la zone populaire où il vit et où les mesures de quarantaine sont modérées à un quartier animé où l'on entre après avoir subi une désinfection de groupe. Des enseignes de luxe variées accueillent un flot continu de clients. Les petites tables que bars et cafés ont installé dehors sont prises d'assaut par des couples. Une file d'attente s'étire en dent de scie depuis la porte d'un restaurant prisé, les gens attendant obstinément que leur tour vienne. C'est le paradis des hôtels de standing, des boutiques d'artisanat, des galeries, des théâtres, des salles de spectacle et autres.

Ici, on fait peu de cas de la désinfection, c'est le plaisir qui prime. Les visages sont radieux même si, de temps en temps, des petits rictus déforment les traits quand des seringues — les arroseurs ne sont pas le seul dispositif — apparaissent puis disparaissent comme par magie. Plusieurs échantillons de sang sont prélevés chaque jour pour une seule et même personne, chacun accompagné d'une voix électronique annonçant : « Prise de sang, ne bougez pas s'il vous plaît. » Une seringue sort alors d'un mur, d'une table, d'une chaise, d'un tronc, de n'importe où, avant de disparaître tout aussi mystérieusement en emportant avec elle un tube de sang. Pendant toute la durée de l'opération, les gens font preuve de la même indifférence que lorsqu'ils se font arroser.

Le plus embêtant dans tout ça, c'est sans doute l'air ambiant. Au centre de la zone touchée, dans les établissements de plaisir qui ne ferment jamais, l'air est particulièrement humide et il suffit de s'attarder un peu pour finir trempé. Le liquide désinfectant forme un brouillard dense que brassent les passants au fil de leurs allées et venues. Là où le taux d'humidité atteint des records se tiennent des personnes différentes du jeune homme et qui sont la source de son agacement ce soir : les gens-boîtes. Lorsqu'on est contraint de se faire asperger de désinfectant, de se faire prélever son sang, d'évoluer dans un climat humide, quelle est la seule chose qu'on ne peut pas accepter ? Un traitement différent.

Les partisans d'une défense absolue contre le virus vivent en effet à l'intérieur de boîtes. Ils sont peu nombreux, tout cela coûte fort cher. L'amoureuse du jeune homme vient de rejoindre leurs rangs. Il ne l'avait pas vue pendant quelques temps, aussi leur rendez-vous de la semaine passée a été une surprise totale. Elle était donc de ceux prêts à dépenser une fortune pour subir cette transformation.

Plusieurs gens-boîtes sont visibles dans la rue. En voilà un qui sort du bureau, l'allure élégante, le costume impeccable, les cheveux dressés sur la tête grâce à une épaisse couche de gel. Il est entièrement sec : en effet, un caisson transparent qui pourrait être en verre et dans lequel ne souffle aucun vent et ne tombe aucune pluie ou

jet de désinfectant le protège. La boîte, avec ses huit angles tranchants et ses arêtes bien droites, étincelle, l'air imposant. L'homme marche d'un pas tranquille et son cube le suit dans ses déplacements, délimitant un joli pré carré tout autour de lui. Lorsqu'il arrive à proximité du jeune homme, celui-ci n'a pas d'autre choix que de s'effacer pour le laisser passer. Il ravale une insulte et se retourne pour voir la boîte disparaître.

« Arrestation. Arrestation. » Ce cri perçant émane d'un véhicule sanitaire sans conducteur dont le gyrophare rouge et bleu déchire l'épais brouillard. À son approche, même le gens-boîte se range en toute hâte. Dès qu'il a disparu, la tension baisse d'un cran. Plus loin, là où résonne désormais la sirène, un prélèvement de sang réalisé quelques minutes plus tôt a dû être testé positif, ce qui a déclenché l'arrestation. La personne en question a dû ignorer jusqu'à la dernière seconde qu'elle allait être arrêtée, que le véhicule sanitaire de la police lui était destiné. Après sa prise de sang, elle a dû reprendre sa route ou continuer à faire la queue devant un restaurant connu. C'est vrai qu'elle se sent un peu patraque mais le virus n'est encore à l'origine d'aucun inconfort majeur. Elle sait qu'il suffit d'une attaque pour y passer mais elle ne connaît pas grand-chose à la maladie. Sans doute a-t-elle été stupéfaite de voir le véhicule sanitaire s'arrêter devant elle. Le jeune homme a déjà assisté à plusieurs arrestations mais une seule aurait suffi, une seule vous marque à vie. Il se souvient d'un contaminé indocile qui s'était enfui à toutes jambes ; une machine était alors sortie du véhicule, l'avait attrapé et ramené en le traînant. Sous l'effet de la peur ou de la maladie, de la peur sans doute, l'homme en question tremblait de tout son corps, un corps hurlant qui ressemblait à un instrument de musique organique. Il avait ensuite disparu à l'intérieur du véhicule et les spectateurs n'avaient plus rien entendu, sans doute avait-il été maîtrisé. La légende voulait qu'on rassemble dans un même endroit tous les contaminés pour les laisser mourir, mais rares étaient ceux qui croyaient à l'existence d'un tel lieu. C'était dans les véhicules sanitaires qu'on les éliminait. Soudain, la sirène qu'émet le véhicule module, se fait moins pressante, plus gaie, et la

voiture redémarre. Des poteaux larges comme des bras d'enfants sortent alors d'un peu partout et inondent les lieux de liquide désinfectant afin que la zone et les personnes présentes soient massivement décontaminées. Voilà le déroulé classique d'une arrestation.

Le jeune homme et les autres passants, rassurés, reprennent leur route et fendent à nouveau le brouillard qui retombe sur eux et étouffe le climat de tension. Tous se disent : Quelle chance que ce ne soit pas moi, quelle chance ! Mais jusqu'à quand ?

Deux gens-boîtes s'approchent alors. Ils sont magnifiques : le jeune homme a l'air d'un vrai gentleman, la jeune fille d'une demoiselle comme il faut, ils sont jeunes, très bien habillés, ils marchent d'un pas léger, leurs caissons renvoient la lumière des néons. À l'inverse du précédent gens-boîte, ils s'excusent d'occuper autant d'espace et passent leur temps à incliner la tête de droite et de gauche à l'attention des passants, comme s'ils étaient des représentants de la famille impériale avançant sur un tapis rouge. Il faut dire qu'ils prennent une place folle. Un « raccord » a été effectué entre leurs deux boîtes, qui sont collées l'une à l'autre, leurs arêtes parfaitement alignées. Les deux caissons qui avancent ainsi de front prennent deux fois plus de place que le gens-boîte précédent. Les deux jeunes gens forment clairement un couple même si leurs boîtes respectives les empêchent de profiter du contact corporel dont jouissent les couples ordinaires. Pourtant, ils donnent l'impression d'être tout à fait satisfait de leur sort. Ils doivent se raconter quelque chose de drôle car, les yeux dans les yeux, ils se sourient intensément, on voit même le blanc de leurs dents. Impossible de les entendre : comme ils n'ont pas branché leurs haut-parleurs, leur conversation reste circonscrite à l'intérieur de leurs boîtes. Bientôt, ils s'arrêtent et se disent au revoir en déposant un baiser sur leurs doigts, qu'ils collent ensuite à leur paroi commune. Les deux boîtes se détachent alors et chacun part dans sa direction.

Ce couple a réveillé le trouble du jeune homme. Son amoureuse habite dans le quartier. Il repense à leur rendez-vous de la semaine passée.

Il faisait très beau. Dans l'après-midi, une nappe de nuages s'était déployée dans le ciel bleu et une petite brise s'était mise à souffler, des conditions météo qui favorisaient la dispersion du liquide désinfectant et permettaient à l'air d'être un peu moins chargé en humidité que ce soir. Après avoir répondu à l'appel de son amie, il s'était présenté devant chez elle vêtu de ses plus beaux habits. En l'attendant, il avait remarqué qu'elle avait fait changer sa porte, les bonsaïs qui encadraient jadis l'entrée avaient disparu, de même que les petites fleurs rouge cerise et celles à longue tige et clochettes qui chatouillaient gentiment les jambes des visiteurs de leurs pétales et de leurs feuilles. Il s'était rué vers la porte d'à côté pour s'assurer auprès des voisins qu'il ne s'était pas trompé. En reprenant son poste, il avait vu les deux nouveaux battants s'ouvrir, ménageant un large passage par lequel la jeune fille en boîte était sortie en grande pompe. « Qu'est-ce qu'il s'est passé ? » s'était-il entendu murmurer. « Qu'est-ce qu'il s'est passé ? »

Échouant complètement à contrôler ses émotions et ses gestes, il s'était tourné à droite et à gauche comme si des amis plus sages que lui se tenaient à ses côtés et allaient pouvoir répondre à sa question. Il avait fini par fixer la jeune fille en boîte, radicalement transformée, et par lui demander en bégayant : « Tu… comment, pourquoi ? »

Après l'avoir regardé s'agiter avec beaucoup d'intérêt, elle avait fini par lui répondre : « J'ai fait une implantation de boîte, tu en penses quoi ? » Les mots qui s'échappaient de sa bouche étaient retransmis à l'extérieur via un haut-parleur situé en haut du caisson. Il avait trouvé très bizarre le décalage entre ce qu'il voyait et ce qu'il entendait, d'autant que la voix était légèrement déformée, ce qui donnait l'impression que la jeune fille remuait les lèvres sans rien dire et que c'était le caisson qui assurait le doublage.

« Ah oui, une implantation, oui. »

Il avait réussi à retrouver un semblant de calme en s'en remettant à sa raison : il n'était pas dans la position de trouver à redire à ses décisions, ils n'étaient pas en couple, son amour était à sens unique,

c'était d'ailleurs pour ça qu'il n'avait eu aucune nouvelle d'elle pendant tout le temps qu'avait duré l'intervention. Non seulement ils n'étaient pas en couple mais ils n'étaient même pas proches.

On n'était pas proches et on l'est encore moins, avait-il alors pensé.

Ils s'étaient mis à marcher l'un à côté de l'autre, ce qui lui avait donné tout le loisir de la regarder de profil. Il s'était efforcé de changer de registre, son amour-propre lui soufflant de lancer quelques plaisanteries afin d'effacer l'image de balourd qu'il avait malencontreusement laissée paraître. Où qu'il se trouve par rapport à elle, elle lui donnait l'impression, bien droite au milieu de sa boîte, d'être un objet en exposition dans un caisson vitré. Cinquante centimètres incompressibles les séparaient. Il avait tout essayé, s'était mis à sa droite, à sa gauche, était revenu à sa droite, tout ça dans l'espoir de trouver la meilleure position. Au cours de ce processus, il s'était plusieurs fois coupé sur les arêtes tranchantes comme des lames de sa boîte. Malgré la douleur physique qu'il avait ressentie, il s'était excusé et avait essayé de ne rien laissé paraître. Il s'était demandé si ces contacts répétés avaient été transmis à son corps — plus précisément, au corps se trouvant à l'intérieur du caisson. Sans doute puisque la boîte était désormais une extension de la jeune fille, deux entités fondues en une et régies par les mêmes systèmes de circulation. Il avait fini par se placer à sa gauche et avait continué à raconter des bêtises tout en la fixant.

À cause de l'opération, elle le dépassait en taille, ce qui le faisait se sentir tout petit. À l'intérieur de son caisson, elle était encore plus jolie qu'avant, comme si elle était montée en grade sur l'échelle de la beauté, à tel point qu'il n'arrivait pas à détourner son regard d'elle. Une technologie mystérieuse permettait aux cinq parois vitrées qui constituaient la boîte de flotter autour d'elle tandis qu'elle marchait sur un matériau beaucoup plus souple qui s'adaptait aux reliefs du terrain. En examinant de plus près l'intérieur du caisson, il avait découvert des petits boutons et des interrupteurs à levier quasi transparents qui s'éclairaient de manière intermittente et dont il n'arrivait pas à percer la fonction.

Son regard était tombé sur la paroi qui les séparait, dont la surface était abîmée. « C'est tout griffé, là » avait-il dit en effleurant les marques de l'index. « Désolé… je peux ? » La boîte était tiède. Caresser ainsi son corps sans en avoir eu l'autorisation était terriblement impoli. Le nombre d'écarts qu'il avait commis ce jour-là…

« Là aussi. » La jeune fille, plutôt que le réprimander, s'était tournée pour lui montrer d'autres égratignures. Il avait eu la présence d'esprit de reculer d'un pas pour que la boîte ne le blesse pas au passage. Et effectivement, c'était comme si une surface dure avait violemment éraflé cette autre partie du caisson.

« Oui, j'avais vu. Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Tu as senti quelque chose ? » avait-il demandé en réprimant son désir de toucher les griffures. Si sa boîte était bien une partie de son corps, ces marques étaient des cicatrices et chaque blessure avait dû la faire souffrir.

« C'est un caisson de seconde main ! » avait répondu la jeune fille en riant comme si elle parlait d'un vêtement.

Elle lui avait expliqué que le caisson était celui d'une vieille dame décédée dont on avait uniquement enterré le corps biologique. La boîte avait été placée en quarantaine, désinfectée et réparée avant d'être proposée à quelqu'un d'autre. « C'est mieux d'en avoir un neuf, mais il faut s'inscrire et attendre une éternité. Celui-ci est pas mal, la propriétaire précédente était quelqu'un de très précautionneux, elle en a pris soin. En dehors de ces quelques petites éraflures, il pourrait être neuf. »

Ils avaient encore parlé quelques temps de la vieille dame. Il lui avait demandé de quoi elle était morte, si elle l'avait déjà vue, en photo par exemple, ou si on lui avait montré des papiers lui ayant appartenu, si elle se demandait parfois à quoi cette dame avait ressemblé dans le caisson qu'elle occupait désormais, si ça lui faisait peur d'y penser. Il avait regretté certaines de ces questions car elles démontraient à quel point il était étranger à sa nouvelle vie.

Elle avait répondu à certaines d'entre elles sans trop se soucier de la cohérence de son récit, et son imagination à lui avait pris le relais. En y repensant, il ne sait plus trop ce qu'il a vraiment entendu et ce

qu'il a inventé. La vieille dame n'avait certes jamais été sur le devant de la scène mais elle avait joué un rôle non négligeable dans le cours des choses puisqu'elle travaillait dans un centre de recherche et était devenue la référence dans son domaine, une technologie parallèle à celle des gens-boîtes qu'elle et ses collègues rejetaient puisqu'ils y voyaient un développement mecha soumis au capital qui éloignait la recherche en virologie de son objectif scientifique premier. Accorder de la valeur à cette autre tendance serait revenu à déconsidérer la technologie qu'elle développait, aussi une concurrence durable avait-elle vu le jour entre les deux camps. Jusqu'à l'accident, qui les avait tous forcés à reconsidérer leur position. Au centre, un chercheur avait fait une mauvaise manipulation et un virus très actif s'était retrouvé en circulation. Avec beaucoup de courage, l'homme avait aussitôt déclenché la procédure d'urgence afin que l'institution soit placée en stade deux des cinq niveaux de risque établis — ça, il ne l'avait pas inventé. Les ordinateurs avaient bloqué des zones entières du bâtiment, ce qui leur avait valu à lui et à d'autres chercheurs innocents d'être confinés à l'intérieur. Bientôt, les premiers morts s'étaient déclarés. Les scientifiques se trouvant du bon côté des parois vitrées avaient pu observer la catastrophe sur leurs écrans d'ordinateur et recueillir des données. Personne n'avait réellement blâmé le chercheur en question, qui était certes à l'origine d'un accident mais également d'un sacrifice. C'était là son ultime contribution à la recherche scientifique. Les différents laboratoires avaient donc été privés de certains de leurs éléments, ce qui avait eu pour conséquence inattendue de pousser de nombreux chercheurs à infléchir leurs travaux : A avait rejoint le groupe de B, B celui de C, C avait fondé un nouveau groupe, et tous avaient tiré des conclusions différentes de ce même évènement, chacun redoublant d'efforts dans sa voie afin d'être le premier à voir ses recherches couronnées de succès et à sauver l'humanité. Les cartes avaient été entièrement rebattues. Un collègue très proche de la vieille dame avait péri dans l'accident et bientôt, la rumeur que leur proximité allait bien au-delà d'une simple relation de travail s'était

répandue, si bien que, après y avoir sans doute beaucoup réfléchi, la femme avait fini par déclarer publiquement qu'elle reniait ses recherches passées et comptait consacrer tout le temps qui lui restait à la technologie des gens-boîtes. Après de nombreuses années d'un travail acharné, c'était sous sa houlette que le dernier problème que posait cette technologie avait été résolu et que les premières boîtes avaient pu être mises à disposition des populations. Ce succès lui avait valu de régner en maître incontesté sur la communauté scientifique. Elle avait elle aussi demandé à subir une implantation afin de pouvoir continuer à étudier cette technologie de l'intérieur. Elle avait ainsi passé presque dix ans dans son caisson, une période pendant laquelle elle n'avait cessé de publier des articles édifiants sur le sujet. Et puis, un jour, on avait retrouvé sa boîte tombée sur la tranche en pleine rue. Le corps de la vieille chercheuse ne se trouvait plus au centre du cube, il était recroquevillé, plus petit que de son vivant, sur une des parois comme une fleur fanée soufflée par le vent. La boîte était glaciale au toucher et son occupante ne réagissait pas aux petits coups frappés dessus. Lorsque des personnes bien intentionnées avaient tenté de la remettre sur son socle, le corps à l'intérieur avait glissé le long des parois sans changer de position. On avait alors appelé des ambulanciers spécialisés qui étaient arrivés dans un véhicule destiné à cet usage. Ils avaient embarqué la boîte et l'avait ouverte aux urgences afin de récupérer le corps. La vieille dame était morte de vieillesse.

Le jeune homme avait fermé les yeux et imaginé la femme, petit mollusque, se faire extraire de son caisson-coquille. Dans un autre coin de sa conscience, il avait pensé à la fin qui attendait la jeune fille qui marchait à ses côtés.

Grâce à elle, il profitait pour le moment du fait qu'on leur cédait le passage. Elle n'était pas la seule gens-boîte à emprunter cette rue, et il s'était rendu compte à cette occasion que les gens-boîtes se saluaient entre eux du regard. Un jeune gens-boîte au regard vif avait d'ailleurs repéré son amie de très loin ; les yeux rivés sur elle, en bon pêcheur rembobinant sa ligne, il avait fondu droit sur eux.

« Comment peut-on rester autant de temps sans cligner des yeux ! » s'était interrogé le jeune homme, stupéfait. Arrivé à leur hauteur, l'inconnu avait jeté un regard intense à la jeune femme en la saluant avec un sourire arrogant. « Elle l'intéresse, elle lui plaît même, il va vouloir qu'ils se raccordent ! » s'était aussitôt dit le jeune homme, furieux. Comme s'il avait entendu ce cri du cœur, l'intrus avait fini par lancer un regard glacial au jeune homme avant de repartir dans la direction opposée à la leur, les yeux écarquillés.

Quand ils s'étaient arrêtés dans leur square habituel, les cheveux du jeune homme étaient trempés. Mal à l'aise, il les avait renvoyés en arrière de sa grosse main. Sa chemise lui collait au torse, faisant apparaître les contours de sa chair. Le chemin avait été une longue succession d'arrosages et comme le liquide désinfectant était irritant, sa peau le lançait et la douleur l'empêchait de rester concentré. Il avait malgré tout essayé d'être prévenant envers son amie et d'écarter les obstacles qui se dressaient devant elle. Il avait fini par dégager un espace suffisant sous un arbre pour qu'elle puisse s'installer. Son apparence à elle était toujours aussi soignée. Elle s'était assise de manière à ce que son caisson repose délicatement contre le tronc de l'arbre, son sommet disparaissant derrière le feuillage inférieur qui découpait de jolies ombres sur son corps. Les jambes croisées, l'air insouciant, elle frottait parfois un pied contre le plancher de sa boîte. Entre celui-ci et la terre se trouvaient quelques feuilles mortes, dont elle dessinait le contour avec ses orteils. Toujours distant d'elle de cinquante centimètres, le jeune homme avait remarqué combien le virus faisait ressortir leur différence de classe : elle avait beau s'être implanté un caisson de seconde main, il était bien plus à plaindre.

Qu'avaient-ils fait d'intéressant ce jour-là ? Après avoir reçu son coup de téléphone, il était allé la retrouver et ils s'étaient baladés en papotant. Rien de plus.

Il se souvient qu'elle lui avait racontée avoir commandé une boîte pour son chien chéri, dont la livraison était imminente. Bientôt, l'animal aurait lui aussi son caisson. Après avoir vécu séparée

de lui, elle allait enfin pouvoir raccorder sa boîte à la sienne. Son chien ne se secouerait plus jamais à cause des jets de désinfectant et ne courrait plus le moindre risque de se faire contaminer. C'était lui qui avait dû l'interroger sur le sujet, toujours aussi curieux de son choix et attentif à son ressenti. Il ne se souvient plus très bien mais, avec sa maladresse habituelle, il avait dû lui poser tout un tas de questions sur ce qui allait changer dans son quotidien. Sa voix relayée par le haut-parleur du caisson avait résonné sous l'arbre, expliquant qu'elle ne souffrirait même pas de la solitude puisqu'elle aurait son chien.

« Ah, tant mieux, c'est bien », avait-il répété à plusieurs reprises.

Le jeune homme avait froncé les sourcils et des rides rappelant les dents inclinées d'une fourche étaient apparues à la base de son front. Il n'avait aucune peine à comprendre ce qu'elle disait, après tout elle ne parlait que de choses assez superficielles ; mais la logique qui sous-tendait tout ça lui échappait, il n'arrivait pas à saisir sa pensée.

Non pas qu'il trouve sa propre vie enviable. C'est même tout le contraire. Comme personne n'est en mesure d'éradiquer le virus, le danger est toujours latent. Et puis, le virus ne cessant de muter, le liquide désinfectant doit lui aussi s'adapter : certains jours, il sent un mélange de jus de vieille chaussette, de fruits pourris et de poisson mort depuis plusieurs jours. Il suffit alors que quelques gouttes vous rentrent dans le nez ou la bouche pour que vous ayez envie de vomir. Alors que la formule retenue est toujours la moins agressive, vous avez souvent l'impression d'avoir mariné un jour entier dans du formol. Et pourtant, malgré votre peau toute ridée, vous êtes encore vivant, vous pouvez marcher. Ajoutez à cela le système de vidéosurveillance qui vous donne l'impression d'être continuellement épié et de ne jamais être assez propre, les piqûres, la possibilité d'être embarqué à tout moment dans le brouillard par un véhicule sanitaire avant d'être jeté en quarantaine et de mourir seul comme un chien, ou pire encore d'être désintégré en plein de petits lambeaux inertes dans cette même ambulance…

Qui se satisferait d'une telle vie ? Même si, parfois, il arrive que vous ne cherchiez plus à comprendre ce qui vous entoure, dès que vous vous repenchez sur la question, la situation vous échappe. Le jeune homme ne comprend rien à cette vie mais il comprend encore moins ceux qui veulent s'en extraire, les gens-boîtes, il ne comprend pas ce qui les poussent à se transformer en spécimens luxueux. Il en veut un peu à la vieille dame de tout à l'heure, il lui en veut d'avoir retourné sa veste, il en veut aussi à l'argent d'être à l'origine de toujours plus d'inégalités, et puis il en veut évidemment au virus.

« Merde », s'était-il dit en voyant l'ombre de l'arbre s'agiter sur le caisson et caresser à loisir la jeune fille dont il était amoureux, ses cheveux, ses épaules, ses bras, sa taille, ses jambes, tandis que lui n'en aurait plus jamais l'occasion. Peut-être qu'en fait, il trouvait la situation ridicule ou peut-être qu'il trouvait qu'elle, lui et tous les autres appartenaient à un univers résolument tragi-comique.

La jeune fille avait gentiment toqué de la deuxième phalange de son index contre la boîte, à peine deux ou trois coups. Le son émis lui avait rappelé celui du triangle, le moins important des instruments dans une symphonie. À la fois net et ténu, il avait longuement résonné dans le jardin.

« Quoi ? » avait fait le jeune homme en tendant impulsivement la main, qu'il avait collé contre la vitre au niveau de celle de la jeune fille. Seule la fine paroi séparait leurs paumes. Il avait ressenti un peu de chaleur et comme un frémissement. Ils n'avaient pas tout de suite retiré leurs mains. La jeune fille avait fini par émettre un petit rire et par faire retomber son bras le long de son corps. Elle voulait juste le tirer de sa torpeur, c'était pour ça qu'elle avait tapé contre sa vitre. Il était l'heure d'y aller. Ils avaient quitté le square, traversé quelques routes et s'étaient arrêtés devant sa porte désormais à deux battants sans s'être raconté grand-chose. Elle lui avait dit au revoir et c'était ainsi que leur rendez-vous avait pris fin. Depuis, elle ne l'avait plus recontacté, comme si cet au revoir avait en réalité été un adieu.

Ce soir, après avoir subi les moqueries de ses amis, il a marché pendant longtemps sans que cela ne lui permette de chasser sa tristesse. Le voilà revenu au même endroit.

La large porte est fermée. Il lève la tête et s'efforce d'apercevoir ce qui dépasse du mur d'enceinte, à savoir le bout d'un bâtiment moderne gris, sobre et luxueux. Plusieurs pièces sont allumées. Il entend un petit garçon pousser des cris bizarres par intermittence, comme s'il n'était pas d'accord. En écoutant plus attentivement, il réalise que ce ne sont pas les cris d'un petit garçon mais ceux du chien qui va bientôt être mis en boîte et qui a l'air de vouloir jouer.

Le jeune homme fait les cent pas devant le portail. Ce quartier ne l'a pas très bien accueilli ce soir, il s'est tellement fait arroser que ses habits gorgés de liquide pèsent lourd et que ses cheveux, qu'il a repoussés plusieurs fois en arrière, bouclent et retombent en mèches sur son front. Sans compter que, depuis qu'il est arrivé devant cette porte, il s'est fait prélever deux fois son sang.

Il n'appuie pas sur la sonnette. Il sort son téléphone et jette un dernier coup d'œil vers la maison. « Arrestation. Arrestation. » Un véhicule médical invisible fait entendre sa litanie. Quelle activité ce soir ! Et puis le calme retombe autour du jeune homme. Un petit bruit s'élève alors, celui d'un mécanisme en train de se mettre en mouvement, les arroseurs l'ont à nouveau dans leur ligne de mire. Il tourne rapidement la tête dans la direction opposée à celle d'où est censé venir le liquide désinfectant. Mais il se trompe et le jet lui arrive en pleine face, comme une petite fontaine. Il s'essuie le visage, baisse la tête, vaincu, fixe l'écran de son téléphone et ses doigts amoureusement posés sur le nom de la jeune fille en boîte se mettent à s'agiter.

Je passais dans le coin et je me suis retrouvé là un peu par hasard, je me disais qu'on pourrait peut-être… se voir. Il est pas si tard, un peu quand même, mais bon, j'avais envie de te revoir.

Le jeune homme répète ce qu'il va lui dire. La jeune fille peut répondre au téléphone via le système de communication intégré à son caisson.

Je me suis retrouvé là un peu par hasard. Je me suis retrouvé devant chez toi un peu par hasard, comme ça.

Il continue à répéter mais il n'est pas convaincu. Il finit par pousser un soupir en même temps qu'il appuie sur un des contacts de son carnet d'adresse. Avant même qu'il n'ait le temps de regretter son geste, son interlocuteur a déjà décroché.

« Hé, tu fais quoi ? » s'entend-il demander. « Et ton frère ? Il est là ? Non non, laisse-le, c'est pas pour lui que j'appelle. »

La personne qu'il a au téléphone est la grande sœur de l'ami qui lui a dit « ce sont des filles comme ma sœur qu'il te faut ». Elle est un peu vulgaire, facile à contenter. À chaque fois qu'elle les rejoint à une de leurs soirées, tout le monde l'accueille à bras ouverts mais personne ne s'intéresse vraiment à elle. Ce soir, le fait de penser à elle lui procure un sentiment de soulagement.

« Ça te dit qu'on se voit ? lui demande-t-il soudain avec beaucoup de naturel. Ce soir et maintenant par exemple. »

Le jeune homme s'éloigne d'un pas décidé de la porte de chez la jeune fille en boîte et prend la direction du boulevard. De là, il pourra retourner vers les quartiers populaires, l'endroit auquel lui et ses amis appartiennent. « Non, c'est une façon de parler ! Comment veux-tu que je sois là dans une minute ou même dans cinq ? Je suis en route, on se voit tout à l'heure, d'accord ? » lance-t-il en s'enfonçant dans une nouvelle nappe de brouillard. ▪

Shen Dacheng est une chroniqueuse, romancière, nouvelliste et éditrice chinoise. Diplômée de l'Université de management industriel de Shanghai, elle a travaillé dans le marketing, puis a lancé dans le journal littéraire *Bourgeons* une chronique analysant des nouvelles aux personnages étranges et intitulée « Personnes étranges ». De son vrai nom Xu Xiaoqian, elle s'est inspirée pour son nom de plume d'une célèbre fabrique de pâtisseries à Shanghai. Son premier recueil de nouvelles, *Ceux dont on se souvient*, est sorti en 2017. Sa nouvelle « La jeune fille en boîte » est extraite de son nouveau recueil, *Des astéroïdes en plein après-midi*, publié en 2020 aux éditions The Imaginist, à Pékin.

Lucie Modde est née en 1988 à Nantes. Après un master d'études chinoises à l'ENS de Lyon, elle passe quelques années en Chine avant de se former à la traduction à l'ESIT. Elle est aujourd'hui installée à son compte à Lyon et traduit des textes techniques, universitaires et littéraires depuis l'anglais et le chinois. Elle a traduit notamment *Encore plus loin que Pluton* de Huang Chong-kai (L'Asiathèque, 2018) et *Les Âmes des enfants endormis* de Mia Yun (Denoël, 2017). Elle est lauréate du prix Pierre-François Caillé de la traduction 2016 pour sa traduction de *Tout ça va changer* de Lao Ma (Philippe Picquier, 2015).

LA MARCHE SUR L'EAU

de S. Ramakrishnan

Traduit du tamoul (Inde)
par Vasumathi Badrinathan

Un jour lorsque j'avais treize ans, sans donner d'explication à son geste, mon oncle Mayilvahanam se mit subitement à marcher à reculons alors que le monde entier marchait vers l'avant.

« C'est pure folie ! » dirent tous ceux qui observaient sa démarche, pas à pas, à reculons. Mon oncle, toujours vêtu de blanc, chemise et pantalon immaculés, avait-il donc décidé de rejeter ce monde mouvementé qui avance à toute vitesse et de ne plus marcher qu'à reculons ?

Je le voyais, venant depuis chez lui déambuler devant mon école. Comment un homme pouvait-il marcher de la sorte, en toute simplicité, sans heurter personne, me demandais-je, admiratif. Mes camarades de classe le raillaient et l'appelaient « le fou », ce qui me rendait à chaque fois rouge de colère. Était-ce là un crime ? Si ce n'était sa démarche, mon oncle ne se comportait-il pas comme tout le monde ? Ne mangeait-il pas comme nous tous ? Ne passait-il pas lire les quotidiens à la bibliothèque ? N'allait-il pas au temple ? La seule différence était sa façon de marcher. Et cette originalité, il la développa comme il l'entendait !

Son épouse, ma tante Indrani, une femme colérique, n'appréciait pas certaines habitudes de son mari, comme celle d'inviter des inconnus à manger à la maison, habitude dont il ne démordait pas. Il était même surprenant qu'il trouvât ces gens aussi facilement : des voyageurs, de simples passants, des aveugles, des diseurs d'oracles errants accompagnés de leur taureau. Tous étaient amenés

par mon oncle pour un repas complet présenté sur une feuille de bananier. Ma tante disait : « Pourquoi les nourrir ? Pourquoi préparer à manger pour ces inconnus ? » Lui faisait mine d'ignorer toutes ses protestations véhémentes. Tant d'inconnus, dont certains ne parlaient même pas sa langue, tels des Indiens du Nord, avaient mangé chez mon oncle !

Ne prêtant aucune attention aux griefs de sa femme et de sa famille, mon oncle se plongeait aussi dans la lecture. Quotidiennement, il empruntait trois livres à la bibliothèque et s'y abandonnait complètement. Comme échappatoire à la colère de sa femme, il se mettait parfois à lire à haute voix. Excédée, ma tante lui saisissait alors l'ouvrage et le jetait au feu. Il ne disait jamais rien, prenait juste un autre livre et continuait à lire. Ma tante criait : « Pourquoi lire autant ? Est-ce cela qui nous aidera à faire fortune ?

— Tu n'en sais rien ! » répondait-il.

Mon oncle craignait les conflits, c'était sa faiblesse. Lorsque ses enfants l'accablaient de reproches, il se plongeait dans un exemplaire du recueil de Naladiyar. L'univers livresque était pour lui un réconfort, il s'évadait. Peut-être s'inspirait-il de ces récits pour inviter à sa table de parfaits étrangers, allez savoir !

Ma tante, inquiète pour son foyer d'avoir un mari aussi irresponsable, se demandait comment encourager ses enfants à réussir leur vie. Sa frustration se manifestait à chaque venue d'invités inconnus. Si parfois ma tante leur refusait le repas, mon oncle les emmenait au Saraswati Vilas, à côté de chez eux. Elle le tançait encore et encore : « Pourquoi les ramener ici, ces vauriens qui passent dans la rue ? » Pas un jour ne s'écoulait sans réprimandes, mais ce n'était pas pour autant que mon oncle changeait son comportement.

Il ne fumait pas de cigarettes ni de *bidis*, ne jouait pas aux cartes — mon oncle n'avait aucun de ces vices. Parfois il achetait des bananes qu'il offrait aux vaches aux abords des temples. D'après les racontars d'un marchand ambulant, il emmena même un chevreau errant manger des aubergines ! Et aux chatons abandonnés, il donnait des restes de poissons récupérés au Muniyandi Vilas,

comme le criait ma tante, de manière à ce que toute la rue l'entende. Ainsi vivait mon oncle ; en dépit des injures et des reproches de sa femme, jamais il ne s'en plaignait aux autres. Ma tante, elle, ne se départait pas de sa colère et l'accusait de tout, et surtout de marcher à reculons.

Quand il entamait sa marche singulière, ma tante se plaçait souvent devant la porte, incapable de trouver le sommeil le soir venu et fixant la rue de ses yeux hagards. Son entourage la décrivait comme prise de délires, même une fois endormie. « C'est pour m'accabler qu'il marche ainsi, se plaignait-elle à ses voisines. Un homme peut-il infliger un tel châtiment à son épouse ? » À l'entendre, les gens restaient perplexes.

« Mon mari n'est pas débrouillard », pensait-elle. Mon oncle travaillait dans un magasin de commerce équitable et, quand elle lui demanda d'acheter des produits à bas prix pour les revendre à profit, l'idée ne lui plût pas. Elle le réprimandait sans cesse : « Avec nos revenus, nous avons tout juste ce qu'il nous faut, il faut en finir avec votre hospitalité ! »

Mon oncle répondait alors : « Qu'importe à qui appartient l'estomac affamé, il faut le rassasier ! »

Elle ajoutait : « Et pour ça, vous n'avez trouvé que notre foyer ? N'avez-vous aucune envie de mettre de l'argent de côté pour nos enfants ?

— Qui sait ce qui va se passer demain, disait mon oncle.

— Nourrir la ville entière… se lamentait ma tante. On va se retrouver sans argent, à la rue ! »

Ce à quoi mon oncle répondait : « On ne perd rien à offrir un repas !

— Si une personne de plus passe le seuil de cette maison pour manger, je pars d'ici », menaça ma tante.

Mon oncle lisait alors le *Tiruvachagam* à haute voix de façon à ce que sa femme l'entende. Elle ne lui adressa plus la parole pendant deux jours, tout en recevant néanmoins un nouvel invité à manger. L'entente durait de la sorte !

Mais pourquoi se mit-il à marcher à reculons ? Cela restait un mystère. Il était le seul de la ville à circuler ainsi. Peut-être en trouverait-on de par le monde d'autres que lui, mais en aucune manière d'aussi rapides.

Le jour où ils allèrent assister à un mariage dans la famille d'Arunachalam, l'avocat, fut celui où il commença sa marche à reculons, se souvenait avec précision ma tante. Quelle en était la raison ? Que s'était-il passé ce jour-là ? lui demandait-on.

« Rien de plus que maintenant, répondait ma tante. Ce jour-là, comme nous étions invités à des noces, je n'avais pas préparé de nourriture à la maison. Lui, une feuille de bananier à la main, est arrivé avec un individu. Je leur ai expliqué l'impossibilité de servir quelque repas. »

« On se rendra plus tard au mariage, avait-il dit. Mon invité arrive à pied d'Uppathur, prépare-lui donc à manger. »

L'homme s'etait assis par terre, jambes croisées, comme s'il allait être servi. Ma tante, ne pouvant contenir sa colère, avait alors saisi un pot rempli d'eau et lui avait déversé le contenu sur la tête. Celui-ci ne s'en était aucunement froissé, l'avait bénie et s'en était allé. S'il avait proféré des injures, mon oncle aurait mieux accepté la situation, mais le fait que l'homme, après un mot de bénédiction à sa femme, se soit éclipsé, avait rendu mon oncle hors de lui. Furieux, il lui avait lancé : « Tu n'es pas digne d'être une femme ! »

Ma tante, toujours sous l'effet de la colère, l'avait copieusement insulté, ce sur quoi mon oncle était sorti de la maison en trombe. C'est depuis ce moment-là qu'il s'était mis à marcher à reculons. Il demeure étonnant que l'aigreur puisse agir aussi puissamment sur le comportement d'une personne, pensait-on ! Mon oncle n'avait jamais cherché à se justifier, mais depuis lors, il n'invita plus d'inconnu chez lui. D'ailleurs, lui-même cessa de prendre ses repas à la maison : il allait au restaurant. Pourtant il continuait à habiter chez lui. Voilà bien une drôle de vie, disait-on !

On aurait pu croire que mon oncle marchait à reculons pour amuser la galerie. Quelques-uns, pour se moquer, l'imitaient quand

il passait près d'eux. Il ne s'en irritait pas et continuait avec entrain sa marche particulière. Que pouvait bien lui apporter cette façon de se déplacer ? Je tentai l'expérience. Tout subitement sembla s'allonger autour de moi et se déployer devant moi : les voitures, le va-et-vient des gens, les arbres bordant les trottoirs, tout semblait différent. Propulser son corps en avant ou en arrière n'était pas pareil, je m'en rendais pleinement compte. Marcher à reculons en tournant souvent la tête en arrière n'était pas évident !

Mon oncle, lui, ne regardait pas derrière lui, c'était comme s'il avait les yeux dans le dos. Jamais pourtant il ne heurtait qui que ce soit, jamais d'accident, jamais il ne trébuchait ou tombait à terre. Ce n'était pas simplement une question d'habitude chez lui : sa propre volonté jouait un rôle prépondérant. Quand je lui posai la question, voici ce qu'il me répondit : « Le monde se révèle plus vaste pour celui qui marche à reculons. Il faut éviter de suivre la course habituelle du monde, il faut plutôt l'habituer à nous. »

Quel était le sens de ses mots ? J'étais trop jeune pour le comprendre. Existait-il des oiseaux qui volaient à reculons ? D'autres animaux qui se déplaçaient de la sorte ? De telles idées me traversaient la tête. Cette étrange façon de marcher reposait sur de l'amertume et un rejet du monde.

Outre la marche à reculons et l'accueil d'inconnus chez lui, mon oncle restreignit ses déplacements à la maison, au travail, au temple, dans tous ses lieux habituels. Pour ma tante, c'était déjà une victoire qu'il ait cessé d'inviter des étrangers à la maison. Ses enfants se moquaient de lui en le traitant de tous les noms et Surendra, mon cousin, chercha à le confronter en l'invectivant : « Tu ne vas rien accomplir de bon en lisant des livres ! » Ma cousine Shanti et son frère Divakar considéraient les actes de leur père comme un manque de respect envers eux tous.

Mon oncle ne répondait pas, car personne ne cherchait à établir avec lui un dialogue courtois. Peu lui en importait, l'absence de paroles n'empêchait pas les relations parentales.

J'adorais mon oncle. Je le voyais tenir d'une main son journal, son autre main se balançant librement. J'aimais sa démarche extraordinaire et son caractère solitaire. Monsieur Muthuswamy lui disait : « Vous traversez les rues à reculons. Gardez au moins un sifflet sur vous pour vous annoncer. » À cela, mon oncle ne répondait pas.

J'étais étudiant et j'aimais la compagnie de mon oncle. Je l'accompagnais parfois au magasin, là où il travaillait. Je le voyais se lever de sa chaise et, fidèle à sa marche à reculons, rejoindre les marchandises. Son attitude faisait l'objet de beaucoup de railleries, certaines personnes se gaussaient ouvertement sous son nez, alors mon oncle riait avec eux. C'était un travailleur acharné, qui restait au magasin jusqu'à 18 heures pour terminer sa comptabilité et ne rentrait chez lui qu'une fois la tâche accomplie.

Une fois, alors que je marchais avec lui, je lui demandai contre qui il était en colère. « Pourquoi le serais-je ? me répondit-il. Je ne suis pas un puissant ! À quoi bon être en colère, surtout pour celui qui est incapable de satisfaire la faim d'autrui ?

— Alors s'agit-il d'une punition que vous vous infligez ? poursuivai-je.

— Ce n'est pas de punition qu'il s'agit, mais de liberté. Face à ce monde qui avance tout droit, moi je marche à reculons. N'est-ce pas une liberté qui m'est accordée ?

— Comment ça, une liberté ? » Je n'étais pas convaincu.

« Tu ne pourras pas me comprendre comme ça… Il faut le vivre pour savoir. »

Ne pouvant suivre son allure, je m'arrêtai à mi-chemin tandis que lui continua sa route comme toujours jusque chez lui. Curieusement, comme je l'écoutais, c'était le monde qui me paraissait étrange ; chacun menait le cours de son existence comme il l'entendait, mais décider de vivre à contre-pied comme mon oncle, c'était un vrai défi. Ma tante, quant à elle, espérait que son mari rentrât dans la norme. Elle n'y renonçait pas et gardait espoir, même si lui ne montrait aucun signe de son côté. Un jour, ma tante arriva chez moi en se

lamentant : « Savez-vous ce qu'il fait maintenant ? Il reste prostré à un endroit. Si on souffre des jambes, on peut bien s'arrêter cinq minutes, mais lui peut rester debout des heures et des heures. Il y a deux jours, il est resté planté immobile de 16 heures au lendemain 9 heures, rue Chekkalai. Que faire avec un homme qui a perdu la tête ? Quel dommage qu'il devienne ainsi ! »

Mon propre père lui aussi décida de parler à mon oncle afin d'essayer de déchiffrer ce nouveau problème. Quant à moi, je me demandais si mon oncle n'avait pas quelque pouvoir surnaturel ou s'il ne prenait pas, comme dans la marche à reculons, simplement quelque plaisir. Par ailleurs, personne ne pouvait savoir où trouver mon oncle.

Cela eut pour conséquence qu'il ne pouvait plus travailler car personne ne lui confiait plus la moindre tâche. S'en souciait-il ? Quand j'entendis qu'il était debout, immobile, depuis un jour et demi, sous un arbre de neem près d'un marché au coton, je m'y précipitai aussitôt pour le voir. Il se trouvait là, fixe, de nuit comme de jour, les yeux clos, sans aucune nourriture, ne dormant pas. Il ressemblait à une statue de pierre. Je m'approchai de lui, pris ses mains dans les miennes et chuchotai : « Oncle ? » Il ouvrit les yeux et me répondit en souriant : « Je vais bien. » Je n'étais pas rassuré pour autant.

Ma tante, toujours prévenante à l'égard de son mari, appela deux hommes qui le transportèrent à Madurai afin qu'il y suive un traitement médical. Là aussi on chercha à identifier son mal. À son retour, il marchait toujours à reculons, mais sa marche avait perdu de sa vitesse. C'est alors qu'un événement inattendu survint.

Surendra, le fils aîné de mon oncle commença lui aussi à marcher à reculons, vite et sans jamais heurter personne, comme son père. Il s'en allait ainsi à l'usine à béton où il travaillait. Ma tante ne put supporter ça ! Elle sanglotait à chaudes larmes, s'en prenant vivement à Dieu. Surendra n'y prêtait guère attention.

« Pourquoi toi aussi deviens-tu fou comme ton père ? lui demanda-t-elle. Dois-tu l'imiter dans sa folie ? »

Surendra répondit : « N'injurie pas Papa, il n'est pas un homme ordinaire. Tu ne comprends pas ! »

À sa réponse, ma tante, prise de colère, se leva pour s'emparer d'un bâton afin de battre son enfant, mais celui-ci était déjà parti.

Ma tante ne pouvait se résigner à accepter la nouvelle marche à reculons de son fils. Elle se rendit au temple, revint avec de l'eau bénite et en aspergea Surendra. Elle alla aussi consulter un astrologue. Très souvent, elle ne se montrait pas disposée à préparer à manger. On disait d'elle qu'elle « marchait comme un chat malade ». De tout cela, Surendra ne s'en souciait aucunement.

Le père et son fils, marchant à reculons, faisaient l'objet de discussions dans toute la ville. Mais ni l'un ni l'autre ne s'en préoccupait. Un jour, je les vis ensemble dans la rue. Surendra ne pouvait égaler l'allure de son père, il y avait toujours une distance de dix pas entre eux. Surendra sourit en me voyant et dit : « La vie de famille, c'est comme une maladie pour les hommes, il faudrait s'en débarrasser ! » Je hochai la tête sans comprendre.

Mon oncle et Surendra ne marchaient jamais ensemble, tels deux oiseaux dans un même ciel suivant chacun leur destinée. Un jour, subitement, tous deux disparurent de la ville. Où étaient-ils ? Que devinrent-ils ? Personne ne le savait.

Ma tante les maudit, les imaginant mendiants aux abords d'un temple. À partir de ce moment-là, elle ne ferma plus la porte de sa maison. Elle commença à travailler dans un moulin à riz. Elle se mit aussi à parler toute seule, d'une voix forte, comme si quelqu'un était assis à ses côtés. Par moments aussi elle pleurait toutes les larmes de son corps.

Vingt ans passèrent quand j'appris un jour qu'un saint homme à Kolkata marchait sur l'eau. Je décidai d'aller voir le miracle. Sur place, une foule s'était assemblée, de la nourriture était offerte, l'air ambiant en gardait encore d'agréables effluves. Plusieurs personnes se prosternaient aux pieds du saint homme barbu, pas avare en bénédictions.

Je m'approchai de lui pour le voir de plus près. C'était mon cousin Surendra ! Il ne me reconnut pas, me bénit et m'offrit du *kumkum*[1]. Un dévot l'interrogea en bengali : « Qui est votre gourou ?

— Le gourou Mayilvahanam », répondit-il tranquillement.

C'était le nom de mon oncle ! C'était bien le même regard perçant. Je ne me fis pas connaître.

« Où se trouve le gourou Mayilvahanam ? demanda le dévot.

— Il a atteint le salut de son âme », répondit le saint homme.

En entendant cette nouvelle, je ressentis un léger pincement au cœur.

Le soir même, le saint homme devait marcher sur l'eau devant toute l'assemblée. Je n'eus pas le courage de rester, j'en avertis ma femme. En ironisant, elle me demanda : « Toute votre famille est comme eux ? » Son air moqueur m'irrita ! Je décidai de me rendre chez ma tante pour lui dévoiler ce secret.

Ma tante avait élevé seule ses enfants. Ceux-ci s'étaient mariés et avaient à leur tour eu des enfants. L'âge avait marqué son visage. Elle se parlait toujours à elle-même. Ma première intention était de lui dire toute la vérité, mais, en la voyant, je changeai d'avis. Spontanément, elle me parla de mon oncle : « Quand on se préparait pour aller au mariage de la famille Arunachalam, il a invité un inconnu à manger. En colère, je l'ai sermonné. Un homme, s'il se doit d'être affable, ne peut cependant rester oisif, et j'ai crié : Vous n'êtes bon à rien ! L'invité n'avait aucun courroux, il souriait, un sourire maudit, et le lendemain ton oncle marchait à reculons. Qui peut comprendre le cerveau humain ? »

Moi-même je ne comprenais pas la réaction de mon oncle. Était-ce pour punir sa femme ? J'en parlai à mon père, il m'écouta et me répondit :

« Je ne sais pas s'il est un saint ou un fou, mais j'ai compris une chose : celui qui comprend la faim de son prochain est un vrai homme. Pour assouvir sa propre faim, ton oncle, lui, ne comptait sur personne. Aussi, il ne disait jamais de mal sur ceux qui ne nourrissaient pas les affamés. Une façon simple de punir l'autre c'est de se punir, n'est-ce pas ? Il faisait ce qui lui plaisait, ne changeant rien pour personne, ce

1 Poudre rouge sacrée.

qui n'est pas chose facile ! Il n'avait aucune plainte contre le monde. Toi, moi, on est des gens ordinaires, lui était différent ! Pour ceux qui comprennent ça, cet homme est un saint, pour les autres un simple fainéant. »

Toujours perplexe, je lui demandai : « Papa, un homme peut-il marcher sur l'eau ?

— Les insectes le font, rien d'exceptionnel ! Mais pour un homme, il faut qu'il soit un illuminé. Quand l'esprit et le corps ne font qu'un, on peut tout accomplir. C'est ce qu'il a réalisé. »

Je vis à l'instant l'image de mon oncle devant mes yeux. D'une voix troublée, Papa ajouta :

« Le monde peut rejeter quelqu'un, mais quand votre propre famille ne parvient pas à vous comprendre, alors tout devient un enfer ! Lui a vécu cela, ni le monde ni sa famille ne le comprenaient. Mais pour lui, ce n'était pas important. Combien d'hommes sont capables d'une telle ouverture d'esprit ? »

La douleur de ne plus pouvoir revoir mon oncle m'attrista de plus en plus. ■

S. Ramakrishnan, né en 1966 dans le Tamilnadu, en Inde du sud, est un des auteurs importants de la littérature tamoule contemporaine. Écrivain à plein temps depuis trente ans, il a publié neuf romans, vingt recueils de nouvelles, neuf pièces de théâtre, une vingtaine de livres pour enfants et divers recueils d'articles et d'entretiens. Il a ete récompensé par de nombreux prix, dont notamment le prestigieux Sahitya Akademi Award en 2018 et le Tagore Literary Award, Kannadasan Literary Award, entre autres. Il vit actuellement à Chennai avec sa famille.

Vasumathi Badrinathan est diplômée d'un DEA de l'Université de Franche-Comté à Besançon et d'un doctorat en sciences de l'éducation et Français Langue Étrangère (FLE) de l'Université Lille 3. Elle est aujourd'hui directrice du département m département de français de l'Université de Mumbai, chercheuse en didactique des langues et formatrice des formateurs en FLE. Parallèlement, elle est chanteuse-interprète de musique carnatique, musique de l'Inde du sud. Elle se produit dans de nombreux festivals nationaux et internationaux et collabore avec des musiciens du monde entier. En tant que traductrice, Vasumathi s'intéresse plus particulièrement aux traductions du tamoul et du marathi vers le français.

L'HOMME DES CAVERNES

de Clara Chow

Traduit de l'anglais (Singapour)
par Patricia Houéfa Grange

Le plafond fuyait à nouveau.

Alfred pouvait voir la moisissure éclore telles des tumeurs sur le plâtre au-dessus de sa tête. De minuscules bosses se formaient parmi ces taches sombres, prémices de stalactites.

Il se souvint de la visite de Mammoth Cave près de Perth, avec ses parents, alors qu'il était enfant. À ces yeux enfiévrés, les formations rocheuses, dans la grotte touristique faiblement éclairée, étaient des formes de vie extraterrestre. Le petit Alfred âgé de cinq ans avait avancé à tâtons le long des passerelles métalliques, éclairant les coins obscurs avec une petite torche. Il avait écouté chacune des pistes de l'audio-guide, les écouteurs en trop grand arc au-dessus de sa tête. Il avait eu l'impression d'être dans l'immense salle de bal de Dieu — les pointes géologiques et piquets autour, simples éléments de décoration d'une pièce : chandeliers gigantesques et papier peint inégal.

Pourquoi les gens avaient-ils un jour cessé de vivre dans des grottes ? Pour se terrer dans des structures cubiques ? Il y avait eu de la majesté dans cette grotte, et cela lui avait manqué.

Et à présent le plafond fuyait à nouveau.

Il songea à soulever le pommeau de communication noir, installé sur le mur de la cuisine, pour appeler la gestion de l'immeuble afin de se plaindre à nouveau. Trois fois en un mois, il avait sommé les types de la maintenance de venir voir la fuite d'eau. Trois fois, un jeune d'allure morne, à crête et acné, s'était présenté à sa porte,

avait tâté les mouchetures molles offensantes du bout déplié de son mètre-ruban métallique jaune, et s'était retiré en disant qu'il ferait un rapport. Un prestataire était supposé venir et s'en occuper, mais ne s'était jamais montré. Alfred se lassait de cette routine. Entretemps, tout ce qu'il pouvait faire était de disposer une petite ville de récipients en plastique sous les fissures dans le plâtre, en espérant contenir le suintement.

Peu importe, se dit-il. Plus que quatre jours.

Bientôt, il échangerait son appartement contre la maison convoitée en sur-sol. Il n'avait aucune idée de ce à quoi s'attendre : après tout, il était né sous terre. Son père, ayant collaboré au projet de la Ville Tunnel, avait eu un droit de premier regard sur les unités avant l'achèvement du projet. Alfred n'avait jamais rien connu qui soit différent de l'appartement de ses parents, identique à celui-ci, acheté il y a deux ans.

Pour être honnête, la vie ici n'était pas si mal. Les urbanistes avaient fait d'énormes progrès depuis l'époque lointaine des galeries à éclairage artificiel, alimentées en air recyclé, et les cours intérieures à voûtes en berceau. Les tunnels étaient conçus de façon qu'une configuration astucieuse de puits de lumière, verre et miroirs, réfléchissait la lumière naturelle depuis la surface vers une grande partie des espaces souterrains. Avec la ventilation et les systèmes climatiques de pointe, pour les tunnelliens, c'était toujours une sorte de doux été éternel — sans la chaleur brûlante.

La surface serait quand même un cadeau indescriptible. Les êtres humains n'étaient pas des taupes. Ils aspiraient à être en sur-sol, à l'extérieur. Visant le ciel, se tendant vers le soleil. Au plus profond d'eux-mêmes, les gens étaient tous programmés pour être des graines germées. L'évolution s'en était assurée, et quelques décennies ne suffisaient pas pour changer le cours de l'évolution, Alfred le savait.

Alfred avait vu les brochures des unités en sur-sol. La mer s'étalait devant vous, le soleil s'attrapant aux vagues, exposant des crochets brillants, petites dents de fermetures étincelantes, dans

l'étoffe de satin azuré. Des mouettes partaient tels de petits points au loin, avant de se frayer un chemin en oscillant sur les zéphyrs et en glissant au-dessus de vous, projetant leurs pieds palmés disgracieux tel un train d'atterrissage. Et le gros sable vous enrobant, telle de la cassonnade — orteils, chevilles, mollets. Il avait attendu cela pendant longtemps, travaillant dur pour rembourser son prêt immobilier, pour avoir son tour de jouissance du bien à temps partagé — des maisons libres sur l'île, toutes avec vue sur mer, colline ou *padang*. À présent que l'étalement urbain avait été refoulé vers les tunnels, la peau de l'île avait guéri — elle n'était plus grêlée par les projets immobiliers, avait développé sa canopée et était devenue luxuriante. Les choses n'étaient plus manucurées jusqu'à en frôler la mort. Ça, c'était réservé aux jardins souterrains de la ville, dessinés et calibrés avec précision, par nécessité, afin que plantes et êtres humains ne se flétrissent pas tels des vers sans air ni nutriments, et meurent.

Il vida son café trois-en-un et mit sa tasse en acier inoxydable dans l'évier. De la moisissure germait dans les coins de ce dernier, telles les touffes de poils renégates jaillissant des oreilles des vieillards. L'éponge à vaisselle était en train de se désintégrer et perdaient de petits morceaux dégoûtants, mais il continuait à l'utiliser quand même. Commande de produits d'entretien ménager repoussée. Il n'y avait pas de place dans l'appartement exigu pour entreposer ne serait-ce qu'une éponge de rechange. Pour les tâches domestiques, il adhérait à l'école des célibataires, ce qui revenait à s'assurer de faire l'essentiel — pas de piles vacillantes d'assiettes puantes dans l'évier, pas de marques de dérapage sur la cuvette des toilettes, suffisamment de sous-vêtements propres pour la semaine.

Un son ténu, on frappait à sa porte. Il traversa la cuisine et la pièce à vivre en deux enjambées, et l'ouvrit. C'était Mary, la voisine d'en face. Une barre d'éclairage en tungstène rougeoyait dans le couloir, entre leurs espaces oblongs identiques.

« Yo, Alfie », dit-elle.

« Hey, Mar. »

Elle entra dans la pièce à sa suite. Ses cheveux étaient tirés en arrière en une queue de cheval ébouriffée, et elle avait l'air d'avoir, une fois de plus, dormi dans son maquillage. Des cercles d'eye-liner bleu électrique autour de ses yeux se détachaient sur la peau grisâtre de chaque paupière.

Mary avait meilleure allure autrefois. Il y avait une photo rivée par des magnets au réfrigérateur d'Alfred. Sur celle-ci, elle portait une robe en tissu doré chatoyant. Elle avait été prise il y a deux ans, dans un restaurant de fondue chinoise à l'agneau à Bawah Geylang. Le restaurant avait été pris en sandwich entre des immeubles crasseux. Ils étaient sortis avec des amis pour célébrer le nouveau poste de quelqu'un. Sur la photo, Mary faisait une grimace amusante — muscles et mâchoire délibérément relâchés, yeux fermés, et l'extrémité émoussée d'un cure-dents saillant des lèvres repliées de façon comique. Alfred, rose et somnolent en raison d'un excès de bière Tsingtao, avait un bras drapé autour de ses épaules. Le flash trop enthousiaste et trop proche avait un peu délavé leurs visages, leur donnant l'air d'enfants exaltés, propres comme des sous neufs. Ils avaient l'air heureux.

« Alors, dit Mary, demain c'est le grand jour, hein. »

Alfred émit un petit grognement, mais ne put se retenir de sourire au torchon qu'il utilisait pour essuyer la tasse en acier.

Les yeux de Mary parcoururent le petit espace de vie. Ils tombèrent sur la valise noire d'Alfred posée près de la porte de la chambre, sa forme compacte contrastant avec les fleurs pastel sur le dessus-de-lit une place.

« Prêt pour le départ ? » demanda-t-elle.

Il ouvrit le réfrigérateur et en inspecta le contenu. « Thé vert ? » demanda-t-il.

« Non, merci. »

Il se retourna, lui fit face et ils se regardèrent en silence. La table à manger en bois éraflée se dressait entre eux comme pour tenir la chandelle. Alfred se réjouissait soudain de sa présence. En tant que barrière. Pare-chocs. Sa surface était jonchée de son

iPad, d'écouteurs blancs, de papier à musique et de tout un pot de crayons taillés en pointes obsessionnelles. Un nouveau lot de machines à sous allait bientôt être lancé sur le marché, et son chef voulait de nouvelles mélodies pour chacune d'entre elles avant la fin de la semaine. Alfred continuerait à y travailler, en se connectant à distance au bureau, pendant qu'il vivrait à la surface.

Finalement, par manque de sujet de conversation, il demanda des nouvelles du bébé de six mois de Mary : « Rachel dort ? »

« Oh, oui, oui. » Elle désigna l'unité parents du moniteur bébé dans sa main, ses voyants lumineux calmes pour l'instant, jusqu'à ce que des pleurs les envoient se précipiter en cercles concentriques.

Trois ans, ce n'était pas si long, pensait Alfred. Pas pour une si belle opportunité. Ce serait une expérience. Il le regretterait s'il abandonnait.

Trois ans, c'était une vie entière pour un jeune enfant.

Le silence vint se percher entre l'homme et la femme, telle une poule grosse et grasse sur la table.

Le jour où Mary avait emménagé, elle avait frappé à sa porte et lui avait présenté un gâteau craquelé au chocolat dans un moule brûlé et noirci. Pendant qu'il essayait d'extraire son gâteau avec un couteau, elle s'était endormie sur son canapé. Il ne l'avait pas réveillée. Lorsqu'elle s'était levée trois heures plus tard, elle avait souri et était partie, comme si elle n'avait pas passé plus de dix minutes à bavarder avec lui.

Après cela, tous les après-midis, elle s'était pointée et avait fait la sieste sur ce même canapé en cuir pêche qu'il avait piqué dans l'appartement de ses parents. Quand elle se réveillait, il préparait des *spaghetti aglio olio*, et elle empruntait une bouteille de chardonnay dans son propre cellier. Ils mangeaient, puis partaient explorer les tunnels, s'arrêtant aux marchés de nuit, visitant les clubs de jazz en cavernes souterraines, dont les sièges en polymère changeaient de couleur en fonction du ton, de la teneur et de l'humeur de la musique, de telle sorte qu'on voyait la musique autant qu'on l'entendait et qu'on se laissait troubler par le subterfuge de bleus et verts.

Ils prenaient le train pour aller voir les cime-columbariums, où les corps étaient entreposés dans des alvéoles claires comme dans un hôtel capsule. Les cime-columbariums étaient des excursions populaires pour les enfants de l'école primaire — un autre trait de génie des tunnellistes pour combiner préservation de la mémoire des défunts, recyclage et éducation. Les gaz émanant des corps en décomposition étaient collectés dans les alvéoles pour un usage industriel et agricole. Mary adorait regarder les proches défunts d'autres personnes et les épitaphes gravées sur leurs alvéoles. D'une chiquenaude sur un bouton, on pouvait faire basculer l'hologramme montrant l'apparence de la personne défunte de son vivant, pour voir l'état actuel de décomposition — Alfred préférait ne pas savoir à quoi ressemblait exactement la personne défunte-depuis-un-certain-temps, mais Mary — oh, Mary — se promenait comme si c'était le centre des sciences, appuyant sur les boutons, allumant et éteignant les lumières, pressant son nez contre les alvéoles en verre.

« Je veux qu'on me mette dans un cime-columbarium après ma mort », avait-elle déclaré.

« Pourquoi ? », avait-il grommelé d'un air distrait, en scrutant un texte fraîchement inscrit sur une nouvelle alvéole : *Grande est mon affliction quand je pense / au mal que j'ai fait de mon vivant.*

« Comme ça tu pourras prendre ton temps pour me dire au revoir », avait-elle répondu.

Et il avait fait comme si l'alvéole suivante avait été plus intéressante qu'elle ne l'était en réalité, et elle avait fait basculer l'hologramme du corps suivant, encore et encore, jeune homme, vieillard pourrissant, jeune homme, vieillard pourrissant.

Puis, de façon assez contradictoire, un matin, Mary avait rencontré un gars dans une bibliothèque sans livres et avait entamé la discussion avec lui. Ils étaient assis côte à côte à des bornes informatiques, dans ces sièges en tissu en forme de galet aux couleurs vives, lorsqu'ils avaient tous deux tendu le bras vers le même livre numérique sur l'étagère électronique (le terminal de son voisin avait lancé un énorme bip d'erreur, elle avait levé les yeux, ils avaient ri).

C'étaient les hormones, avait-elle dit à Alfred, alors qu'elle était assise à sa table à manger marquée de cercles d'eau, grêlée à l'endroit où il avait laissé accidentellement tomber des ciseaux sur son placage sombre. Une réaction chimique extrêmement banale et cependant catalytique. Ajoutez X à Y et alors boum. C'était le bon moment, les bonnes conditions, la bonne température. Cela faisait un moment que ses ovaires traînassaient en elle, et récemment, ils avaient commencé à sangloter. C'est ainsi qu'elle avait présenté les choses — tandis qu'Alfred baissait la tête, en feignant compréhension et soutien.

Mary avait épousé Kelvin quelques mois plus tard et Alfred avait été sa demoiselle d'honneur. Rachel était née un an après, et la petite famille s'était inconfortablement tassée dans la garçonnière de Mary car Kelvin, qui effectuait de petits travaux dans le bâtiment, était incapable de conserver un emploi stable. À ce moment-là, le coup de foudre battait de l'aile. Quand Kelvin était parti, Mary avait repris son ancienne habitude de faire la sieste sur le canapé d'Alfred, mais, cette fois, avec Rachel dans un transat à ses pieds. Alfred faisait la lecture à la petite fille pendant que sa mère dormait. Des livres comme *Bonne nuit, la lune*, *Où les choses sauvages sont* et, de façon inexplicable, *Portrait de l'artiste en jeune homme*. Quand le bébé gigotait dans sa chaise à bascule et geignait, il la soulevait pour l'en sortir, s'allongeait délicatement sur son La-Z-Boy en loques, en la serrant telle une broche géante sur sa poitrine.

« Donc, trois ans, hein ? » disait à présent Mary.

« Ouaip. »

« Je veillerai à ce que ton orchidée ne meurt pas. »

Ils regardèrent tous deux le pot sans fleur, ses feuilles longues et fines, jaunissantes, pointant au bout de la tige sèche ancrée dans des morceaux de charbon de bois. Comme un panneau de signalisation dénudé.

« Merci, Mar », parvint-il à dire.

Elle expira et une question sembla se suspendre dans l'air entre eux. Il eut envie de tendre le bras et de la balayer telle une toile

d'araignée, ainsi il pourrait mieux la voir. Il tenta de la regarder droit dans les yeux, mais son regard ne cessait de dévier sur les côtés. Il finit par étudier les trois clous de cristal grimpant telles des fourmis sur le lobe de son oreille gauche.

Il avait reçu la lettre de notification un mardi. Il se rappelait que c'était mardi parce que c'était le jour où Jill, son élève, venait pour son cours de violoncelle. Jill avait huit ans et l'air maussade du petit d'une maman tigre. Elle avait traîné l'étui de son violoncelle à l'intérieur et était au milieu du prélude de la « Suite no. 1 en sol pour violoncelle » de Bach, quand le facteur avait frappé à la porte. Elle avait arrêté de scier des sons gutturaux sur son instrument et avait regardé Alfred avec colère, d'un œil méchant. Il lui avait maladroitement indiqué d'attendre pendant qu'il signait pour la lettre recommandée, puis, du pouce, il avait déchiré l'enveloppe pour l'ouvrir. Ensuite, il avait effectué une petite danse folle et festive, en sautillant sur place, devant elle et le facteur perplexe : le comité de gestion de son secteur d'appartement tunnel avait procédé au vote du prochain résident qui occuperait la maison du haut et son nom avait été tiré au sort. Après qu'il s'était arrêté pour reprendre son souffle et avait expliqué ce qui le faisait cabrioler de joie, Jill et le facteur s'étaient joints à lui pour hurler d'excitation à leur tour.

Ils avaient fait tant de bruit que Mary était arrivée, avec Rachel dans les bras, pour savoir à quoi toute cette agitation était due. Et donc ils lui avaient dit à elle aussi.

« Je peux venir avec toi ? » avait-elle immédiatement demandé à Alfred, une lueur d'espoir dans les yeux.

À ces mots, il avait lentement figé sa danse de la victoire, telle une toupie qui ralentit avant de s'immobiliser. « Euh, Mar, seuls les membres de la famille sont autorisés à accompagner le résident », avait-il dit.

L'air et sa langue avaient soudain semblé épais. Mary avait marmonné quelque chose à propos de vérifier si sa mijoteuse était en train de déborder et était retournée dans son appartement, la porte d'entrée se refermant derrière elle avec un bruit sec. Le son avait

rappelé à Alfred l'écho sourd du chien frappant le percuteur. Une balle engagée dans le canon, tel un amnésique se martelant le front.

Au bout de quelques minutes, Jill avait recommencé à jouer de son violoncelle. Le facteur était parti depuis longtemps. Et Alfred avait levé les yeux vers son plafond et remarqué, pour la première fois, que les tâches d'eau s'étalaient.

À ce moment-là, il n'avait pas compris pourquoi il n'en avait pas dit plus, pour lui faire comprendre qu'il était question de ne pas pouvoir, et non de ne pas vouloir. De même, tandis que Mary se tenait devant lui, frottant un de ses gros orteils contre l'autre par habitude, proposant de prendre soin de ses plantes d'intérieur, il était déconcerté de s'apercevoir que les mots ne viendraient pas. L'homme primitif avait frappé des femmes à la tête avec une massue et les avait traînées dans ses grottes. Il avait fallu bien plus que quelques centaines de milliers d'années pour que l'évolution change de cours, Alfred le savait. Des symphonies entières enflaient en son cerveau, mais il ne parvenait pas plus à amadouer sa trachée pour émettre une note qu'il ne pouvait apprendre à un poisson à chanter.

« Je t'enverrai une carte postale », croassa-t-il finalement.

« Ouais, ok. Merci », dit-elle. « N'écris pas "Comme j'aimerais que tu sois là", en revanche. »

Plus tard, c'est de l'expression sur son visage qu'il se rappela, quand il avait finalement pris l'ascenseur du tunnel pour monter à la surface, émergé en clignant des yeux dans la lumière du soleil et suivi le chemin de sable sur environ trois cents mètres vers l'arrière de la maison du haut, ses porte et fenêtres lui souriant avec bienveillance. Elle portait un sourire désabusé, mais quelque chose dans la courbe de ses lèvres et la lueur trop humide de ses yeux démentait une intense déception. Et lorsqu'elle avait dit au revoir, il y avait eu un demi-tremblement d'irrévocabilité en double-croche.

Trois ans, ce n'était pas si long, mais il ne lui avait fait aucune sorte de promesse. Elle l'avait déjà quitté une fois parce qu'il ne lui prêtait aucune attention. Et, cette fois, il ne pouvait même pas prétendre qu'il serait là pour elle.

Tandis qu'il posait son pouce sur le panneau pour déverrouiller l'entrée arrière, la porte en verre s'ouvrant en coulissant, il se sentit nerveux et, cependant, étrangement à plat. La maison n'était pas grande — à peine cinquante-cinq mètres carrés environ. Un lit simple recouvert d'un couvre-lit aux couleurs vives, en fleurs au crochet. À côté, un bureau sobre. Le sol était en chêne vernis, à l'exception de la kitchenette, avec son carrelage en mosaïque blanc-et-noir dessinant des motifs en L. La plaque de cuisson et sa crédence étaient en acier inoxydable, les plans de travail en pierre grise, fraîche au toucher. Il posa sa valise et marcha vers le jeu de portes pliantes blanches de l'autre côté de la pièce. Il les poussa pour les ouvrir, puis s'avança sur le balcon. Les embruns se traînèrent à l'intérieur sous le regard indolent des cocotiers. Cela soupira exactement comme un des effets sonores de son ancien Electone, parti depuis bien longtemps au paradis de la ferraille : *sh, sh, sh*.

Plaçant ses paumes sur la balustrade en bois patinée le séparant de la plage juste à quelques pas en contrebas, il aspira le sel dans l'air et ressentit les prémices d'un coup de soleil. Il n'y avait personne sur des kilomètres à la ronde. Il avait désiré l'isolement et les grands espaces, se reposer du ragoût capiteux des arômes souterrains, et c'était chose faite. Avec les portes du balcon entièrement ouvertes et repliées, sa petite pièce acquérait une vue infinie. Quelque part sur l'horizon, l'eau trouva enfin le courage d'enlacer le ciel.

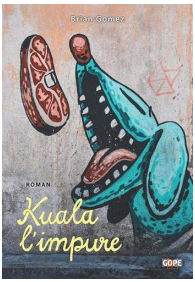
Alfred réalisa, avec la sensation de sombrer, du crâne à la colonne vertébrale, qu'il avait fait une horrible erreur en venant ici. ▪

Clara Chow est née à Singapour. Elle est l'autrice des recueils de nouvelles *Dream Storeys* (Ethos, 2016) et *Modern Myths* (Math Paper Press, 2018). Elle a bénéficié de résidences d'écriture au Centre culturel Toji en Corée du Sud, et dans le cadre de l'International Writing Program de l'Université de l'Iowa, aux États-Unis.

Patricia Houéfa Grange est poète, diseuse à haute voix et traductrice. Née et ayant grandi au Bénin, vivant en France et depuis toujours fascinée par l'Asie et l'Amérique latine, elle est

particulièrement intéressée par tout ce qui touche au multiculturel, au transculturel et à la poly-identité. À travers ses différentes activités, elle souhaite tisser des liens humanistes grâce à un métissage poétique et artistique.

CHEZ VOS LIBRAIRES



Kuala L'impure, Brian Gomez

Gope, 2020. Traduction : Jérôme Bouchaud.

Terry Fernandez est un musicien raté en cavale. Lors de l'enterrement de sa vie de garçon, ses amis ont été assassinés. Il pense qu'il sera le suivant — et il soupçonne le ministre de l'Éducation d'être le commanditaire. Ning Somprasong est une prostituée thaïlandaise qui, d'ordinaire, ne s'attire pas d'ennuis. Mais un soir, elle serre les dents plus qu'il ne le faudrait et se retrouve avec un sac contenant 18 millions de dollars — et de nombreuses personnes à ses trousses. Terry et Ning doivent faire équipe pour sauver leur peau… Bienvenue à Kuala l'impure, la nouvelle capitale de l'humour noir !

Lettres à Mina, Thuân

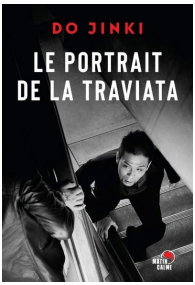
Riveneuve, 2020. Traduction : Yves Bouillé.

Automne 2016. Une écrivaine vietnamienne vivant à Paris revient dans son ancienne chambre d'étudiante sous les toits du quartier chaud de Pigalle, pour y commencer son nouveau manuscrit. Mais au lieu d'écrire un roman comme elle le fait d'habitude, elle se met à écrire des lettres à Mina, une amie afghane qu'elle a perdue de vue depuis la fin de leurs études universitaires en Russie. Trente lettres en deux semaines, jamais envoyées, qui prennent progressivement la forme d'un journal, auquel elle confie ses pensées — sur la vie en exil, sur le métier d'écrivain, l'ennui de sa vie conjugale, un ancien amour impossible, sur ses sentiments enfouis, sur les choses insignifiantes que l'on fait pour échapper quelque peu à la morosité du quotidien…

***Les mensonges du* Sewol,** Kim Tak-hwan

L'Asiathèque, 2020. Traduction : Ki-jung Lee et François Blocquaux.

Corée du Sud, 16 avril 2014, le *Sewol* sombre au large de la côte sud-ouest. 304 personnes trouvent la mort dans ce naufrage, pour la plupart des adolescents en excursion scolaire. Énorme scandale qui met en lumière des carences multiples aussi bien dans la gestion de la compagnie privée qui gère le navire que dans l'organisation des secours. Park Geun-hye, alors présidente, est violemment critiquée. Ce drame et ses suites compteront parmi les causes de sa destituti… Le narrateur est un plongeur professionnel qui a accepté d'aller rechercher les corps des victimes piégées dans leurs cabines…



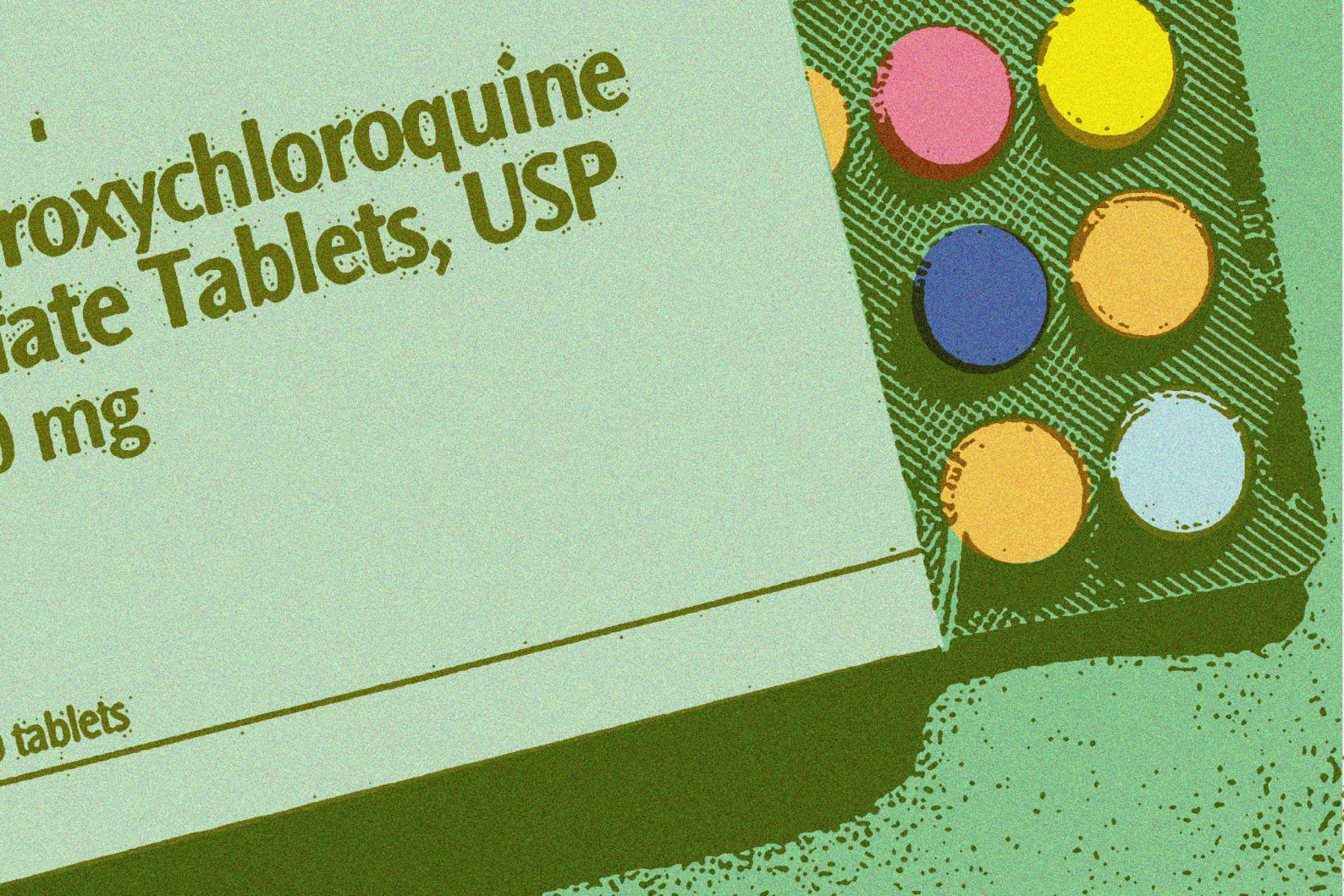
Le portrait de la Traviata, Do Jinki

Matin Calme, 2020. Traduction : Kyungran Choi et Delphine Bourgoin.

Deux morts dans un appartement au premier étage d'un immeuble paisible de Séoul. La femme qui y habitait — un coup de poinçon pour elle — et un voisin — un coup de couteau pour lui —, un type détestable qui lui tournait autour ces derniers temps. Et puisque le principal suspect gît à côté de la victime, il faut chercher ailleurs. Le concierge pourrait faire un coupable correct, le commissaire Lee Yuhyeon boucle son enquête et l'envoie en procès. Mais rien ne se passe comme prévu. L'innocence du vieux bougre s'impose, le procès est un fiasco. C'est alors qu'au téléphone, Lee Yuhyeon entend un rire familier et moqueur, celui de l'avocat Gojin, "l'avocat de l'ombre"…

JENTAYU

GUÉRISON ET (DÉS)ESPOIRS


roxychloroquine
fate Tablets, USP
0 mg
0 tablets

POUR RÉVOQUER LES ESPRITS

Traduit du malais par Georges Voisset

Avec le « retour à la forme naturelle » se termine,
aux feux du couchant, la cérémonie du troisième jour.
Les esprits sont raccompagnés chez eux, les participants à la cure,
y compris l'ex-malade, et retrouvent chacun son être quotidien.

Que l'oeuvre de notre vigilance
Porte ses fruits en abondance !
Par le moyen du dire des dieux ;
À la prière de Jésus, je les retourne.
S'en retourne Semar à la prière du soir !
À la prière de Jésus, je les retourne.
S'en retournent le Souverain Lumière,
La divinité Lumière,
Cheikh Seman et Cheikh Ali le Grand,
Les Quint Savez Qui,
Les Chefs de territoire Savez Qui !
Que les esprits qui viennent de la reine
S'en retournent à la reine !
Qui vient de Bisma, qu'il s'en retourne à Bisma !
Qui vient du sol, qu'il s'en retourne au sol !
Qui vient des bois, qu'il s'en retourne aux bois !
Qui vient des rivières, qu'il s'en retourne aux rivières !
Qui vient des clairières de la forêt vierge,
Qu'il s'en retourne aux clairières de la forêt vierge !
Qui vient du Noble Majestueux,
Qu'il s'en retourne au Noble Majestueux !

Qui vient de quelque divinité,
Qu'il s'en retourne à sa divinité !

Que la noix de bétel redevienne tige,
Que la noix d'arec redevienne calice !
Que la chaux redevienne coquillage !
Ne laissez pas de vapeurs derrière vous,
Et puissiez-vous vous en retourner
Dans l'harmonie de ma parole ! ▪

TEXTES D'ÉCOLIERS CHINOIS

Traduits du chinois (Chine) par Brigitte Duzan

La vie en 2020 au temps du coronavirus

Fête du printemps 2020. Pour tout le monde l'atmosphère est plutôt lourde ; l'attente impatiente des vacances d'hiver est devenue comme un démon hivernal, un démon imperceptible qui menace la vie de chacun.

Depuis décembre 2019, le nouveau coronavirus est comme une lourde pierre pesant sur le cœur de chacun. L'accident provient du marché Haixian de Chine du sud à Wuhan, mais on peut même dire qu'il a été causé par tous les amateurs de gibier sauvage de ce marché. J'ai moi-même vu sur internet des photos de soupe de chauve-souris à vous soulever le cœur ; sur ces photos, ces animaux ont une apparence hideuse, et c'est alors que j'ai appris que les chauves-souris peuvent être porteuses de plus de cent sortes de virus de haute toxicité, extrêmement dangereux, comme ceux de l'Ebola, de la rage et du SRAS. Bien sûr, hormis les chauves-souris, il y a aussi des animaux sauvages comme les ratons laveurs ou les castors qui sont également porteurs de virus en nombre plus ou moins grand, mais tous extrêmement toxiques. Il y a une phrase qui me semble très juste : « Les anciens ont mis plusieurs milliers d'années à élever en captivité des animaux que l'on puisse manger, faut-il aujourd'hui courir le risque de mettre sa vie en danger ? » Si le virus s'est propagé de Wuhan à toute la Chine, et de là au monde entier, on le doit maintenant à tous ces amateurs de gibier. Ainsi, les jours de fête que l'on attendait n'ont-ils pas été célébrés dans l'ambiance voulue.

Depuis la découverte du premier cas de pneumonie due au nouveau coronavirus, je vais tous les jours sur Weibo[1] à la recherche fiévreuse des dernières nouvelles ; d'abord, il y a toujours quelques articles en premier, du genre : « Coronavirus — nouveaux cas dans la ville de… » ou « La carte actualisée de l'épidémie ». Mais on trouve aussi de temps en temps : « Le premier malade guéri est sorti de l'hôpital » ou « Premier décès d'un malade du coronavirus à… ». Les statistiques des cas diagnostiqués sont de jour en jour plus effrayantes, et parallèlement j'ai le moral qui baisse chaque jour un peu plus.

Pendant ces vacances d'hiver, en partant du comportement des consommateurs de gibier, j'ai compris les goûts pervers de certains ; en voyant les gens contaminés et les résidents de Wuhan en général fuir la ville avant l'imposition de la quarantaine sans se préoccuper des conséquences, j'ai mesuré tout ce qu'il y a de mauvais dans la nature humaine ; en constatant le comportement des autorités de Wuhan qui ont ignoré, et ont même tout fait pour dissimuler la réalité de l'épidémie, en organisant même des réunions, j'ai découvert le mépris des hauts dirigeants pour la réalité sociale des souffrances du peuple ; en même temps, en apprenant la réactivité des autorités provinciales du Henan et la rapidité de leur propre réponse à la crise, j'ai aussi compris que, parfois, les différences d'un homme à l'autre ne sont pas d'ordre objectif, mais dépendent de la nature propre à chacun.

Le pays est en train de se renforcer. Selon un ancien dicton « Ceux qui survivent à une catastrophe sont bénis des cieux ». Je suis convaincu que le peuple chinois tout entier va unir ses forces pour lutter de concert contre le nouveau coronavirus et tout mettre en œuvre pour avoir une vie heureuse.

Écrit par la collégienne Zhang Hong
et publié le 17 février 2020.

1 Plateforme de microblogging chinois devenue réseau social n° 1 en Chine.

La Revanche des Animaux

Dans le passé, pour survivre, l'espèce humaine n'avait d'autre ressource que de manger les animaux sauvages qu'elle avait chassés. Mais, pour éviter qu'ils ne s'enfuient de tous côtés, les hommes ont dû les enfermer dans de grandes cages, avec une cruauté sans égale. Mais les animaux sont porteurs de milliers de virus de toutes sortes et quand l'homme les mange, les animaux lui transmettent ces virus. L'homme ensuite le transmet à l'homme, et finalement il y en a beaucoup qui succombent. Cela leur fait très peur, mais ils ne se repentent pas pour autant.

Voyez par exemple ce nouveau coronavirus apparu au début de 2020 ; c'est la maladie contagieuse la plus grave que l'on ait connue, beaucoup de gens ont dû rester chez eux sans sortir, sans pouvoir aller à l'école, sans pouvoir voyager, c'est vraiment un désastre. Or, à l'origine, ce virus vient bien sûr d'animaux sauvages. Depuis le début, il a atteint des centaines de milliers de personnes à Wuhan, puis il s'est propagé dans le monde entier.

Au début de l'année 2020, les animaux sauvages ont pris leur revanche sur les hommes : ils les ont enfermés dans des cages comme celles qui étaient les leurs jusque-là. Les hommes ont été pris de panique. Fort heureusement, d'adorables « anges en blouse blanche » se sont dépensés sans compter et ont sauvé l'humanité. Alors je veux leur crier : « Merci de votre contribution, grâce à vous le monde a de la beauté à revendre. Courage Wuhan !!! Courage la Chine !!! »

Il me reste à m'adresser aux chasseurs : « Ne continuez pas s'il vous plaît à chasser les animaux sauvages. Nous vivons aujourd'hui dans une société civilisée, nous devons vivre en bonne entente avec les animaux sauvages et construire avec eux une belle demeure où vivre en harmonie ! »

Écrit par l'écolière Du Sibing, 12 ans.

La Maison des anges

Mon lego merveilleux, vraiment, a bien changé,
Délicatement soigné, il s'est fait maison d'anges de toute beauté.
Je vais y arroser l'herbe et les fleurs assoiffées,
Balayer la poussière des mille couleurs du plancher.

Vénéré professeur Zhong Nanshan[2], êtes-vous fatigué ?
Venez donc dans ma belle maison d'anges en ce cas !
Je vous servirai des galettes dorées et du thé parfumé,
Et vous pourrez paisiblement sous le parasol faire la sieste un moment !

Chers anges en blouses blanches,
Il n'est pas aisé de soigner tous ces patients !
Alors je vous invite dans ma demeure d'anges,
Vous pourrez sans crainte enlever masques et lunettes
Retirer vos tenues protectrices
Et humant sans restreinte le merveilleux parfum des fleurs
Dans la plus grande quiétude vous reposer un bref instant.

Et vous mon oncle, plongé dans vos lectures
Isolé sur votre lit d'hôpital[3], comment vous sentez-vous ?
Je vous souhaite de bien vite guérir.
Et si cela vous dit, venez donc dans ma demeure d'anges !
Je vous préparerai un bon café pour lire vos auteurs préférés.
Pas de virus, l'arôme des livres seul sera présent à nos côtés.

Et vous, pauvres petits animaux abandonnés du quartier,
Vous avez faim ? vous avez soif ? vous avez peur ?
Je vous invite chez moi, dans ma demeure d'anges,

2 Le professeur Zhong Nanshan est celui qui a découvert le coronavirus du SRAS en 2003. Il a ensuite géré l'épidémie dans la province du Guangdong. Spécialiste du coronavirus, il a apporté son expertise lors de l'épidémie de la Covid-19 à Wuhan.

3 L'autrice fait ici référence à la photo d'un jeune homme qui a eu énormément de succès sur internet : allongé sur le lit d'un hôpital d'urgence à Wuhan, il est plongé dans un livre et tellement absorbé dans sa lecture qu'il semble totalement indifférent au monde qui l'entoure.

Vous trouverez ici de quoi manger à satiété,
De l'eau douce et des édredons bien douillets,
Il y a même les jouets que vous préférez,
On pourra ensemble joyeusement s'amuser.

Je voudrais vraiment être une magicienne
Pouvoir de quelque enchantement
Transformer ce jeu de construction
En une vraie maison d'anges de toute beauté !

Écrit par Wang Di, 12 ans,
élève de l'école expérimentale n°2
du district de Changping, à Pékin (5ème année).

Histoire de pangolins

Le confinement aura duré trois mois, mais il va bientôt se terminer. Pendant ce temps-là, j'ai fait tous les matins mes devoirs par internet. Ce que j'ai préféré, ce sont les cours d'art plastique pour apprendre à faire des papiers découpés pour décorer les fenêtres. Ce sont des papiers découpés que l'on colle sur les vitres. On prend une feuille de papier rouge ordinaire, on la plie et on la découpe, et on peut en faire de jolies décorations de toutes sortes de formes. L'après-midi, j'ai fait de la gymnastique à l'intérieur et, à d'autres moments, j'ai appris à faire la cuisine. J'ai appris à faire un plat délicieux — du poulet mariné Nouvelle-Orléans au riz sauté. Mais j'ai aussi regardé la télévision pour me détendre.

Ce qui m'a le plus frappée, c'est un documentaire sur les pangolins. Ces animaux peuvent en un rien de temps creuser un trou dans la montagne et s'en faire un terrier. Comme le pangolin a des écailles très dures, une carapace comme une armure, en chinois on l'appelle « L'armure traversant les montagnes ». Dans le film, on voyait l'un de ces animaux qui était mort dans un incendie : même une fois mort,

il était impossible de redresser son corps roulé en boule. C'est alors qu'on a remarqué que c'était une maman qui était en fait repliée sur un bébé pangolin. Elle était morte pour le protéger. Et le bébé était toujours vivant. En voyant cela, j'ai été émue aux larmes.

Aujourd'hui, pourtant, ces animaux adorables sont en danger d'extinction. Le documentaire était intitulé « Les pangolins, des animaux trop souvent victimes des chasseurs ». Certains croient que leurs écailles ont des propriétés médicinales, et que leur chair peut se manger. Quelque cent mille pangolins sont donc tués chaque année. Mais on a commencé à les protéger. Ainsi une femme nommée Mary a sauvé le petit pangolin, qu'elle a appelé Baobao (Honey)[4] ; elle l'a ramené chez elle pour le nourrir, puis, une fois grand, elle l'a relâché loin dans la montagne, hors d'atteinte des chasseurs.

Cela fait longtemps que nous encourageons la protection des animaux sauvages, mais il y a toujours des amateurs qui raffolent de leur chair. Or, il est fort possible que les pangolins aient été les hôtes intermédiaires qui ont favorisé le développement du nouveau coronavirus que nous avons connu en 2020. A cause de ce virus, mes parents ne peuvent pas aller travailler, et nous, les enfants, nous ne pouvons pas aller à l'école, ni sortir nous amuser un peu. Ce virus a fait d'innombrables victimes en Chine et dans le monde entier.

La protection des animaux sauvages est notre responsabilité, et j'ai envie de dire à tous ces prédateurs qui les chassent : « Ne faites pas de mal aux animaux sauvages, protégeons-les ensemble ! » ▪

Écrit par l'écolière Song Jiani, 12 ans, née l'année du rat,
de l'École primaire du district Shuangta dans la ville
de Chaoyang, province du Liaoning.

Brigitte Duzan : voir notice en p. 15.

4 Mary Douglas (1921-2007), anthropologue britannique qui a fait des recherches sur le culte du pangolin et les rituels qui lui sont liés, chez les Lele du Kasai, dans l'ex-Congo belge, en Afrique centrale. Elle a montré, par exemple, que, chez ces peuplades, et les Hamba qui leur sont proches, le pangolin est un animal-esprit ami de l'homme, qui a des fonctions et un statut complexes au sein de la société.

LES CINQ PAS DU MONDE

de Meng Lang

Traduit du chinois
par Gwennaël Gaffric

1.

ENTRE LES SIGNAUX MARITIMES et la brume, tantôt je dérive, tantôt
je m'efface
que les signaux colorent notre monde en perdition
que la brume s'achève bestialement dans les palpitations diaphanes
de mon cœur
il fait si calme entre le bateau et la rive, des grappes de rosée s'accrochent
à mes membres

regarde le monde qui prend forme, regarde ses reliques intactes
et au milieu de tout, mon corps moite qui avance
je tâtonne peut-être contre une cicatrice, sa douleur, son mutisme
sur mon dos, une cicatrice dissimulée, tantôt je dérive, tantôt je m'efface

regarde, oh regarde, nos vies en fuite n'ont pas perdu leur but
le soleil levant est l'œil malade d'un cyclope innommable, il devient
terrifiant
et tout est sous son regard, et tout est dans sa terreur
mais je persiste à soulever les signaux, à soulever la brume immaculée

entre les signaux maritimes et la brume, tout est devenu clair
une victoire destructrice, mais une fois encore il nous faut retarder
notre joie
entre le bateau et la rive, entre remous et équilibre, une vie peut s'écouler

mes quatre membres rament dans le vide, ils veulent que je dérive,
ils veulent que je m'efface

2.

Ah, quand même la pensée devient principe, loi d'airain
mon visage gorgé d'espoir, affrontant bravement la trahison
drapée de quel ciel ? ma silhouette maigre
et affublée de quel costume ? je fuis ces rituels violents
un feu de souffrance s'élève, la lumière s'enlise dans les machines
d'autres invoquent en silence ce temps en ruine qui ne vient pas

les murmures à l'intérieur des murs couvrent le tonnerre et les tempêtes
tu rapperas encore de ta voix électrique, mais tu
ne jouiras jamais du langage, si intense, si éphémère
les pas encore plus légers sur le tapis couvrent les crimes acceptables
les nobles se meurent, la beauté de la tradition perpétuée
parle plus fort, la rouille sur la théière n'a jamais autant brillé

il porte tout le sang de son corps, il soulève toute l'énergie de son corps
il marche, il regarde, il parle, il renonce à ses idées-eau
je le suis, je le rattrape, je le dépasse, comme un verre qui se renverse
la férocité dans mon cœur se déploie vers un groupe d'enfants
sous le soleil
quelle puissance démoniaque ? Je résiste encore et encore
un groupe d'enfants, dont l'adolescence souffrira jusqu'à la vieillesse
d'une longue, longue maladie

3.

L'immensité calmement assise devant moi s'apprête à marcher
les pas de la terre, ce sont mes foulées impossibles
ce sont les voltes de la planète, c'est moi dans le vertige de l'infini
l'immensité assise devant moi m'a pris tout entier dans ses bras

on a donné des roues à la forteresse, je dors au milieu des pierres racineuses
ceux qui abandonnent les corps aux charniers continuent à scier la ville au long cartilage
peu importe où leurs mains passent, la monture d'un guerrier est sciée en deux
le métal grince, le soleil qui roule s'accroche aux cauchemars

des dents blanches et tranchantes, celui qui les exhibe abandonne l'achèvement du ciel
des dents comme des ennemis, qui déchirent mon cœur de douleur
et ce délire, que l'un d'eux scie et scie encore pour fissurer la mer
l'eau, cette eau que tous ont oubliée, et qui suffit tout juste à mes lèvres

l'adaptation d'une romance littéraire en film dramatique, un égal un
le péché reste le péché, la foule déferle vers le ciel, pour que les étoiles les dispersent
les nuages sont les nuages, les nuages ne sont pas les nuages — à qui revient-il de trancher
un flot d'inepties dans le délire de ces jeunes, oh, fripouilles aux palpitations paisibles

4.

TRAITE LA PEUR COMME un fruit, qui se transmet de main en main
mais elle est tout entière dans ta poitrine, dans ton cœur au goût de miel
deux enfants, dont les vies déclinent humblement le parfum de celles à venir
et la foule déferle soudain vers les confins de la liberté
une vague de perles éblouissantes, qui un instant ne trouve pas la sortie
dehors la lumière, dehors la peur, et dehors le démon
une si grande peur vibre là-bas, tu te tiens trop loin

approche-toi, tu trembles de tout ton corps
cette peur n'arrive pas à me secouer, à me capturer, dans l'ordre
et plus encore dans l'anarchie, je jouis de la liberté que me donne le silence
j'essaie, je me gonfle de courage, je respire
avec l'oxygène je m'enflamme doucement, j'exprime, ma nature

mon regard dans le lointain, mais ce n'est qu'un déferlement de jeunes femmes
oh, à la crête des vagues ! désintégration de pièces d'argent, déluge de rêves en larmes
sans jalousie j'avance dans les profondeurs des armoires en os
les restes de l'eau de pluie sont des tigres dans le revers d'une veste
sa tête, se transmet de ma main à ta main
dehors la lumière, dehors la peur, et dehors toi, dans l'immensité

5.

Il est toujours l'âge de partir, toujours l'âge d'arriver
toujours sur la route, décembre saute soudain à janvier
un hiver de Chine, un froid sans nom, figé au bord de la table
mes pieds foulent les profondeurs, mes mains brossent la neige sur les livres
c'est le moment de partir, c'est le moment d'arriver
ma route passe par le ciel, la terre et l'océan, ma route passe par l'éternité

mes efforts d'une vie reviennent à regarder derrière elle
ces secrets qui s'embrasent, ces silences infinis
comment les flammes dévorent notre précieux oxygène
et comment l'oxygène épaissit nos sangs silencieux
oh, mes efforts d'une vie, commencent toujours en hâte
je ferme les yeux, ce sont mes yeux qui s'ouvrent

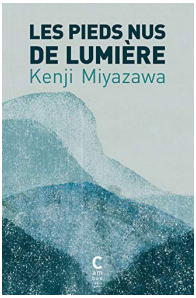
donnez-moi une machine, une machine à lire
laissez-moi l'écraser, la réduire à néant
laissez-moi broyer le métal avec ma chair, laissez s'échapper la poussière sur la route
mais laissez-moi lire, laissez-moi lire, lire, au moins
les étoiles dans le ciel ouvrent leurs yeux pour moi, ces entités divines
oh, entités divines, laissez-moi pour une fois relâcher mon livre, la terre et l'océan

1991 ■

Meng Lang est né en 1961 à Shanghai (Chine) et décédé en 2018 à Hong Kong. Dans les années 1980, il a participé activement à la publication de revues et de mouvements de poésie en Chine. Inquiété par la police, il a déménagé aux États-Unis en 1995 où il restera comme écrivain en résidence à la Brown University jusqu'en 1998, date à laquelle il est parti vivre à Hong Kong. En 2001, il a fondé avec d'autres écrivains en exil le Independent Chinese PEN Center. Il a créé en 2006 la maison d'édition indépendante Morning Bell Press à Hong Kong, dont il est devenu l'éditeur. Depuis 2015, il vivait dans la région de Hualien à Taïwan, où il continuait à écrire.

Gwennaël Gaffric est traducteur littéraire et docteur en études transculturelles. Il a traduit plusieurs romans, recueils de poésie et de nouvelles venus de Taïwan, de Hong Kong et de Chine. Spécialiste de science-fiction en langue chinoise, il est actuellement professeur associé en études chinoises à l'Université Jean Moulin de Lyon et s'intéresse aux nouveaux espaces d'expression littéraire dans le monde sinophone.

CHEZ VOS LIBRAIRES



Les pieds nus de lumière, Kenji Miyazawa

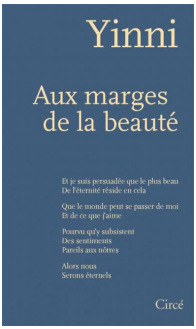
Cambourakis, 2020. Traduction : Hélène Morita.

Puisant librement dans le riche folklore de sa province natale, Kenji Miyazawa, en visionnaire bouddhiste, a su mêler avec bonheur hommes et bêtes, volcans et rivières, étoiles et glace, roches et esprits. Les contes de ce recueil illustrent à merveille les multiples registres qu'utilise le poète, en authentique voyant, tour à tour scientifique, mystique, facétieux, musicien, toujours ardent et passionné…

Les chats ne rient pas, Mukai Kosuke

Philippe Picquier, 2020. Traduction : Myriam Dartois-Ako.

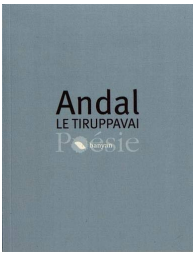
Il y a d'abord un chat de gouttière au pelage d'un roux doré, qui aime dormir pelotonné en U devant le poêle. Il est vieux et ses jours sont comptés. Pour réconforter ce chat en fin de vie, se forme un étrange ménage à trois composé d'une jeune et prometteuse réalisatrice de cinéma, de son mari journaliste et de son ex-compagnon, scénariste désenchanté et trop porté sur la boisson. Une intimité imprévue se crée entre eux à la faveur de leur amour commun pour ce chat. Car sa présence crée une mystérieuse alchimie avec ces sentiments mêlés qui agitent le coeur des hommes et leur sont parfois si impénétrables. Peut-être leur donne-t-il l'occasion de comprendre enfin, et de faire face bravement : il faut accepter d'aimer.



Aux marges de la beauté, Yinni

Circé, 2019. Traduction : Matthieu Kolatte.

Ces soixante-treize poèmes offrent un riche panorama de l'œuvre de Yinni, celle d'une authentique marginale interrogeant sans relâche notre monde contemporain, ses contradictions, ses absurdités, ses folies et ses violences, celle d'une âme sensible dont la voix, bien que solitaire, ébranle les certitudes mal fondées pour réaffirmer avec force l'importance de l'humain. Depuis le petit coin de terre qu'elle occupe et chérit au nord de l'île de Taïwan, Yinni s'adresse à tous ceux qui, comme elle, s'étonnent et s'inquiètent des dérives de notre temps.



Le Tiruppavai, Andal

Banyan, 2019. Traduction : Vasumathi Badrinathan.

Andal née sous le nom de Goda, mot polysémique qui peut signifier "celle qui apporte la lumière", "par qui les révélations arrivent", "qui fait des dons de vaches", montra dès son plus jeune âge une vive inclination à la dévotion et un amour grandissant au dieu tout-puissant Vishnu. Le *Tiruppavai* sublime la beauté pastorale et la juvénilité. Il se compose de trente poèmes, en tamoul de la période Sangam, âge d'or de la poésie tamoule.

QUE LA PLUIE NE M'ABATTE

de Kenji Miyazawa

Traduit du japonais par Hélène Morita

Tout le monde au Japon connaît ce poème. Kenji le portait toujours sur lui, noté dans un petit carnet noir. C'était en somme une ligne de conduite personnelle, intime, qui a trouvé des échos innombrables par la suite.

Que la pluie ne m'abatte
Pas davantage que le vent
Ni la neige
Ni la chaleur de l'été

Un corps en bonne santé
Pas de désirs
Jamais d'emportements
Que toujours
Je rie paisiblement

Que je mange chaque jour
Quatre bols de riz brun
De la soupe, quelques légumes

Devant toutes choses
Que je m'efface moi-même
Que je les voie, les écoute, les comprenne
bien et jamais plus
ne les oublie

Que j'habite une petite cabane
Au toit de chaume
À l'ombre d'un bois de pins
Parmi les prés

Un enfant souffre au levant
Que je parte le soigner
Une mère n'en peut plus au couchant
Que je lui porte ses bottes de riz

Un mourant au sud
Que j'aille lui dire : "n'aie pas peur"
Des disputes, des chicanes au nord
Que j'affirme leur bêtise et les achève

Que mes larmes coulent
En cas de sécheresse
Que ma marche se bouleverse
Si un été est trop froid

Que tous me nomment
simple d'esprit

Que je ne sois ni loué
ni tourmenté
Voilà comme
Je veux devenir

Qui était Kenji Miyazawa ? par Taijiro Amazawa

Un homme du Feu

C'était un homme du Feu : en lui un lac brûlant de flammes projetait des mots, de la chaleur, de la musique, des cendres et des cailloux : des amas de cendres surgirent des plantes et des cailloux refroidis devinrent des pierres précieuses. De son vivant, Kenji Miyazawa était un volcan actif, un avatar du beau mont Iwaté qu'il avait admiré dans son pays depuis son enfance.

Un homme de l'Eau

C'était un homme des Eaux, des Eaux fluides, des Eaux du Fleuve. La Kitakami, la grande rivières des région du nord-est arrose non seulement Hanamaki, la ville natale du poète, et Morioka, où il a été étudiant, son flux scintillant et invisible comme celui de la Rivière du Ciel, la Voie lactée qui coule à l'infini, traverse aussi tous les rêves et toutes les réalités de ses oeuvres.

Un homme du Vent

C'était un homme du Vent. Quelques citations ne pourraient épuiser le mystère des formes éblouissantes des vents, des souffles obsédants et de leur chant qui parcourent et animent tout l'horizon de ses contes et poèmes. Matasaburo le vent n'est pas un simple personnage, il est le génie même du monde créé par Kenji.

Un homme de la Terre

C'était un homme de la Terre. Loin, à l'intérieur de notre planète, un univers de feu, des magmas, remontent vers la surface pour se figer en roches qui subissent diverses transformations et deviennent sol et sable. Kenji, collectionneur enthousiaste de spécimens minéraux

depuis son enfance, fut fasciné toute sa vie par leur structure cachée : ce sont les “Time-capsule” de l’histoire de la Terre.

La Terre, l’Eau, le Feu, le Vent… ajoutons : l’Espace (le Vide), ce sont les cinq Éléments du bouddhisme. Dans un de ses poèmes, Kenji a écrit :

Cinq Roues : Terre, Eau, Feu, Vent et Vide
Le Vide, dit-on, c’est la totalité

(Au col des Cinq Roues)

C’est-à-dire : Kenji Miyazawa est, au total, un homme du Vide.

Ajoutons encore : Kenji Miyazawa est un Chasseur de Rêves, un Chercheur de Lois.

Une énorme violence cachée lui fit bannir toute colère et le poussa dans un profond renoncement. ▪

Kenji Miyazawa est né en 1896 à Hanamaki, au nord du Japon, une région pauvre et déshéritée. Il devient agronome, se dévouant à soulager la misère des paysans. Très tôt, il écrit des nouvelles, des poèmes, dans lesquels transparaissent sa curiosité pour la géologie, l’astronomie, la physique en même temps que sa dévotion au Sûtra du Lotus. Il disparaît jeune, à 37 ans, laissant un nombre impressionnant de textes. Apprécié de son vivant par une poignée d’admirateurs, sa renommée ne s’établira qu’après sa mort. Aujourd’hui, il est l’une des figures les plus aimées dans son pays, et sa notoriété s’étend au monde entier.

Hélène Morita a suivi des études d’histoire de l’art, de chinois et de lettres. Alors qu’elle vivait au Japon, où elle enseignait la littérature française, elle a commencé à explorer le monde de Kenji Miyazawa, écrivain du début du XXe siècle considéré comme auteur classique par les Japonais – cependant, encore inconnu pour les lecteurs francophones. Pour sa traduction de *Train de nuit dans la Voie lactée* de Kenji Miyazawa, elle a reçu le Prix Shibusawa-Claudel en 1990. Depuis 2007, elle traduit Haruki Murakami et veille toujours à mettre en lumière des chefs d’œuvre de la littérature japonaise classique.

PERMISSIONS

Tous les textes de la revue sont reproduits avec la permission préalable de leurs auteurs ou de leurs ayants droit.

- **PRINTEMPS ET AUTOMNES DE LÜ BUWEI** de Brigitte Duzan. Première publication in *Chinese Short Stories* (5 avril 2020).
- **REPRÉSENTER LES VISAGES MASQUÉS. UNE BRÈVE HISTOIRE VISUELLE DU MASQUE DANS LA CHINE DU XXE SIÈCLE** de Justine Rochot. Première publication in *Contemporary China Centre* (22 mai 2020).
- **LES BLATTES** de Diao Dou. Première publication in《实际上是呼救》(Culture and Art Publishing House, Pékin, 2006).
- **LA CONSTELLATION DES BOUTONS** de Shivani Sivagurunathan. Première publication in *Out of the Swamp and Other Stories* (New Village, Kuala Lumpur, 2012).
- **LA CORONAPOCALYPSE SERA TÉLÉVISÉE** de Tishani Doshi. Première publication in *The Indian Express* (Noida, 12 avril 2020).
- **DEUX POÈMES** de Bakh Akhmedov. Première publication sur le profil Facebook de l'auteur (mai 2020).
- **INVOCATION AUX CENT UN MILLE ET QUARANTE GÉNIES / CHANT POUR ÉMOUVOIR LE MÉDIUM / POUR RÉVOQUER LES ESPRITS** : Première publication in *Le Livre des Charmes. Incantations malaises du temps passé* (La Différence, Collection Orphée, Paris, 1997).
- **LA GRANDE GUERRE DE LA COVID-19** de Chanwalee Srisukho. Première publication sur la page Facebook du Office of Contemporary Art and Culture (OCAC) (juillet 2020).
- **NE PAS DÉRANGER** de Wei Shuiyin. Première publication sur WeChat, puis archivé in *China Digital Times* (18 février 2020).
- **LE MÉDECIN** de Pema Tseden. Première publication en 2004. Traduction anglaise de Françoise Robin parue dans *Himalaya* n°33 (2014) et republiée dans *Enticement* (SUNY Press, 2018).
- **MÉTHODE DE CALCUL DU TAUX DE SURVIE** de Yinni. Première publication in《永無止境的現在》(Dark Eyes, Taipei, 2018).
- **APRÈS UN NOUVEL AN DU FOND D'UN PUITS** de Hôjô Tamio. Première publication in『北條民雄全集』, éd. Yasunari Kawabata (Sogensha, Tokyo, 1938).
- **NOCTURNE / UN CRI** d'Amrindo Srisowath. Première publication in *Trait d'union* (revue de l'hôpital Sainte-Anne, Paris).
- **J'ERRE PARMI EUX** de Chairil Anwar : première publication in *Ipphos Report* (Jakarta, février 1949). **1943** : première publication in *Pandji Poestaka* (Jakarta, 1er janvier 1944).
- **MICRO-NOUVELLE** de Nakulan. Première publication in *Ñāṉaratam* (Chennai, octobre 1972).

- **L'HISTOIRE DE PAINA** de Herman Kommer. Première publication en 1900, puis rééditée in *Tempo Doeloe*, éd. Pramoedya Ananta Toer (Lentera Dipantara, Jakarta, 1982).
- **LE LAC MAUDIT** de Chong Fah Hing. Première publication in《回到马来亚：华马小说七十年 (1937-2007)》(Mentor Publishing, Kuala Lumpur, 2008).
- **LES LÉPREUX** de Paa. Jeyaprakasam. Première publication in பா.சயெப்பிரகாசம் கதகைள் (Vamsi Books, Kumbakonam, 2015).
- **LA CHAMBRE DÉSERTÉE** de Lucille Han. Première publication in《舊金山私密日記》(Fine Press, Taipei, 2000).
- **LE DÉCRET ANIMAUX ET INSECTES** de Cecil Rajendra. Première publication in *Refugees and Other Despairs* (Choice Books, Singapour, 1980).
- **LA JEUNE FILLE EN BOÎTE** de Shen Dacheng. Première publication in《小行星掉在下午》(The Imaginist, Pékin, 2020).
- **LA MARCHE SUR L'EAU** de S. Ramakrishnan. Première publication in நீரிலும் நடக்கலாம் (Uyirmmai, Chennai, 2014).
- **L'HOMME DES CAVERNES** de Clara Chow. Première publication in *Hook and Eye: Stories from the Margins* (Ethos Books, Singapour, 2018).
- **TEXTES D'ÉCOLIERS CHINOIS** de Zhang Hong, Du Sibing, Wang Di et Song Jiani. Première publication in *Chinese Short Stories* (mars-avril 2020).
- **LES CINQ PAS DU MONDE** de Meng Lang. Première publication in《教育詩篇》(Hailang Wenhua, Hong Kong, 2014).
- **QUE LA PLUIE NE M'ABATTE** de Kenji Miyazawa. Première publication in『雪渡り』(Patriotic Women's Association, Tokyo, décembre 1921). Traduction publiée une première fois dans *Traversée de la neige* (Intertextes, Paris, 1991).